LA SOMME

sous l'occupation allemande

DU MÊME AUTEUR

Saint Paul et la Cité chrétienne. Un volume in-16 de 327 pages, précédé d'une lettre de Mgr Dizien, évêque d'Amiens. Paris, Bloud, 1902, *2e édition.* (Ouvrage traduit en allemand). **3** fr. » »

Balzac ses idées sociales. In-8. Reims, *Action populaire*, et Paris, Lecoffre, 1906. *Epuisé.*

L'attitude sociale des Catholiques français au XXe siècle. Paris, Bloud.

Tome I. — *Les premiers essais de synthèse* (1910), précédé d'une préface de M. le Cte Albert de Mun. . **3** fr. **50**

Tome II. — *Les tendances sociales des catholiques libéraux* (1911). . . . . **3** fr. **50**

Tome III. — *Les Progrès de la Doctrine* (1912). . . **3** fr. **50**

Ozanam. Un volume in-12 de 206 pages (1913), Paris, Tralin. *2e édition*. . . . . **2** fr. **50**

Les Psaumes dans la vie liturgique. *Abbaye de Maredsous* (Belgique) : Extrait du compte rendu de la « Semaine liturgique », 1912.

La Lucha contra la Inmoralidad publica (traduccion castellana de D. Placido Buylla y Lozana). Madrid, *Publicaciones de la Liga contra la Pornografia*, 1912.

Mgr Dizien, évêque d'Amiens (5 avril 1846-27 mars 1915). In-12 avec portrait. Amiens, 1915. Imprimerie Grau. **3** fr. » »

La guerre en Picardie. Paris, Téqui, 2e édit. 1916. **3** fr. **50**

Abbé Charles CALIPPE

La Somme sous l'occupation Allemande

27 Août 1914 - 19 Mars 1917

Préface de S. G. Mgr de la VILLERABEL,
ÉVÊQUE D'AMIENS

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1918

LETTRE-PRÉFACE

ÉVÊCHÉ

D'AMIENS

—

Amiens, le 24 novembre 1917.

Cher Monsieur le Chanoine,

Votre second volume sur la Picardie pendant la guerre, que vous avez intitulé *La Somme sous l'occupation allemande*, m'a encore plus intéressé que le premier. J'y retrouve un écho des conversations de nos prêtres du front, de ceux que nous avons trouvés dans leurs paroisses après le retrait des armées ennemies, de ceux plus nombreux, hélas! qui avaient été emmenés en exil, traités en prisonniers civils et ramenés parmi nous par l'intervention compatissante du Saint-Père. Comme vous, j'ai entendu leurs récits, vu leurs sanglots et leurs larmes lorsqu'ils rappelaient certains moments plus

émouvants du drame poignant de leur captivité. Aussi je puis me porter garant de la scrupuleuse exactitude de votre témoignage.

Votre méthode, conforme aux règles de la plus sévère critique, donne à votre livre une valeur documentaire qui en fera une source précieuse pour les historiens de l'avenir. Nous y revivons avec vous en traits saisissants l'existence de nos populations et de notre clergé pendant cette terrible occupation. Il y a des livres sur la guerre qui vieilliront très vite, parce qu'ils traduisent les passions du moment. Le vôtre durera.

La modération même avec laquelle vous vous bornez à souligner d'un mot vos récits accentue encore l'attention minutieuse avec laquelle vous avez noté les conversations de nos chers rapatriés. Que de couleurs sur votre palette pour les historiens qui entreprendront un jour de reproduire les scènes les plus émouvantes de cette guerre! Certains traits typiques ne s'inventent pas. Ils en apprennent plus en un mot, en une situation, que les plus longues dissertations sur

l'état d'âme des vainqueurs et des victimes.

Un document vous a particulièrement servi et vous a déterminé sans doute à entreprendre ce second volume. Vous possédez les notes de M. le chanoine Caron, archiprêtre de Péronne, mort au cours de l'occupation allemande. Leur rédaction même constituait un acte de courage, car les Allemands ne lui auraient pas aisément pardonné la liberté de ses appréciations. Elles révèlent en même temps beaucoup de sang-froid, puisque ces notes ont été écrites au jour le jour, au milieu de l'émotion provoquée par des incidents sans cesse renouvelés. La lecture de ces pages ajoute encore à mes regrets déjà si vifs d'avoir perdu un auxiliaire aussi distingué.

Votre sollicitude pour les blessés de nos nombreux hôpitaux militaires et la rédaction de notre *Dimanche* ne vous ont point absorbé au point d'arrêter votre plume alerte. C'est une bonne fortune pour notre Picardie d'avoir trouvé un chroniqueur aussi avisé et averti de ses malheurs. La vigueur de la race a été trempée, comme un pur acier, par la

série des épreuves de guerre, car au cours des siècles, nous avons eu le redoutable honneur d'être bien souvent le champ de bataille où la France a joué ses destinées. Cette fois encore, notre province a largement payé sa dette à la patrie.

Pendant cette guerre, la Picardie a chanté la première le *Te Deum* de la délivrance. L'offensive de la Somme en 1916 a produit en 1917 le retrait des troupes allemandes. La première aussi, elle a mesuré l'étendue de ses ruines, et notre chant d'actions de grâces a été mêlé de beaucoup de larmes. Nul, s'il ne l'a vu de ses yeux, ne saurait s'imaginer l'horreur du désert de Péronne. Votre livre le révélera et montrera à la France protégée par les provinces du Front ses devoirs vis-à vis de la France qui a souffert pour la cause commune.

Avec mes félicitations, cher Monsieur le Chanoine, recevez l'assurance de mes sentiments de paternelle affection.

† ANDRÉ,
Evêque d'Amiens.

LIVRE PREMIER

LES DÉBUTS

CHAPITRE PREMIER

La marche sur Paris.

Au nord de la Somme

La plaine est noire d'Allemands. — Devant la mairie de Roisel. — Une besogne difficile. — « Messieurs, les Prussiens! » Les uhlans nous suivent. — Nuit lugubre. — Péronne en flammes. — Il me met le poing sous le nez. — Nous ne marchons pas; nous volons.

LA PLAINE EST NOIRE D'ALLEMANDS.

Le jeudi 27 août 1914, vers deux heures et demie de l'après-midi, le maire et le curé de Sailly-Saillisel — gros village, alors prospère, situé à peu près à égale distance de Bapaume et de Péronne, au nord-est de Combles — s'entretenaient, sur la grand'route, des événements du jour.

Un officier français se présente : « Trois mille soldats, explique-t-il au maire, vont arriver, et il faut leur tenir prêts des logements. »

En ce moment, passent deux cyclistes — des civils. Ils s'arrêtent, annoncent que les Français viennent de remporter une importante victoire en Belgique et, après une courte pause, se remettent en chemin.

Mais, au bout de quelques minutes, les voici qui reviennent précipitamment sur leurs pas :

— Ah! monsieur le Curé, crient-ils, la plaine est noire d'Allemands!

En effet, une fusillade éclate, moins d'une heure après, dans ces rues jusque-là tranquilles; de sanglants combats s'y livrent — il y eut là plus de quatre cents blessés — et se poursuivent jusque dans la nuit.

DEVANT LA MAIRIE DE ROISEL.

Au cours de ces journées terribles, même surprise, même épouvante, mêmes horreurs dans tous les villages, dans tous les bourgs de cette région, de Sailly-Saillisel à Epehy, de Combles à Roisel.

A Roisel, le 28 août, deux soldats allemands, accompagnés du garde, se présentent, baïonnette au canon, au presbytère. Ils arrêtent le curé, M. l'abbé Charlier, et le contraignent de les suivre jusqu'au « Nouveau-Monde ». On désignait sous ce nom le quartier situé à l'extrémité de la commune, vers Templeux-le-Guérard : sur cette hauteur, d'où l'on domine la route d'Epehy, les Anglais, la veille et l'avant-veille, faisaient encore creuser des tranchées.

Là, en pleine rue, de nombreux officiers dévisagent curieusement l'abbé :

— Monsieur, lui dit le général, je vous charge de trouver un logement pour soixante-sept officiers.

Et bien que le maire, arrivé presque en même temps, se charge de ce soin, les deux soldats ne lâchent pas le curé français. Ils le conduisent, à travers les rues du bourg, jusqu'à l'hôtel de ville, le font monter au premier étage dans la salle du Tribunal, l'installent au balcon, dehors, et l'y encadrent, et, en même temps qu'ils l'obligent à contempler, pendant deux heures entières, l'orgueilleux et interminable défilé des armées allemandes, ils le donnent lui-même en spectacle — image tragique du pays qu'ils viennent vaincre et humilier — aux troupes qui, d'un pas tranquille et sûr, se dirigent vers Saint-Quentin et vers Péronne.

*
* *

UNE BESOGNE DIFFICILE.

A Péronne, c'est à peine si on les attend.

Dès le dimanche précédent — 23 août — on avait, il est vrai, commencé de s'inquiéter : ne croyait-on pas entendre, du côté du Nord ou de l'Est, les grondements du canon? « On dit que ce sont des exercices qui ont lieu à La Fère pour habituer les chevaux au bruit de l'artillerie », notait l'abbé Jean-Baptiste Caron, curé-archiprêtre de Péronne. « Cette explication, observait-il, ne me paraît pas sérieuse. »

D'autre part, des Belges fugitifs, des Français avaient traversé la ville et y avaient jeté l'effroi.

Bientôt, l'effroi s'était changé en affolement. « J'ai circulé toute la journée, ajoutait l'abbé Caron, essayant de rassurer les gens et de ranimer les courages : c'est bien difficile. »

C'était le mercredi 26 août. Dès le lendemain, le journal de guerre du curé de Péronne exprime — heure par heure, pour ainsi dire — dans une page émouvante, l'angoisse croissante de la cité.

« MESSIEURS, LES PRUSSIENS! »

« *Jeudi 27 août, une heure d'après-midi.* — Les troupes qui se trouvaient à Péronne — trois ou quatre mille hommes — s'en vont. Hier soir, un millier déjà est parti. Aujourd'hui on a évacué tous les soldats malades de l'hospice... Mauvais sons de cloche!

Des blessés arrivent de Cambrai qui a été pris hier par les Allemands, paraît-il. On est venu me chercher ce matin à 5 heures pour la clinique du docteur André convertie en ambulance. Je suis retourné à 11 heures et j'ai communié le lieutenant de Bellomayre. En descendant, le canon grondait terriblement dans la direction de Manancourt.

Je devais déjeuner chez l'aumônier des Clarisses, à l'occasion de l'Adoration. Comme j'étais un peu en retard, je dis en arrivant :

— Messieurs, dépêchons-nous de nous mettre à table : nous ne sommes pas sûrs de terminer notre repas.

Je ne croyais pas dire si vrai. Après le premier

plat, on sonne; M. l'Aumônier va ouvrir et rentre aussitôt en nous disant :

— Messieurs, les Prussiens!

Nous quittons tout et je reviens chez moi par les rues des Chanoines et du Collège. Un détachement d'infanterie, qui accompagnait un convoi, stationnant sur la place de l'Arsenal, prend les armes et s'apprête à recevoir l'ennemi. Va-t-on se battre dans les rues de Péronne? En arrivant chez moi, on me dit que quelques chevaux échappés viennent d'arriver sans cavaliers dans le faubourg de Bretagne : c'est ce qui a causé la panique. »

LES UHLANS NOUS SUIVENT.

« 5 *heures du soir.* — A partir de 2 heures, arrive, par le faubourg de Bretagne, de la cavalerie en bon ordre : cuirassiers, dragons, hussards. Ils disent : les uhlans nous suivent.

En ce moment, maire, adjoints, sous-préfet, commissaire, agents de police, directeur de l'usine à gaz, agent-voyer, secrétaires de mairie, etc., tous les fonctionnaires sont partis. Il ne reste que le receveur municipal, le juge de paix et M. Liné, conseiller municipal. J'ai rencontré tout à l'heure ces deux derniers sur la place. Je les ai salués et leur ai dit que j'étais à leur disposition, s'ils avaient besoin de moi. Ils m'ont remercié chaleureusement.

6 *heures du soir.* — Tout à l'heure, on a fait sauter les réservoirs de la gare; il ne reste plus un soldat dans Péronne; toutes les façades sont fermées : c'est partout le silence de la mort. Que saint Fursy protège sa ville!

8 *heures du soir.* — A la prière, il y avait peu de monde : on sent que Péronne s'est vidé depuis deux jours. Mais comme nous avons dit avec ferveur notre chapelet! Ceux qui sont là sont les plus courageux de mes paroissiens : ils ont confiance et veulent rester à leur poste. Tous, nous sentons le danger planer sur nos têtes, mais nous sommes dans la main de Dieu : Que sa volonté soit faite!

Pendant que je récitais la prière du soir, l'inspiration m'est venue de consacrer la paroisse au Sacré-Cœur. M'adressant aux personnes qui m'entouraient, je leur dis :

— Mes frères, l'heure est grave et nous avons grand besoin du secours de Dieu. En mon nom et au nom de la paroisse je vais consacrer la ville de Péronne au Sacré-Cœur. Je supplie Notre-Seigneur de la protéger, de la défendre, surtout pendant la durée de la guerre. En retour, je m'engage, comme curé de Péronne, à propager, autant que je le pourrai, le culte du Sacré-Cœur dans la paroisse.

Puis, je lus la Consécration de Léon XIII. »

NUIT LUGUBRE.

Le 28 août, vers une heure et demie, les obus s'entre-croisent au-dessus de la ville. Les habitants se réfugient dans les caves. D'heure en heure la fusillade se rapproche. Que se prépare-t-il?

Feuilletons le journal de guerre, et arrêtons-nous aux lignes écrites au lendemain de cette journée et de cette nuit lugubres :

« *Samedi 29 août* 1914, 9 *heures du matin.* —

Oh! l'horrible nuit! Jamais je ne l'oublierai! Hier, à partir de 5 heures, les Français, écrasés au-dessus de Péronne, se sont repliés et ont traversé la ville en continuant de tirer. A partir de 6 h. 10, les Allemands ont commencé à passer. En arrivant devant l'hôtel de ville, ils poussaient des cris frénétiques. La nuit, la ville resta plongée dans une obscurité complète, tout le personnel de l'usine à gaz ayant pris la fuite. Elle n'était éclairée que par la lueur des incendies.

Le canon a grondé jusqu'à 8 heures. A chaque instant je m'attendais à voir arriver les Allemands au presbytère; ils ne sont pas venus : ils n'ont fait que traverser la ville jusqu'à 11 heures. Ils n'ont pas logé dans les maisons, mais quand une colonne faisait halte, ne fût-ce que quelques minutes, ils enfonçaient les façades, envahissaient les magasins et les maisons et prenaient tout ce qui leur tombait sous la main. »

PÉRONNE EN FLAMMES.

« A 10 h. 1/2, on sonne chez moi; je me dirige vers la porte. A peine avais-je mis le pied dehors que je fus comme aveuglé par une immense lueur d'incendie. Je crois d'abord que la maison Larue et l'église brûlent. Mais bientôt je m'aperçois que ce sont les maisons du côté nord de la place.

Voici ce qui s'était passé :

Vers 10 heures, les fourgons qui traversaient la place s'arrêtèrent : un groupe de soldats armés de haches s'en détacha, enfonça la porte de la sous-préfecture et y mit le feu. Une demi-heure après sept maisons étaient la proie des flammes. Les étin-

celles et les flammèches, poussées par un vent assez fort, tombaient sur l'église et sur tout le quartier. A un moment, cette pluie de feu était si violente que les fourgons allemands qui passaient étaient obligés de faire le tour de la statue de Marie Fouré. Depuis six heures, le bas de la côte Saint-Fursy, depuis la rue Mollerue jusqu'aux moulins Damay, brûlait également ainsi que la fabrique Saint-Denis et les fermes Cardon et Roussel. D'autres incendies au Quinconce, au faubourg de Bretagne, à l'arsenal, à la gare, éclairaient la nuit d'une lueur sinistre. Dans la région, on dut croire que tout Péronne flambait.

Toute la population, terrorisée, restait enfermée dans les maisons : sur la place, de 11 heures à 1 heure du matin, nous n'étions que cinq ou six personnes. Vers 1 heure du matin, j'allai, avec M. l'abbé Dubois, jusqu'aux moulins Damay : une quinzaine de maisons achevaient de se consumer : quatre autres brûlèrent après notre passage. Dire le nombre de façades enfoncées est impossible.

Le drapeau français de la sous-préfecture qui, probablement, avait désigné l'immeuble à la fureur des Allemands, ne fut jamais atteint par le feu. Toute la construction s'était effondrée, il ne restait que les murs, et le drapeau flottait encore. A travers l'ouverture des fenêtres, de longues flammes jaillissaient, poussées par le vent; elles venaient lécher la hampe, mais elles soulevaient le drapeau qui continuait de flotter. Il ne disparut que quand la façade s'abîma dans le brasier. Quand je le vis tomber, je me découvris en me disant :

— Hélas! nous ne sommes peut-être pas près de le voir de nouveau flotter sur la ville!

Seules les maisons du faubourg de Bretagne ont été incendiées par les bombes; toutes les autres l'ont été par les Allemands. Ils avaient aussi essayé d'incendier les moulins Damay : heureusement le feu ne prit pas. C'est la guerre telle que les sujets de l'empereur Guillaume la comprennent! C'est le passage des Barbares! »

IL ME MET LE POING SOUS LE NEZ.

Ce jour-là — 29 août, — à 9 heures, un officier se présente au presbytère. Qui cherche-t-il? L'archiprêtre. Il l'emmène à l'hôtel de ville où se trouvent déjà d'autres notables : MM. Liné et Laîné, conseillers municipaux; M. Tabary, conseiller paroissial; M. Carpentier, juge de paix; M. Anatole Lefebvre, receveur municipal.

On leur annonce qu'un état-major allemand va s'installer à l'hôtel de ville, et on leur donne l'ordre de désigner quatre otages. « En attendant qu'ils arrivent, écrivait le soir même l'archiprêtre, on nous conduit au poste et on nous retient prisonniers. Le sous-officier qui commandait le poste était probablement un protestant fanatique : à plusieurs reprises il me met le poing sous le nez et me menace. »

Une demi-heure après, les otages se présentent, et l'on rend aux six notables leur liberté. L'officier — plus correct d'ailleurs que son subordonné — signifie toutefois au curé de Péronne qu'il est prisonnier d'honneur et doit se tenir à la disposition du commandant.

NOUS NE MARCHONS PAS, NOUS VOLONS.

Le surlendemain — lundi 31 août — nouvelle surprise.

Laissons ici la parole à l'abbé Caron :

« A 6 heures du matin, on est venu me chercher pour aller à l'hôtel de ville. L'officier d'ordonnance du commandant de place me fit entrer au secrétariat. Là, il me dit que l'état-major allait quitter Péronne en y laissant une faible garnison, qu'on allait rendre la liberté aux otages et que je devais, avec deux autres personnes, dont M. Liné, former une commission administrative pour administrer la ville, sous l'autorité allemande. Il me fit encore d'autres recommandations touchant les soldats français qui pourraient être cachés dans la ville, les prisonniers, etc...

Je lui demandai de me donner une pièce renfermant les différentes injonctions qu'il venait de me faire. Ce qu'il fit immédiatement.

Comme il me félicitait d'avoir remplacé le maire, ce qui n'était pas exact, et me remerciait de les avoir aidés, pendant leur séjour à Péronne, je ne voulus pas qu'il pût croire que je l'avais fait pour leur être agréable, et je lui dis :

— Mon lieutenant, j'aime mon pays plus que tout au monde et j'espère encore qu'il sera victorieux, mais je reconnais les droits des vainqueurs. Ce que j'ai fait, je l'ai fait par devoir et dans l'intérêt de ma paroisse.

Il sourit et me répondit :

— Je comprends; mais la partie est perdue pour vous. Voyez : Nous ne courons pas, nous volons. Dans huit jours nous serons à Paris.

— C'est ce que nous verrons, lui ai-je répliqué. »

CHAPITRE II

La marche sur Paris.

Au sud de la Somme

A Proyart, ils venaient de fusiller un homme. — Vous logerez mon état-major, mon curé. — Un « kolossal » cheval de labour. — Mon curé, nous partons. Inutile : il est mort ! — De l'eau, de l'eau ! — Oh ! les brigands ! ils brûlent ma paroisse. — Otages et victimes.

ILS VIENNENT DE FUSILLER UN HOMME.

Ils ne « courent » pas, ils volent. Tâchons de faire comme eux et de les rejoindre, cette fois, dans l'un des multiples villages du Santerre que submergent déjà les flots de l'invasion.

Nous voici à Framerville, au nord de Rosières. Dans ce village de 300 habitants, nous allons rencontrer le témoin le plus clairvoyant et le mieux informé.

Laissons parler le curé, M. l'abbé Buquet : par ce qu'il voit nous aurons quelque idée de ce qui se fait, à cette date, dans cette région.

« Les Allemands, nous rapporte-t-il, sont entrés à Framerville le samedi 29 août, vers 5 h. 1/2 du soir, après le combat dit de Proyart et qui eut pour théâtre les communes de Proyart, Méricourt-sur-Somme, Harbonnières, Framerville et un peu Vauvillers et Rosières.

L'ennemi a été précédé ici, grâce aux journaux, d'une triste réputation : aussi les jours précédents, mais surtout dans la nuit du 28 au 29 août et dans la matinée du 29, alors qu'on entendait le canon se rapprocher d'heure en heure et qu'on distinguait même la fusillade, les plus braves perdaient de leur assurance, l'affolement était contagieux et les fuyards encombraient les routes dans un exode précipité.

Quelle vision de misère que cette succession de chariots, de charrettes, de voitures où l'on avait jeté pêle-mêle, à la hâte, quelques pièces du mobilier familial! Et les berceaux d'enfants qu'on poussait devant soi, derrière les voitures, et les nombreux piétons, n'emportant, pour tout mobilier, que le baluchon suspendu au bâton de voyage! Procession lamentable et qu'un curé, me suis-je dit, ne doit pas présider, ni même accompagner. Je restai donc à mon poste, et vingt-huit personnes avec moi. (Je n'ai connu ce nombre que le surlendemain.)

De 2 heures à 5 heures les obus faisaient rage dans le pays et les environs; il devenait imprudent de circuler dans les rues dès 1 heure après-midi, car les balles sifflaient aux oreilles et s'aplatissaient

contre les murs. Du clocher on voyait le départ des obus français, les pièces étaient placées sur la route d'Amiens à Péronne. A 4 h. 10 l'ordre de repli fut donné aux troupes françaises. Vers 5 heures, la voix du canon se taisait. Mais qu'allaient faire les Allemands dans la commune? A Proyart, ils venaient de fusiller un homme remontant de sa cave, un vieillard de 74 ans qui leur demandait grâce à genoux. Le plus simple était de faire le sacrifice de sa vie et de s'avancer résolument. J'ouvris donc toute grande la porte, donnant sur la rue de Lihons, et je regardai monter l'artillerie allemande, fourgons, caissons, canons, en file interminable.

VOUS LOGEREZ MON ÉTAT-MAJOR, MON CURÉ.

Les hommes me toisaient curieusement : dans certains regards on lisait la haine et la férocité; si j'ai fait un jugement téméraire, que Dieu me le pardonne!

A force de regarder, j'aperçus un aumônier protestant à cheval. Je m'approchai de lui et lui demandai quelques instants d'entretien. Avec beaucoup de complaisance il entra de suite au presbytère. Je lui expliquai la situation de mes paroissiens qui avaient cédé à la panique générale et lui demandai de m'obtenir, du commandant de place, un sauf-conduit pour aller le lendemain dimanche dire la messe à Proyart :

— Très volontiers! rédigez vous-même votre supplique.

Une heure plus tard, il m'apportait l'autorisation

avec la signature du général Hildebrand, commandant de place. J'étais en contact avec les autorités et je commençais à respirer.

Pendant l'absence de l'aumônier, deux officiers étaient venus demander chacun une chambre que j'avais promise; mais vers 7 heures, voilà qu'arrive dans la cour du presbytère un officier supérieur.

— Mon Curé, je suis le général von Jarotzky, catholique polonais; je viens souper avec vous et coucher chez vous.

— Monsieur le Général, je viens de promettre à des officiers les deux chambres disponibles et j'ai donné mon pain à vos soldats.

— Vous n'avez pas de pain? Eh bien! on s'en passera, on le remplacera par des pommes de terre! Quant aux deux officiers, ils ne viendront plus, ou bien ils s'en retourneront; vous logerez mon état-major, mon Curé.

Cela était dit en assez bon français, mais surtout avec une grande bonhomie, et je sentais qu'avec un général si accommodant, la situation ne serait pas trop mauvaise pour le pays.

Je fis appel de suite à tous mes talents culinaires : je commençai par rallumer le fourneau où je fis cuire des pommes de terre à l'eau; le pot-au-feu du matin s'y trouvait encore, mais refroidi; je le fis réchauffer. Le général et son état-major se contentèrent de cet unique plat lacédémonien auquel j'ajoutai du fromage, un pot de confiture et quelques fruits : ils durent se passer de café et de thé, car je ne trouvai ni l'un ni l'autre dans l'armoire de la cuisine, mais ils se rattrapèrent sur le vin. Ils paraissaient harassés de fatigue, et l''un d'eux, le capi-

taine, je crois, dormait en mangeant et son voisin lui donna plusieurs coups de coude.

Aussitôt levés de table, ils demandèrent à se reposer; le général fit son lit tout seul; j'aidai le capitaine qui s'endormait; je donnai une couverture à un lieutenant qui s'étendit sur une chaise longue; un quatrième officier se contenta de trois bottes de paille sur le plancher de la salle et le cinquième et le sixième allèrent chercher un gîte ailleurs. De simples soldats me supplièrent de les laisser reposer dans la cuisine et dans la cour sur des bottes de paille : le presbytère était ainsi transformé en caserne allemande et la sentinelle du général fit les cent pas pendant toute la nuit.

UN « KOLOSSAL » CHEVAL DE LABOUR.

A 11 heures, un aide-major vint me prendre pour l'organisation d'un lazaret au château. Je pris mon trousseau de clés, mais c'était bien inutile; les portes étaient déjà ouvertes : les serrures ou même les panneaux avaient cédé aux coups de crosse de ces sauvages. Je constatai alors qu'un obus avait éventré le mur de la grande classe, près de la salle paroissiale. En quelques instants, le mobilier scolaire, tables, bureaux, pupitres, fut évacué et jeté pêle-mêle dans les cours.

Témoin de ce vandalisme, j'essayai d'intervenir et de faire apporter un peu plus de soin et de modération dans ce déménagement, d'ailleurs nécessaire pour préparer les salles d'ambulance. Je perdis mon temps.

Les salles débarrassées, il fallait trouver des lits, des matelas, des couvertures, du linge; l'Œuvre des Colonies existait au château depuis 1912, grâce à la munificence de Madame la marquise de Castéja. Les enfants devaient même arriver à Framerville le lundi 3 août 1914 : heureusement, à la gare du Nord de Paris on les empêcha de prendre le train! Tout leur mobilier fut réquisitionné d'office, mais il était insuffisant. Le médecin-chef, type parfait du surhomme, colossal, carrure de cheval de labour, mais surtout bouffi d'orgueil, me fit demander par son officier d'administration du linge et de la paille, beaucoup de linge et beaucoup de paille. Je revins au presbytère prendre ce que je pouvais fournir de linge, et cette modeste contribution parut leur faire plaisir. Il était déjà très tard dans la nuit et, comme il n'y avait pas encore de blessés, je rentrai chez moi pour prendre un peu de repos.

MON CURÉ, NOUS PARTONS.

Le dimanche 30, avant 5 heures du matin, le général von Jarotzky frappait à ma porte :

— Mon Curé, nous partons.

Le départ, en effet, était fixé à cinq heures et demie, je le savais de la veille. Je demandai au général de quel côté il se dirigeait et il me répondit :

— Nous allons à Estrées.

Il me remercia de mon hospitalité et me remit sa carte :

THADDÆUS VON JAROTZKY
général d'état-major
commandant la 16e brigade d'infanterie.

INUTILE : IL EST MORT.

Peu d'instants après, je reçus la visite d'un aumônier catholique qui me demanda à célébrer la messe dans mon église; je la lui servis et lui offris ensuite un petit déjeuner au presbytère, car une personne dévouée m'avait ravitaillé en pain et en lait. Il était en retard de deux heures sur ses hommes, il enfourcha son cheval et partit précipitamment dans la direction d'Estrées.

Je le suivis pour me rendre à Proyart, et je constatai alors avec horreur le désastre de la nuit : trois maisons brûlées avec leurs dépendances, ainsi que deux magnifiques granges, pleines de récoltes, appartenant à d'autres propriétaires. Dans ma naïveté, j'attribuais, en ce moment, tous ces incendies à la bataille de la veille, et en continuant mon chemin je plaignais, du fond de mon âme, mes pauvres paroissiens qui ne trouveraient à leur retour que des cendres et des murs calcinés.

En arrivant à l'usine de Proyart, à l'intersection de la route d'Amiens à Péronne, je m'entendis appeler au loin : c'était mon aumônier à cheval, il venait m'avertir que quelques blessés français se trouvaient dans la plaine, et il m'indiquait la ligne du tortillard entre l'usine et Framerville. Je le remerciai vivement et me rendis en toute hâte dans la direction désignée. Mais auparavant j'avais demandé à l'aumônier de me faire suivre par deux Allemands qui se trouvaient à l'auberge de l'usine, afin qu'ils portent à boire à nos pauvres soldats. Ils exécu-

tèrent la consigne et me suivirent en portant une cruche d'eau fraîche.

Je n'avais pas fait plus de cinq cents mètres, lorsque j'aperçus les pantalons rouges de nos chers soldats. Il était environ 9 heures du matin, et les pauvres enfants étaient là, étendus à la place où ils étaient tombés la veille : pendant toute la nuit, ils avaient grelotté de fièvre et de froid, et maintenant ils souffraient des ardeurs du soleil.

Je m'empressai de les mettre à l'abri avec des bottes de blé et des javelles d'avoine; plusieurs me disaient leur nom et leur pays, mais je n'avais pas le temps de prendre des notes, car d'autres m'avaient aperçu de loin et m'appelaient à grands cris. J'en confessai plusieurs, ceux qui me paraissaient plus sérieusement atteints.

Il n'y avait pas que des blessés sur cette ligne du tortillard, il y avait aussi quelques morts, et je me rappelle mon émotion lorsque, à genoux près d'un soldat dont la figure exprimait les ravages de la souffrance, je lui prenais la main toute brûlante et j'essayais de trouver le pouls :

— Ce n'est pas la peine, me dit son voisin; mon camarade est mort depuis hier soir.

— Mais non, mon ami, sa main est toute chaude.

— Oh! alors, monsieur le Curé, c'est le soleil.

C'était vrai! je pris l'autre main, et elle était glacée : le soleil depuis son lever avait réchauffé la moitié d'un cadavre!

DE L'EAU, DE L'EAU!

J'avais marché quelques centaines de mètres sans plus trouver de blessés et j'arrivais à l'arrêt de Fra-

merville, lorsque j''aperçus adossé contre l'abri, tout près de notre légendaire Poteau, un fantassin du 60e qui se mit à crier de toutes les forces de ses poumons :

— Monsieur le Curé, je vais mourir!

Je le rassurai en lui affirmant que les agonisants ne criaient pas si fort :

— Je meurs de soif, répéta-t-il.

Je fis signe alors à mes deux Prussiens et leur criai en allemand :

— De l'eau, de l'eau!

Ils me firent un signe négatif et, pour bien exprimer leur pensée, ils tenaient leur cruche renversée, le fond en l'air. Retourner à l'usine de Proyart, c'était trop loin; il était plus simple de rentrer à Framerville dont les premières maisons ne sont qu'à 700 mètres du tortillard. J'entrai donc dans une cour pleine de soldats allemands, je me dirigeai vers le puits du jardin, je remontai un seau d'eau et je retournai auprès de mon soldat qui put se rafraîchir à loisir. Le lendemain à l'ambulance, il affirmait à tout venant que je lui avais sauvé la vie. C'était exagéré, mais il avait tellement souffert de la soif que, pendant son séjour au lazaret, il se constitua lui-même l'échanson de ses camarades et se promenait souvent une cruche d'eau à la main..

OH! LES BRIGANDS! ILS BRULENT MA PAROISSE!

J'avais quitté Framerville par la rue de Proyart, j'y rentrai par la rue d'Harbonnières et je constatai avec plaisir que cette rue n'avait nullement souffert; mais quand j'arrivai à la *Crésie* (vieux mot qui

exprime la *Croix,* formée par l'intersection des deux rues, au centre du village), un spectacle terrifiant m'attendait : une belle maison du coin que j'avais vue intacte à mon passage moins de trois heures auparavant et où se trouvaient réunis, café, épicerie, bureau de tabac, téléphone était en flammes.

J'interroge et j'apprends que le feu a été allumé vers 10 heures avec un explosif.

On me montre dans la rue de Vauvillers deux autres maisons brûlées que je n'avais pas vues le matin et dont l'une avait été allumée vers minuit et l'autre vers 6 heures du matin.

Je comprends alors toute la vérité, et maudissant ma naïveté d'avoir attribué ces incendies au bombardement de la veille:

— Oh! les brigands, m'écriai-je. Les voilà qui brûlent ma paroisse!

J'aurais voulu courir dans la direction d'Estrées pour rattraper le général — celui qui avait passé la nuit au presbytère — car, lui présent, les choses se seraient passées autrement. Mais, il était plus que l'heure pour la messe du dimanche : je n'avais pu aller à Proyart, il fallait au moins célébrer à Framerville. Je sonnai la cloche à grande volée : il vint un homme qui me servit la messe, une femme qui resta jusqu'à l'Evangile et partit précipitamment en entendant un coup de feu (c'était un nouvel incendie qu'on allumait), et j'apercevais la moitié d'un Allemand derrière un pilier de la grande nef. J'ai appris, après la messe, que c'était l'aumônier protestant. Cet aumônier était de bonne composition et me servit plusieurs fois d'intermédiaire auprès de mon *kolossal* cheval de labour. »

*
* *

OTAGES ET VICTIMES.

Il n'y a pas une ville, il n'y a presque pas un village de la région qui n'ait été, à cette époque, le théâtre d'une scène tragique.

Le 31 août, le curé de Ham, M. le chanoine Fouilloy, est condamné à être fusillé en même temps que le maire et les deux adjoints : pour leur rachat, les Allemands exigent une rançon de 10.000 francs. « Incarcérés à 5 heures du matin, écrit l'un d'eux, nous attendions notre sentence finale en silence, car nous n'avions pas le droit de parler. A 11 heures, la ville ayant payé la somme demandée, nous fûmes rendus à la liberté. »

L'avant-veille, dans le village voisin de Matigny, les rues étaient désertes, les maisons vides. Les Allemands, en arrivant, rencontrent deux soldats anglais et les massacrent.

Persuadés que d'autres sont cachés avec les habitants derrière les fenêtres des maisons fermées, ils appréhendent le curé, l'abbé Louchart.

Ecoutons ce témoin :

« Je fus conduit, écrit-il, par des soldats, baïonnette au canon, et trois officiers, revolver au poing, dans les principales maisons. Ils enfonçaient les portes et me poussaient devant eux dans les appartements. Ils ne trouvèrent pas d'Anglais; mais comme j'avais refusé de leur donner les renseignements qu'ils me demandaient sur certains habitants et sur

le passage des troupes anglaises, ils me retinrent comme otage et me firent passer la nuit au poste au milieu de leurs soldats en armes, menaçant de me fusiller si un coup de feu était tiré sur leurs troupes pendant la nuit... »

Et, pour revenir à notre point de départ, le même jour, à Sailly-Saillisel :

— Vite, monsieur le Curé, crie soudain une femme, vite! On va fusiller Rose Méhaye!

Rose Méhaye était une pauvre femme, âgée de 60 à 65 ans, qui, depuis longtemps, ne jouissait plus de toutes ses facultés.

L'abbé Finet se précipite dans la direction indiquée : il veut à tout prix sauver la malheureuse. Mais un gendarme à cheval l'arrête et le menace de son revolver. Une bande de soldats — sans chef — poursuivait dans une ruelle la folle qui tombe, frappée de plus de vingt balles.

La veille, d'autres meurtres avaient été commis en des conditions identiques. Le châtelain, M. Miette, avait été fusillé : il avait 61 ans. Un domestique de ferme, Arsène Loir, père de quatre enfants, subit le même sort : il avait voulu empêcher des soldats de voler un cheval dans les écuries de son maître. Un autre, Poty, surnommé Noir, fut assommé à coups de crosse et s'en alla mourir dans un bois voisin.

CHAPITRE III

Ils reviennent et s'installent.

Nous sommes libres : on s'en va! — Mais ils reviennent. — L'orgue de guerre. — Vingt mille francs... pour commencer. — Cette brute se figura... — Toute la ville est consternée. — Je reste longtemps accoudé à ma fenêtre... — Après le passage des sauterelles. — Von Ranke et von Krupka.

NOUS SOMMES LIBRES : ON S'EN VA!

Le 14 septembre 1914, vers 4 heures de l'après-midi, deux otages étaient « de faction » à Péronne dans la maison de M. Franqueville : l'un était M. Potel, l'autre, un ancien vicaire de la paroisse, l'abbé Victor.

— En arrivant sur la place, raconte le chanoine Caron, j'aperçois ce dernier qui gesticule au balcon et qui m'appelle :

— Vous savez, me dit-il, nous n'avons plus de sentinelle.

— Tant mieux!

— Que faut-il faire?

— Mais c'est bien simple : vous en aller. Vous n'allez pas, je suppose, vous garder vous-même.

Aussitôt, il crie à son compagnon de captivité, qui était au second étage :

— Monsieur Potel, nous sommes libres, on s'en va.

Toujours digne et correct, M. Potel répond :

— Monsieur l'Abbé, je ne suis pas habillé.

— Oh! moi, je le suis, réplique l'abbé Victor. Au revoir!

...MAIS ILS REVIENNENT.

Cette liberté, les otages, à Péronne comme ailleurs, la devaient aux combattants victorieux de la Marne.

Elle dura peu.

Dès le 19 septembre, « la situation des Français à Péronne, note le chanoine Caron, paraît assez précaire. Leur marche en avant est arrêtée. »

Divers symptômes trahissent les craintes des autorités militaires. Les jeunes gens de la classe 1915 sont appelés d'urgence, et, dès le 21 septembre, se présentent, venant des villages du Cambrésis. Dès le lendemain, les hommes mobilisables, de 35 à 45 ans, sont convoqués à leur tour et dirigés sur Amiens.

Des rencontres de patrouilles ont lieu dans les environs de la ville. Des Allemands sont signalés à Villers-Carbonnel, à Saint-Christ. Un dragon français est blessé près de Barleux. Des troupes françaises, dit-on, se dirigent vers Albert.

Le 23 septembre, on se bat avec acharnement du côté de Cartigny et de Bussu. Nos soldats battent en retraite. « Les Allemands paraissent bien près de Péronne. »

Et le jeudi 24, dès le matin, « changement complet de décor » : une batterie d'artillerie ennemie traverse la ville. Des troupes, nombreuses comme aux jours de la première invasion, ne tardent pas à la suivre.

L'ORGUE DE GUERRE.

Puis, c'est le canon, qu'on ne cesse plus d'entendre : « Le cœur se serre; on ne peut plus manger; la nuit, on dort mal parce qu'on s'attend toujours à des surprises désagréables. » (26 sept.)

Et le lendemain :

« O mon Dieu, quand serons-nous débarrassés de ce cauchemar? »

C'est un dimanche : on solennise la fête de saint Firmin, premier évêque du diocèse d'Amiens :

« Nous n'avions pas d'organiste, mais... le canon s'est chargé de l'accompagnement. »

VINGT MILLE FRANCS... POUR COMMENCER.

Continuons de suivre, jour par jour, dans les notes émouvantes et précises du curé de Péronne, l'histoire de ces angoisses.

Dès le 29 septembre, la ville est rançonnée :

« Les Allemands nous frappent d'une contribution de guerre de 20.000 francs. La Commission admi-

nistrative s'est réunie à 9 heures pour aviser aux moyens de se procurer cette somme. Il fallait verser 5.000 francs à 11 heures et le reste à 5 heures. On se mit en campagne et on arriva facilement à trouver ce qu'il fallait. »

CETTE BRUTE SE FIGURA...

A ces ennuis communs s'ajoutent, pour nombre d'habitants, des vexations grossières et inattendues. A la date du 4 octobre, le chanoine Caron écrit :

« Après l'alerte de la nuit, nouvelle émotion au commencement de l'après-midi. Vers 1 heure 1/2, on accourt me dire que M. Marchandise et son vieux père, âgé de 85 ans, viennent d'être arrêtés et conduits par les soldats à la caserne. Je cours aussitôt à l'hôtel Saint-Claude pour y trouver le commandant de la place. Il n'y était pas. Heureusement l'adjudant de la Commandanture, qui connaît très bien M. Marchandise, s'y trouvait. Nous allons ensemble à la caserne pour voir de quoi il s'agit. Au coin de la rue Bérenger, nous voyons revenir M. Marchandise et son père qu'un officier avait fait relâcher, aussitôt après leur arrivée à la caserne.

Voici ce qui s'était passé :

Un sous-officier et quatre cavaliers amenaient à Péronne quelques habitants de Berny qu'ils avaient arrêtés, comme ils le font partout depuis quelques jours. En passant rue Saint-Fursy, le sous-officier vit, à travers les rideaux de la salle à manger, M. Charles Marchandise qui fumait tranquillement sa pipe. Cette brute se figura que le vieillard se moquait de lui. Il lance son cheval à la porte;

M. Joseph Marchandise, qui a vu le geste, se présente : son père le suivait à quelques pas. A sa vue, le sous-officier saute de cheval, s'empare de M. Marchandise père, le fouille et veut l'emmener. M Joseph Marchandise, qui ne comprend rien à ce qui se passe, proteste, prend le bras de son père et refuse de le quitter. On les emmène tous deux. Ce fut une stupeur dans toute la ville quand on les vit passer au milieu du groupe de cavaliers. A la caserne, tout s'expliqua. Le commandant fit des excuses à M. Marchandise et promit de punir ce brutal sous-officier. N'empêche que, s'il s'était agi d'un pauvre diable, auquel personne ne se serait intéressé, il aurait été bel et bien enfermé et envoyé en Allemagne. Ce fait montre tout ce que peuvent avoir à souffrir les malheureux habitants des campagnes qui n'ont aucun moyen de défense, aucun recours contre les caprices de ces brutes allemandes. »

TOUTE LA VILLE EST CONSTERNÉE.

Puis, voici des arrestations plus cruelles encore. Feuilletons le journal de guerre, à la date du mardi 6 octobre :

« 7 heures du soir. — Il est entendu que les Allemands nous réservent tous les jours une surprise désagréable. Celle d'aujourd'hui est particulièrement cruelle et elle atteint toute la ville.

A une heure, la Commandanture fait publier que tous les hommes et jeunes gens de 16 à 50 ans doivent se rendre à la mairie à 2 heures.

Dix minutes après, soldats et gendarmes se ré-

pandent. dans les maisons et commencent les perquisitions. Le presbytère n'est pas excepté. Dire l'affolement, les larmes des femmes est impossible. Toute la ville est dans la consternation. Les soldats arrêtent tous ceux qu'ils trouvent dans, les maisons ou rencontrent dans les rues et les amènent à l'hôtel de ville. Un bureau composé du commandant et d'un major est installé dans la grande salle du haut. A 2 h. 1/2, le défilé commence. M. Marchandise fait les observations et présente les réclamations des intéressés. Il parvient à en sauver beaucoup. Tous ceux qui remplissent un service public sont exemptés. A 6 h. 1/2, le bureau finit ses opérations. On prend le nom de ceux qui n'ont pas encore été examinés. Ils devront se présenter demain à 2 heures.

Ceux qui ont été pris n'ont pas le droit de retourner chez eux. Ils ont été conduits immédiatement à la caserne. Demain, ils partiront pour l'Allemagne.

Voilà une journée qui comptera parmi les plus lugubres de la guerre. »

JE RESTE LONGTEMPS ACCOUDÉ A MA FENÊTRE...

Et le canon gronde toujours, et l'on attend la fin — qui ne vient jamais.

Les soldats allemands racontent (7 octobre) qu'ils ont Calais, Boulogne.

Quelques jours plus tard, « ils disent qu'ils vont marcher sur Dunkerque, Calais et Boulogne pour empêcher le débarquement des Anglais ». « Mais, observe notre témoin, ils sont si menteurs... Ils

avaient dit que Calais était pris, et ce n'était pas vrai... »

Et les visions de guerre se succèdent au milieu de très calmes et souriantes journées d'automne; nous sommes au 13 octobre :

« 9 heures du soir. — La journée avait été assez calme : un coup de canon seulement de temps en temps, lorsque tout à coup, à 8 h. 1/2, canons, mitrailleuses, fusils commencèrent un concert infernal qui dure encore. On entend sans discontinuer le roulement sinistre des mitrailleuses, le crépitement de la fusillade. A certains moments, l'éclat des projecteurs illumine le ciel comme dans les soirs d'été quand il éclaire sans tonner; on entend le sifflement des projectiles. Ce combat doit se livrer, il me semble, du côté de Dompierre. Je reste longtemps accoudé à ma fenêtre; le ciel est magnifiquement étoilé, et devant ces astres qui brillent impassibles, ces bruits et ces fracas de bataille sont horribles et paraissent un blasphème. »

APRÈS LE PASSAGE DES SAUTERELLES.

En même temps, une autre « guerre », à l'arrière, s'accentue et s'aggrave. La note suivante est du vendredi 16 octobre :

« Ils prennent tout, arrachent les pommes de terre et battent le grain dont ils envoient une partie chez eux, vident les magasins pour nourrir leurs troupes. Dans les villages, il n'y a plus un cheval valide, presque plus de vaches, plus de moutons. Ils expédient en Allemagne tout ce qu'ils peuvent : certaines

maisons de Péronne ont été déménagées et le mobilier a été expédié à la gare. Il y avait à l'abattoir pour 30.000 francs de peaux vives, ils les ont envoyées là-bas pour leurs tanneries. Quand ils partiront, les régions envahies ressembleront aux régions d'Afrique après le passage des sauterelles : il ne restera rien. »

VON RANKE ET VON KRUPKA.

Mais ne vont-ils point s'en aller bientôt? Ce jour-là même (16 octobre), dans la matinée, une grande et douce espérance avait fait battre les cœurs : les Allemands ont enlevé leur drapeau qui, depuis plusieurs semaines, flottait à l'hôtel de ville!

De bouche en bouche, on se répète la grande nouvelle. Il y a, naturellement, des incrédules. Mais eux-mêmes, furtivement, se glissent vers la place, et, de leurs yeux ils constatent la disparition du drapeau. Que se passe-t-il? Les « Français » vont-ils enfin revenir, comme le 15 septembre? Il semble, en même temps, que les Allemands, moins nombreux, se disposent à partir : « Les convois, note dans son journal le curé de Péronne, paraissent se diriger vers le faubourg de Bretagne : c'est la bonne direction... »

Nuit fiévreuse, nuit d'attente. Mais, le lendemain, la désillusion n'est que plus cruelle :

« Hélas! trois fois hélas! nous sommes toujours sous l'odieuse domination des Allemands! Plus large et plus insolent que jamais flotte leur drapeau à l'hôtel de ville.. Comme je le pressentais, c'est un simple changement de Commandanture qui nous a

donné la fausse joie que nous avons éprouvée samedi... »

Ce ne sont pas les armées françaises qui faisaient à Péronne leur rentrée triomphale, mais le commandant de place von Ranke qui cédait la mairie au colonel von Krupka.

CHAPITRE IV

Les déportations en masse.

Vers Cambrai ou Saint-Quentin. — Procession tragique. — Le froid, l'humidité, la faim. — De la cave au grenier. — Vite, au poste! — A Pertain. — L'église sert de prison. — Où est le téléphone? — Je ne pourrai jamais dire... — Sur un camion de brasseur. — Seul, je suis privé... — Une croix bleue sur la joue droite. — Pour « racheter » le doyen de Nesle.

VERS CAMBRAI OU SAINT-QUENTIN.

A cette époque, dans toutes les communes plus ou moins rapprochées de la ligne de feu, la population subit d'indicibles tortures.

Vers Cambrai, par Bapaume ou par Péronne, et vers Saint-Quentin, par Nesle, Ham ou Noyon, s'acheminent, encadrés par des soldats allemands, de longs et lugubres cortèges.

Le 1er octobre, ce sont les hommes de Flaucourt qui sont déportés en masse : il ne reste — provi-

soirement — dans ce village que les vieillards, les femmes et les enfants.

PROCESSION TRAGIQUE.

Le même jour, ce sont les femmes d'Ovillers-La Boisselle et de Mametz, près d'Albert, d'Estrées-Deniécourt, près de Chaulnes, qui sont enlevées sans que personne les ait prévenues, sans qu'elles aient eu le temps d'emporter un peu de linge, quelques vêtements, des provisions. Elles doivent faire à pied, jusqu'à Péronne, une vingtaine de kilomètres. Parmi elles, il y a des femmes âgées ou infirmes qu'il faut transporter dans des voitures à bras. « Elles sont arrivées exténuées de fatigue et mourant de faim, notait le curé de Péronne. On les a enfermées dans une maison inhabitée et non meublée appartenant à M. Castex, en face de notre salle de patronage. Il n'y a pas une chaise, pas un banc, pas un brin de paille, pas de lumière pour la nuit. On ne traiterait pas des bêtes comme on traite ces malheureuses. »

LE FROID, L'HUMIDITÉ, LA FAIM.

Puis, ce sont les hommes de Curlu, leur curé en tête, qui se dirigent vers l'exil ensemble comme en une procession tragique. C'est le 13 octobre. Il n'y a plus, dans le village, que des enfants, des femmes — et des soldats allemands.

Les hommes de Hem-Monacu partent quatre jours après (17 octobre). Les femmes ne les suivent que le surlendemain.

A Estrées-Deniécourt, au contraire, les femmes avaient précédé de trois ou quatre semaines les hommes, qui ne sont enlevés que le 27 octobre.

Dans les régions d'Albert, de Chaulnes et de Roye, mêmes douleurs, mêmes déchirements. A Péronne, d'octobre à décembre 1914, sur 1.320 réfugiés, il en meurt 38. Dans la ville, note l'archiprêtre, « on ne voit plus que des vieillards, des infirmes, des boiteux, des groupes de vieux paysans à la barbe hirsute, des femmes et des enfants déguenillés qui vont mendier. »

Et quoi que fassent les Français pour soulager cette misère, ils ne parviennent point à empêcher ces malheureux de souffrir « du froid, de l'humidité et de la faim. »

*
* *

DE LA CAVE AU GRENIER.

Quel angoissant, quel interminable chemin de croix! Pour en pressentir l'horreur, il nous faut en parcourir quelques stations.

A quelques kilomètres de Thiepval, vers l'est, voici un hameau de 200 habitants : Bazentin. Voyons ce qui s'y passe.

L'église est transformée en ambulance. Le curé, M. l'abbé Fernet — vieillard de 80 ans — a la douleur de voir les Allemands y prendre un à un tous les bancs, les scier et les brûler. La table de communion subit le même sort : avant de la jeter au feu, ces gens pressés ne prennent même pas la

peine d'enlever la nappe blanche qui la garnit encore.

Le 16 octobre, tous les habitants, hommes, femmes et enfants sont convoqués ensemble devant le commandant. Pourquoi? Les pauvres gens l'apprennent lorsque, libres enfin de rentrer chez eux, ils trouvent leurs maisons pillées de la cave au grenier.

VITE, AU POSTE!

Le lendemain, nouvelle alerte. Seuls, cette fois, les hommes sont appelés; ils obéissent, et, croyant partir, comme la veille, pour quelques heures, ils se rendent au poste tels qu'ils sont, en habits de travail, sans provisions, sans argent, sans linge. Le malheureux curé, que son âge avancé n'exempte point de ces vexations, arrive en sabots, une simple calotte sur la tête.

Que va-t-on faire d'eux? On les entasse sur un chariot, et on les emmène à Bapaume. Là, des officiers les accueillent avec des moqueries. On leur jette autour d'un seau d'eau, comme à des chiens, des boîtes de conserves que venaient de vider des soldats : ces malheureux doivent, pour apaiser leur faim, tremper quelques morceaux de pain dans l'eau dont ils remplissaient ces gamelles improvisées et huileuses.

Puis, en des wagons à bestiaux, en route, les uns pour Cambrai, d'autres pour l'Allemagne!

*
* *

A PERTAIN.

De la région d'Albert, descendons, à l'autre extrémité du département : les mêmes spectacles nous y attendent.

Voici, par exemple, au nord de Nesle, à l'est de Chaulnes, un village de 4 à 500 habitants, Pertain. Interrogons le curé, M. l'abbé Marion, sur le régime de terreur dont il a été le témoin et la victime.

L'ÉGLISE SERT DE PRISON.

« Le 1er octobre, nous raconte-t-il, tous les hommes de Pertain sont conduits à l'église qui, après avoir servi d'hôpital, sert maintenant de prison. Là, nous passons quinze jours et quinze nuits.

Le 4 octobre, on enlève 35 hommes de 17 à 49 ans pour les conduire en Allemagne sans leur laisser la faculté de prendre quoi que soit en passant devant chez eux. Inutile de vous dire que, pendant notre détention à l'église, on ne se gêne pas pour piller.

OU EST LE TÉLÉPHONE?

Le 15 octobre, on nous donne la faculté de retourner chez nous; mais tous les jours, à 8 heures du matin, nous devons nous rendre sur la place pour répondre à l'appel. Après cet appel, les Allemands

donnent à chacun la part du travail qu'il aura à exécuter durant la journée : je suis toutefois exempté de travail.

Presque chaque jour, on fait des perquisitions sous prétexte de rechercher des armes, et surtout le téléphone. Je n'exagère pas en disant qu'ils sont venus au moins quinze fois chez moi dans l'espace de deux mois. Perquisitions également à l'église et au clocher, où je dois monter plusieurs fois accompagné de deux soldats, baïonnette au canon, et d'un chef, revolver au poing.

JE NE POURRAI JAMAIS DIRE...

Vers le 25 novembre, ils prétendent que l'on a donné des signaux du haut du clocher, et, vers 9 heures du soir, ils perquisitionnent minutieusement dans l'église et le clocher, avec menace de me fusiller si l'on y trouve quelqu'un.

Dans la nuit du 2 décembre, vers 10 h. 1/2, on frappe à coups redoublés à la porte du presbytère : je me lève à la hâte et, à peine vêtu, on me conduit à la porte de l'église. Quelques instants après, arrivée du maire. Nous nous attendions à être fusillés; à minuit, accompagnés de quelques soldats, on nous oblige à aller réveiller tous les hommes du pays; on les amène à l'église où nous restons jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Je ne pourrai jamais vous dire quelle nuit affreuse j'ai passé, à tel point que je ne me souvenais plus d'avoir été dans les maisons du pays et, depuis lors, je n'ai guère retrouvé la mémoire.

SUR UN CAMION DE BRASSEUR.

Le 17 décembre, vers 3 h. 45, on vint me faire prisonnier au presbytère et, après un quart d'heure, on m'emmène ainsi que ma bonne à la Commandanture où on nous fait attendre dans la cour jusqu'à 5 heures. On nous fait monter sur un camion de brasseur pour nous conduire à Brie où nous passons la nuit.

Le 18, à 5 heures, départ pour la gare, attente d'une heure sous la pluie et le froid, et arrivée à Saint-Quentin où on nous loge à l'hôtel de ville.

Le 19, toujours le soir, nous sommes à la prison.

Le 22, vers 9 heures du soir, départ de Saint-Quentin dans un wagon à bestiaux avec 92 prisonniers civils. Nous arrivons à Landrecies vers une heure du matin. Là, nous sommes internés à la caserne Biron où je reste jusqu'au lundi 28.

SEUL, JE SUIS PRIVÉ...

Le jour de Noël et le dimanche 27, les prisonniers, sous la conduite des soldats, vont à la messe. Seul, je suis privé de cette faveur. Vous ne sauriez croire combien cette privation m'a coûté... »

UNE CROIX BLEUE SUR LA JOUE DROITE.

Dans le voisinage de Ham et de Roye, ces semaines, ces mois terribles sont marqués d'incidents plus tragiques encore.

« Au commencement d'octobre 1914, — nous citons ici le VIII[e] Rapport présenté à M. le Président du Conseil par la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens — des habitants de Verpillières, arrêtés sous le prétexte insoutenable qu'ils auraient entretenu des cotmmunications téléphoniques avec l'armée française, furent conduits à Avricourt, où siégeait un conseil de guerre. A la suite de leur comparution, douze d'entre eux furent marqués d'une croix bleue sur la joue droite. Nous ne sommes pas encore renseignés sur le sort de tous ces prisonniers. Nous savons seulement que M. Poizeaux, âgé de 47 ans, et M. Vasset, vieillard de 78 ans, ont été ramenés à Verpillières et fusillés le soir même.

Enfin, vers la même époque, M. Denicourt, de Muille-Villette, chez qui avaient été découverts quelques pigeons voyageurs, a été exécuté dans un des fossés du château de Ham, malgré l'intervention du maire de cette ville, qui attestait en vain que ce malheureux n'était ni éleveur, ni membre d'aucune société colombophile. »

*
* *

POUR « RACHETER » LE DOYEN DE NESLE.

Que d'actes admirables de dévouement individuel et collectif ont suscité de telles épreuves!

Le soir même du jour où le doyen de Nesle, l'abbé Couvreur, fut enlevé par les Allemands, ses parois-

siens, pour obtenir son retour, multiplièrent les démarches auprès des chefs militaires qui les renvoyaient, c'est le cas de le dire, de Caïphe à Hérode, et d'Hérode à Pilate.

Dès le lendemain, le Conseil municipal protesta officiellement contre cette arrestation.

Le vicaire, l'abbé Carrette, alla trouver lui-même le général, et obtint de lui la promesse que le doyen reviendrait, à la condition toutefois que la ville versât en or la somme de 13.000 francs. En un quart d'heure la somme fut recueillie. Mais le général garda l'or et le prisonnier.

CHAPITRE V

Le supplice du curé de Flaucourt.

Exemple. — Une accusation redoutable. — Le règne de la terreur. — Nous parcourons les chambrées... — Il se jette dans mes bras. — Et je pars, navré. — Alors, ils font de faux rapports. — Ils m'ont relevé à coups de crosse. — On nous fouillait de temps en temps.

EXEMPLE.

Avant de quitter les « prisonniers civils », essayons de nous représenter, par un exemple typique, leur détresse. Nous n'avons que l'embarras du choix; car, en des centaines de villages, les mêmes scènes se reproduisent, et c'est par centaines, par milliers, que se comptent les victimes.

UNE ACCUSATION REDOUTABLE.

Et comme rien ne vaut des témoignages directs, personnels, vivants, retournons à Péronne et interrogeons le chanoine Caron.

« Comme j'étais à l'ambulance Jeanne d'Arc, nous rapporte-t-il (1[er] octobre 1914), M. l'aumônier des Clarisses, encore tout ému, vient me dire que la population de Flaucourt vient de passer, curé en tête, avec une escorte de soldats allemands.

Je me dirige aussitôt vers la place, pour voir de quoi il s'agit; et là, j'ai sous les yeux le spectacle le plus triste qu'on puisse imaginer : plus de cinq cents hommes et jeunes gens, des femmes, des enfants, des vieillards sont là pêle-mêle, entourés par une cinquantaine de soldats. Il y a aussi un groupe de prisonniers français. C'est bien l'image de la guerre.

Après une pause d'une demi-heure, tout le monde est conduit à la caserne. Il n'y a qu'à Flaucourt qu'on a pris les femmes, les vieillards et les enfants. Dans les autres villages, à Fresnes, Berny, Pressoir, Misery, Ablaincourt, etc., on n'a pris que les hommes et les jeunes gens.

Les habitants de Flaucourt sont accusés d'avoir « fait des signaux aux Français » du haut du clocher et de « s'être mêlés au combat ». Autant de fables ridicules!

LE RÈGNE DE LA TERREUR.

L'émotion est grande en ville, en voyant arriver tous ces malheureux. Pour la calmer, le commandant de place, à 6 heures, fait publier à son de clochette, qu'il ne sera fait aucun mal aux prisonniers civils et qu'on les renverra après la bataille.

Mais est-ce vraiment dans l'intérêt des populations

qu'agit l'autorité allemande? Evidemment non. La vérité vraie, c'est que les Allemands sont d'une défiance qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Ils ne peuvent pas croire que les populations ne communiquent pas avec les Français : ils fouillent les maisons, les caves pour trouver des téléphones; ils enlèvent les aiguilles des horloges, des clochers, sous prétexte que les curés s'en servent pour des signes de convention avec nos armées : c'est une véritable hantise.

Pour obéir à cette idée fixe et pour éviter ces prétendues communications avec nos soldats, ils enlèvent, dans les zones de bataille, les populations entières de nos villages, ou du moins les hommes et les jeunes gens, et les évacuent sur les villes qu'ils occupent. Partout, trois personnages sont particulièrement visés : le curé, le maire et l'instituteur. C'est ainsi que beaucoup de curés sont enlevés de leurs paroisses ou enfermés sans pouvoir sortir pour leur ministère. Quand on leur permet de dire la messe, on les fait accompagner par un soldat, baïonnette au fusil. Dans les régions où l'on se bat, c'est le régime de la terreur.

NOUS PARCOURONS LES CHAMBRÉES.

Après le salut, je vais trouver le commandant de place et je lui demande l'autorisation de voir M. le Curé de Flaucourt. Il me l'accorde à condition que l'officier qui l'a amené n'y voie pas d'inconvénient.

Je me rends aussitôt à la caserne pour y trouver celui-ci. Jamais je n'y serais arrivé, dans un pareil

tohu-bohu, si je n'étais tombé sur un petit soldat allemand, parlant assez bien le français, secrétaire du capitaine-payeur. Je lui explique mon affaire, et il se met à ma disposition d'une manière très aimable. Ensemble, nous cherchons pendant plus d'une demi-heure : nous parcourons les chambrées, interrogeons les soldats; nous allons à l'hospice, nous revenons à la caserne : impossible de rencontrer l'officier en question. Nous le trouvons enfin à l'hôtel Tavernier, en train de boire du café.

Après avoir hésité longtemps, il consent à me laisser voir M. le Curé de Flaucourt. Lui-même m'accompagne à la caserne pour assister à l'entrevue. Nous attendons dans la cour qu'on ait trouvé M. le Curé.

Dire l'aspect que présente la caserne est impossible : soldats, infirmiers, prisonniers civils, tout se coudoie; on mange, on boit, on apporte des blessés, on fait des pansements. Les malheureux évacués sont groupés par commune; on les conduit comme des troupeaux; on les parque dans des salles séparées. Vers 6 h. 1/2, quand je cherche l'officier à travers les chambrées, celles-ci et les escaliers ne sont éclairés que par quelques rares bougies; on n'y voit goutte et on risque à chaque instant de culbuter. Les Allemands arrivent enfin à allumer le gaz, et quand nous revenons, vers 7 heures, c'est moins lugubre.

IL SE JETTE DANS MES BRAS.

M. le Curé de Flaucourt arrive enfin. Il se jette dans mes bras. Je le rassure en lui disant ce qu'on

a fait publier tout à l'heure, en ville. Il me raconte qu'il s'était mis dans sa cave, tellement le canon grondait. Il y avait installé sa cuisine et il s'éclairait avec un petit allumeur électrique dont il se sert, la nuit, dans sa chambre pour voir l'heure. Les soldats se précipitent dans la cave comme des furieux; ils aperçoivent le petit allumeur électrique, ils prétendent que c'est un téléphone, et, malgré son grand âge, brutalisent M.. le Curé et l'emmènent.

Je fais expliquer à l'officier par le petit soldat qui m'a conduit le récit qui vient de m'être fait. Il est probable que les autres griefs contre les habitants de Flaucourt sont de la même force. Les Allemands ont tellement pratiqué l'espionnage qu'ils voient des espions partout. C'est une maladie.

ET JE PARS, NAVRÉ.

L'officier me fait comprendre que l'entrevue a assez duré. J'adresse une dernière parole d'encouragement au bon curé et je pars, navré de penser que ce vieillard de 70 ans va passer la nuit dans une chambrée de caserne. Encore une scène de la guerre que je n'oublierai jamais! »

*
* *

ALORS, ILS FONT DE FAUX RAPPORTS.

Interrogeons maintenant l'un des compagnons d'épreuve de l'abbé Andrieux : c'est un vieillard

de Guillemont, M. Omer Delorme. Il va nous faire, à son tour, le récit de leurs communes souffrances : nous reproduisons telles quelles, dans leur rude et impressionnante simplicité, ces notes émouvantes :

« En allant chez M. l'abbé Andrieux, nous écrit-il, les Allemands virent un allumoir électrique qu'ils prirent pour un téléphone. M. le Curé veut leur expliquer qu'ils se trompent. Mais leur but était de l'enlever. Alors, ils font de faux rapports en conséquence, ils le somment de leur livrer les fils téléphoniques. Dans l'église, ils aperçoivent la veilleuse du sanctuaire; elle est allumée, c'est encore un signal. Ils accusent M. le Curé de faire des signaux du haut du clocher, et, sur le rapport lu à M. l'Abbé lors de son interrogatoire, ils avaient écrit : « du haut des tours ». M. l'Abbé fut arrêté comme espion. Les Allemands lui reprochaient mille combinaisons dont un vieillard de son âge est bien incapable, s'ils avaient seulement voulu raisonner.

Je suis monté à Péronne dans le même wagon que M. l'Abbé. C'était un wagon à bestiaux. Nous avons mis quatre jours et quatre nuits pour nous rendre en Allemagne.

Le train stationnait fréquemment. Nous étions sans vivres : heureusement, les Belges sur notre passage nous donnaient du pain. On avait un pain par wagon pour 40 prisonniers, c'était peu de chose.

Chaque fois que nous croisions un train d'Allemands se rendant au front, les deux trains s'arrêtaient, et nous étions exhibés à ces Barbares, comme prisonniers, pour les encourager. Les sentinelles signalaient M. l'Abbé, et alors les officiers montaient dans notre wagon, l'injuriant, le raillant, faisant

semblant de le mettre en joue, que n'ont-ils pas fait? A l'arrêt d'une gare en Allemagne, un officier lui relève brusquement la tête d'un coup de poing sous le menton, et, lui passant un poignard sur la gorge, il lui criait :

— *Pastor, capout!*

Et les autres officiers qui l'accompagnaient hurlaient de même : ils le font avancer dans le wagon, le menacent. C'était affreux.

ILS M'ONT RELEVÉ A COUPS DE CROSSE.

En gare de Darmstadt, on fait l'appel des prisonniers. Là, j'ai été séparé de M. l'Abbé. C'était le 6 octobre. Mais je l'ai revu ensuite, et voici ce qu'il m'a raconté :

« Alors, me disait-il, nous avons été conduits du « camp à la prison de la ville, distante de cinq « kilomètres. On nous a fait marcher très vite, « j'étais exténué de fatigue. Mon pied s'est pris dans « le bas de ma soutane, je suis tombé. Ils m'ont « relevé à coups de crosse et giflé, et j'ai dû faire « jusqu'au bout le reste du parcours.

« Arrivés en face de la prison, nous avons été « pendant près de deux heures en butte — moi prin- « cipalement, me disait-il — aux railleries de la po- « pulation. Ceux qui connaissaient le français nous « dirent que nous allions être fusillés dans les fossés « de la citadelle et que, la veille, on en avait encore « fusillé d'autres. Je me recommandai au bon Dieu, « racontait-il, m'attendant à comparaître bientôt de-

« vant Lui et le priant de pardonner à mes bour-
« reaux.

« Enfin, on nous introduit dans la prison où l'on
« nous fait verser notre argent et quitter nos habits
« pour endosser le costume des prisonniers : on ne
« me laisse même pas mon bréviaire.

« Je fus enfermé dans une cellule et forcé de tra-
« vailler à faire des enveloppes.

« Nous sortions de temps en temps dans la cour,
« mais défense de causer aux autres prisonniers.

« Nous avons, disait-il, subi différents interroga-
« toires, et j'ai été traduit devant un Conseil de
« guerre où, après avoir réfuté les accusations por-
« tées contre moi, et échappé à mille pièges qui
« m'étaient tendus, j'ai été renvoyé au camp, le
« Conseil ne jugeant pas les accusations suffisam-
« ment graves pour m'interner dans une forteresse. »

ON NOUS FOUILLAIT DE TEMPS EN TEMPS.

Voilà le récit que M. l'Abbé m'a fait de ses souffrances. Il est rentré au camp le 19 décembre : on l'a gardé avec tous les prisonniers, sans égards pour son grand âge et sa dignité de prêtre, jusqu'au 28 janvier 1915.

A cette époque, il nous était défendu d'avoir de l'argent sur nous, pas même un sou. On nous fouillait de temps en temps : un jour, ces Barbares se sont encore acharnés sur M. l'Abbé, ils l'ont déshabillé complètement, examinant jusqu'à la doublure de ses vêtements.

Je le voyais chaque jour. Il supportait sa captivité avec beaucoup de résignation. Il était très estimé dans le camp, et même les prisonniers qui n'avaient pas de religion étaient pleins d'admiration et de respect pour lui. Il y avait dans sa baraque de braves prisonniers civils du Nord qui faisaient leur possible pour adoucir ses souffrances : ils allaient chercher sa soupe, lui arrangeaient sa paillasse, lui lavaient son linge.

M. l'abbé Andrieux a quitté le camp le 18 janvier : il devait être rapatrié comme vieillard, mais il est mort à Rastatt, victime des cruautés de ces Barbares. »

LIVRE II

SOUS LE JOUG

CHAPITRE PREMIER

La réquisition des vivres.

Contributions, vols, amendes. — « Prenez le champagne avec nous. » — Ils leur abandonnent les os. — « Taube » ou vache ? — Vous croyez qu'ils se troublèrent pour si peu ? — La manière allemande. — Un carême assez rude. — Le général Hylander a le sourire. — Une désagréable nouvelle. – Bêtes sacrées. — N'approfondissons point ce mystère. — Nous nous serrions souvent la ceinture. — Le ravitaillement hispano-américain. — De la salade à la graisse fondue.

« CONTRIBUTIONS, VOLS, AMENDES. »

Nous avons cité, d'après le *Journal officiel* du 18 avril 1917, le VIII[e] Rapport de la Commission instituée, en France, pour déterminer et faire connaître, d'après des témoignages directs, la conduite de l'ennemi vis-à-vis des populations du territoire envahi.

Continuons de feuilleter ce précieux document :

« Partout, y lisons-nous, les réquisitions ont été

continuelles. Les communes devant subvenir aux frais d'entretien des troupes cantonnées sur leur territoire ont été frappées de contributions énormes. Pour y satisfaire, elles se sont vu imposer l'obligation, quand leurs ressources pécuniaires, ont été épuisées, de former entre elles des unions en vue d'émettre du papier-monnaie sous forme de bons. Ceux des maires qui refusaient de se prêter à cette combinaison étaient emprisonnés et envoyés en Allemagne. L'ennemi mettait lui-même en circulation ces billets, auxquels il avait donné cours forcé.

Les habitants, soumis à des vexations de tout genre, assitaient journellement au vol de quelques denrées alimentaires qu'ils possédaient et des objets mobiliers qui leur étaient le plus nécessaires. Dans les magasins, chefs et soldats prélevaient comme un dû ce qui tentait leur convoitise. C'est ainsi qu'à Ham, dans la quincaillerie Gronier, un personnage d'un grade élevé, qu'on dit être le grand-duc de Hesse, vint choisir diverses marchandises pour le payement desquelles il se contenta de promettre un bon qui ne fut jamais délivré.

A chaque instant, nos infortunés concitoyens avaient à endurer de nouvelles restrictions à leurs droits et de nouvelles atteintes à leur dignité : ordre de rentrer chez eux le soir à 7 heures et de n'en sortir qu'à 8 heures du matin; défense d'entretenir de la lumière pendant la nuit dans les demeures; injonction de saluer les officiers chapeau bas; astreinte au travail dans les champs; le tout sanctionné par des peines d'emprisonnement et par des amendes auxquelles les plus légères infractions à d'innom-

brables règlements donnaient continuellement prétexte. »

Essayons de fixer, à l'aide d'exemples concrets, quelques traits de ce noir tableau d'ensemble.

*
* *

PRENEZ LE CHAMPAGNE AVEC NOUS!

Après un premier passage, aussi imprévu que rapide, les Allemands font de nouveau leur entrée au village de Sailly-Saillisel le 26 septembre 1914, dans la soirée.

A partir de ce moment, les deux boulangeries sont gardées par des factionnaires : il est rigoureusement défendu de vendre du pain à la population civile.

Ce régime dura onze jours.

A la fin, M. le Curé de Sailly-Saillisel, témoin de l'angoisse de ses paroissiens, se décida à aller protester contre cet impitoyable régime auprès du colonel. Il le trouva joyeusement attablé en compagnie de quelques officiers.

— Nous fêtons une grande victoire remportée sur les Russes, lui explique le colonel. Prenez le champagne avec nous.

— Mon colonel, je vous remercie, répond M. l'abbé Finet : ce qui est pour vous un sujet de joie est pour moi un sujet de tristesse. Je venais seulement vous dire que, depuis l'arrivée de vos troupes, les habitants de ma paroisse n'ont plus un morceau de pain.

— Ah! vous n'avez pas de pain? dit l'officier, qui paraît tout surpris. Et, immédiatement, il rédige un ordre en français et le remet au curé. En voici le contenu :

« *Article premier.* — Ordre aux boulangers de faire du pain tous les jours pour la population civile.

« *Article 2.* — Défense aux boulangers de vendre du pain aux soldats allemands. »

ILS LEUR ABANDONNENT LES OS.

Mais de tels ordres se rédigent plus facilement qu'ils ne s'exécutent. Et bientôt, dans les villes comme dans les villages, ces ennuis, ces privations se multiplièrent et s'aggravèrent.

A Barleux, près de Péronne, dès les derniers mois de 1914, les habitants, sous l'autorité d'un commandant de place très dur, sont extrêmement malheureux. Ils sont forcés de battre leur propre blé sous la direction des Allemands, qui ne leur laissent même pas le nécessaire. Pas de viande : aux hommes et aux femmes occupés à battre le blé, les soldats abandonnent les os des bêtes qu'ils tuent. Ces os, 250 grammes de pain par jour et quelques pommes de terre : c'est tout ce qu'on peut trouver, dès lors, dans le pays.

« TAUBE » OU VACHE?

Dans toutes les communes, la situation n'est pas, à cette époque, aussi grave qu'à Barleux; mais, partout, elle est précaire.

A Santain, près de Bouvincourt, les Allemands ont pris et battu tout le blé de la ferme Brugneaux. Ils l'ont payé avec un bon. M. Brugneaux ayant besoin de farine pour sa consommation personnelle leur en demanda. Ils lui en vendirent, et il fut obligé de payer, rubis sur l'ongle, la farine faite avec son blé.

A Roisel, M. le Curé avait pu à grand'peine se procurer, pour l'hiver, deux sacs de pommes de terre : des Allemands viennent et s'en emparent, sans même lui laisser un bon.

A Punchy, près de Chaulnes, ils réquisitionnent tout; et, en échange de ce qu'ils emportent, ils remettent aux habitants de faux bons où, rapporte un témoin, « ils marquent *taube* quand il s'agit d'une vache ».

VOUS CROYEZ QU'ILS SE TROUBLÈRENT POUR SI PEU?

Retournons à Péronne, et observons-y le développement graduel de cette misère.

A la date du 13 novembre 1914, le chanoine Caron écrit :

« Les Allemands ne se contentent pas de boire notre vin, de nous dépouiller de tout ce qu'il y a dans les magasins. Si on les laissait faire, ils nous enlèveraient notre morceau de pain de la bouche. Ils ont réquisitionné tout le blé de la région, et le moulin Damay n'a plus le droit de moudre que pour eux. Sur le blé qu'ils nous prennent, ils veulent bien consentir, admirez leur générosité, à nous vendre (!)

quinze sacs de farine par semaine, alors qu'il en faudrait vingt pour nourrir la population, augmentée de quinze cents émigrés. Les boulangers arrivent donc à grand'peine à nous alimenter.

Or, aussitôt qu'une cuisson était faite, les soldats se précipitaient dans les boulangeries et en enlevaient une partie, trouvant que le pain français bien tendre était meilleur que leur « boule de son » si dure. La population civile était obligée d'attendre une autre cuisson et quelquefois de jeûner jusqu'au lendemain. Les administrateurs se plaignirent à la Commandanture. On afficha dans les boulangeries, en allemand, une défense formelle de vendre aux soldats. Vous croyez qu'ils se troublèrent pour si peu! Ils envoyaient les enfants acheter du pain et ils le rachetaient un sou plus cher. Il fallut encore mettre ordre à cet abus et prendre des mesures sévères contre les émigrés qui se livreraient à ce trafic. »

LA MANIÈRE ALLEMANDE.

Puis, au 25 novembre :

« On placarde en ville une affiche dans laquelle les Allemands annoncent à quelles conditions ils pourvoiront à notre subsistance quand ils n'auront plus rien à manger : ce n'est pas très rassurant pour l'avenir.

Les Allemands réinstallent l'épicerie Ménétrier, au coin du Marché et de la rue Saint-Jean et vendent à la population civile thé, chocolat, allumettes, tabac, cigarettes, etc... mais à des prix très élevés.

COMMISSION FOR RELIEF IN BELGIUM

Comité Français

Carte
N° ....

Commune de ....

La famille de M ....

demeurant ....

a droit, à raison d'une ration par personne présente, à

.... **Rations**

Elle recevra :

1° **son pain**	2° **les autres denrées**

NOTA. — Les personnes employées chez autrui seront inscrites à leur domicile et non pas au domicile de la personne qui les emploie.

Une affiche placée à la porte du magasin indiquera la liste des denrées en vente pendant la quinzaine, le poids et le prix de la ration.

4.

Rations

Mois	Période	RIZ	LÉGUMES SECS	SEL	GRAISSE	LARD	CAFÉ	CHICORÉE	HUILE
Janvier	1er au 15								
	16 au 31								
Février	1er au 15								
	16 au 28								
Mars	1er au 15								
	16 au 31								
Avril	1er au 15								
	16 au 30								
Mai	1er au 15								
	16 au 31								

1917

										POTASSE
										LAIT CONDENSÉ
										CONSERVES
										PATES alimentaires
										SUCRE cristallisé
										SUCRE cassé

DISTRIBUTION DE PAIN

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
31	32	33	34	35	36	37	38	39	40
41	42	43	44	45	46	47	48	49	50
51	52	53	54	55	56	57	58	59	60
61	62	63	64	65	66	67	68	69	70
71	72	73	74	75	76	77	78	79	80
81	82	83	84	85	86	87	88	89	90

Piller complètement les villes, prendre tout ce qu'on ne peut enlever de force contre des bons qui ne coûtent rien, et puis vendre très cher et contre argent comptant aux populations, les choses nécessaires à la vie, c'est encore une manière allemande. »

UN CARÊME ASSEZ RUDE.

Quelques jours après, le pain est rationné (30 novembre). La ration est, au début, de 500 grammes par personnne et par jour; mais, à partir de février 1915, elle sera diminuée de moitié et fixée à 250 grammes.

A l'entrée du Carême, nouvelle diminution :

« Tout à l'heure, à l'hôtel de ville, — note, le 14 février, le curé de Péronne — on nous a annoncé que les Allemands, probablement pour se conformer à l'esprit de l'Eglise, allaient nous imposer un Carême assez rude. A partir de cette semaine, nous n'aurons plus droit qu'à 185 grammes de pain, et la viande de bœuf leur est réservée. Ils ne consentent à nous abandonner que « les têtes de vaches ». Comme on le voit, notre ordinaire va manquer de variété et de confortable. Ce sont surtout les pauvres et les familles chargées d'enfants qui sont à plaindre. Beaucoup d'émigrés ne possèdent plus rien et ne vivent pour ainsi dire que de pain. »

LE GÉNÉRAL HYLANDER A LE SOURIRE.

Pour nous reposer de toutes ces tristesses, contemplons cet agréable tableau :

« *Mardi* 2 *mars* 1915.

Le général Hylander est un génie universel : aucune connaissance ne lui est étrangère, l'économie domestique n'a pas de secrets pour lui. Ajoutez à cela une sollicitude vraiment maternelle pour ses administrés : il pense à tout, il sait tout, il veut le bonheur de tout le monde. Ainsi, sachant bien — puisque c'est lui qui a pris cette mesure — que nous sommes condamnés au pain de seigle et à une quantité plutôt minime, il veut au moins que la miche que son administration bienveillante nous octroie soit propre et fabriquée selon la formule allemande. Est-ce que les Français savent faire le pain! Une affiche vient donc d'être apposée sur les murs de la ville, et, en quarante lignes bien serrées, Hylander nous dit comment on doit composer la pâte, la faire lever, chauffer le four, etc., pour avoir un pain délicieux. Il n'est question que de flocons de pommes de terre, de grumeaux, de pâte, etc... Et tout cela est signé : *Von Hylander, commandant allemand, général d'infanterie.* Dites encore que les Allemands ne sont pas des hommes extraordinaires! »

UNE DÉSAGRÉABLE NOUVELLE.

A partir du 8 mars, le pain coûte 0 fr. 70 et 0 fr. 80 le kilogramme. Et encore n'obtient-on pas régulièrement la quantité promise.

« 9 *mai* 1915.

Nous sommes réduits à 500 grammes d'un mauvais pain de seigle, lourd et collant, pour trois

jours. Et encore ne pouvons-nous pas compter régulièrement avec cette maigre pitance. Ainsi, une distribution devait avoir lieu demain (lundi); elle ne se fera que mardi. J'ai été chargé d'annoncer cette désagréable nouvelle, ce matin, à la messe. Ce n'est pas que la farine manque : le moulin Damay en est plein. Mais, bien qu'ils nous la fassent payer très cher, les Allemands ne veulent pas nous en donner un gramme en plus de la ration à laquelle ils nous ont condamnés. Il est certain que le séjour de Péronne n'est pas indiqué en ce moment aux malades qui ont besoin de faire de la suralimentation. »

BÊTES SACRÉES.

A cette époque, tout a été pris, réquisitionné, emporté, volé, emmagasiné, ou consommé sur place : ce qui se mange, et aussi le reste.

Dans les villages, les noyers ont été abattus : on en fera de si bonnes crosses de fusil! Les machines à coudre ont été enlevées. Puis le cuivre, les métaux, les batteries de cuisine. Rien n'est perdu, pas même les boîtes de conserves : l'un de nos témoins a vu punir, à Bouchavesnes, un soldat parce qu'une boîte vide manquait à l'appel; et de la gare de Péronne, en janvier 1915, plusieurs wagons ont été expédiés en Allemagne.

Depuis longtemps, les chevaux, les vaches, les veaux, les moutons sont comptés, s'il en reste. Mais, en outre, les basses-cours sont dotées d'inspecteurs officiels qui ne dédaignent pas d'y venir, calepin en

main, y dénombrer avec soin lapins et lapines, coqs, poules et poulets. A partir du moment où elles sont recensées, ces bêtes deviennent sacrées : personne n'a le droit d'y toucher, et elles n'ont pas la liberté de mourir sans une permission spéciale de la Commandanture. Les œufs même sont comptés à l'avance; et quiconque a le malheur de posséder ou de détenir une poule doit fournir à ces savants calculateurs un nombre d'œufs égal à celui qu'ils ont décidé qu'elle pondrait.

N'APPROFONDISSONS POINT CE MYSTÈRE.

Cependant, il fallait vivre, et la nécessité est ingénieuse. Par quel miracle, dans certains villages, aucun indice ne révélait-il la présence occulte d'un lapin ou d'une poule? Et, quand tout le blé de la région était enfermé en des granges solidement fermées et cadenassées, comment des paysans, çà et là, parvenaient-ils à se procurer du blé? N'approfondissons point ce mystère : mais suivons du moins, d'un regard ému, ces pauvres gens qui, habitués à battre en pleine lumière le froment qu'ils avaient récolté, en sont maintenant réduits à l'égrener à la main, dans l'obscurité des nuits, et puis à le moudre, secrètement, dans un moulin à café...

NOUS NOUS SERRIONS SOUVENT LA CEINTURE.

Dans les petites villes, on avait d'autres ressources, mais combien précaires. Interrogeons à

Nesle un de nos témoins, M. l'abbé Carrette; voici sa réponse pittoresque et précise :

« Comment vivait-on dans la partie envahie, dans la nôtre, tout au moins? Eh bien, on vivait comme on pouvait, bien petitement : le soir, nous nous serrions bien souvent la ceinture d'un cran.

Nous usions les quelques provisions de réserve que les Allemands ne nous avaient pas pillées. Du pain, on en avait de temps en temps chez les boulangers, venant d'eux ou, plus souvent, des Allemands; alors c'était la lourde boule de pain K.K., pain infect couleur d'argile. Quant à la viande nous en avions par fraude chez les bouchers qui tuaient la nuit, ou encore par les soldats qui s'apitoyaient quelquefois sur notre misérable sort, ou qui en avaient par trop pour leur consommation.

Les enfants ne furent pas trop malheureux; ils allaient, à la sortie des classes, mendier aux cuisines boches, et ceux-ci, qui aimaient les enfants, quoi qu'on en ait dit, leur donnaient très volontiers un peu de leur portion de soupe au riz et à l'orge et un peu de leur ragoût.

LE RAVITAILLEMENT HISPANO-AMÉRICAIN.

Cette vie précaire dura jusqu'au 5 juillet 1915. Ce jour-là on fit la première distribution du ravitaillement américain. Mon Dieu, quelle cohue! Malgré les cartes et les numéros d'ordre, on trouvait encore le moyen de s'insulter, de se battre, de s'invectiver. Ce jour-là les servants entendirent à leur

adresse les épithètes les plus choisies du répertoire Nesle-Noyon. C'était à faire reculer le diable lui-même (1).

DE LA SALADE A LA GRAISSE FONDUE.

Le ravitaillement comportait du pain (250 grammes, puis 300 grammes par jour), *pain noir;* des haricots rouges; des lentilles additionnées de cailloux de toutes dimensions; des pois cassés; du riz que les veaux auraient pu à bon droit nous disputer, de la céréaline de maïs ou écorce de maïs, pour remplacer le vermicelle, tapioca, etc., dans le potage; les écorces de riz pour le même usage; du sucre plus ou moins raffiné et propre; du sel (très bon et très propre); du café (délicieux) : nous en avons bu de quoi faire tourner un moulin pendant un mois; du lait concentré pour les vieillards de plus de 70 ans, les enfants jusqu'à 7 ans et les malades de toutes catégories; de la phosphatine pour les mêmes gens; du lard d'Amérique ranci au dernier degré : quand on avait le malheur de s'en servir pour le pot-au-feu, on devait s'armer d'une brique, la poser sur le couvercle du pot afin d'empêcher la mousse enragée de le soulever; et l'odeur, mon Dieu! Pour utiliser ce vieux cochon américain on devait le mettre mariner dans le vinaigre quelques jours auparavant et le faire dessaler ensuite; de la graisse d'Amérique, exquise celle-là, pour la cui-

(1) Nous reproduisons, page 65, en fac-simile, une Carte de vivres, telle qu'elle avait été établie par le Comité de ravitaillement hispano-américain à l'usage des habitants des régions envahies.

sine et aussi pour assaisonner un peu la pauvre croûte de pain des misérables vicaires le matin : deux fois on distribua 30 grammes de vinaigre et 30 grammes d'huile par personne; à défaut de ces deux assaisonnements on mangeait de la salade à la graisse fondue (c'était délicieux!).

Toutes ces denrées étaient distribuées chaque semaine, ou tous les dix jours, sous forme de rations par personne, et en grammes. Les rations ont varié plusieurs fois, aussi serait-il trop long d'en donner la liste par grammes.

Ce ravitaillement américain fonctionna assez bien chez nous, et on peut dire qu'il fut suffisant pour empêcher les gens de mourir de faim. Si chaque ménage ne s'était pas évertué à se procurer un peu de légumes dans les jardins et les champs, nous aurions eu bien de la misère et aussi bien plus de victimes. »

CHAPITRE II

La réquisition des vins et spiritueux.

Un commandant laborieux. — « Monsieur le curé, vous serez puni! » — Quand serons-nous délivrés? — C'est tout ce que j'avais... dans ma cave. — Histoire de la « mère à douleurs. » — Quelques-uns en sont morts, les pauvres! — De l'utilité d'une lampe à alcool.

UN COMMANDANT LABORIEUX.

Les Allemands, nous l'avons dit, étaient arrivés pour la première fois à Péronne dans la soirée du 28 août 1914. Le 5 septembre suivant, M. le Curé a besoin de voir le commandant de place; il le cherche partout. Enfin, rapporte-t-il, « je le trouvai à l'hôtel Saint-Claude... *dans la cave,* où il comptait les bouteilles de vin! »

Ce commandant était un précurseur.

MONSIEUR LE CURÉ, VOUS SEREZ PUNI!

Quelques semaines plus tard — c'était au début de l'automne — un officier se présente, un di-

manche, vers 10 heures du matin, au presbytère de Roisel :

— Monsieur, dit-il, je viens pour les vins et spiritueux.

M. l'abbé Charlier ne peut se retenir de lui dire :

— Vous en vendez?

— Non, répond sans se troubler l'inspecteur officiel des caves, je viens voir ce que vous avez.

Il demande la clef de la cave et y va, tout seul, satisfaire sa curiosité. Bientôt, il réapparaît. Derrière un tas de bouteilles vides, il a trouvé quelques litres de vin blanc que le pauvre curé s'était réservés pour la messe :

— Monsieur le Curé, dit-il, vous serez puni : vous avez caché votre vin.

— Caché? Le vin est où il doit être : il est dans ma cave.

— Oui, mais il n'est pas à sa place ordinaire.

— Le vin est à moi; je le mets où je veux.

— Nous avons le droit, réplique enfin l'officier.

Et, désignant la sœur de M. le Curé qui se trouvait là :

— Je dirai à Madame; allez dire votre messe.

C'était, en effet, l'heure de la grand'messe. M. le Curé se rend à l'église. Pendant ce temps, l'officier redescend à la cave et y compte les bouteilles de vin. Et, le lendemain, il revient les prendre et emporte en même temps — moyennant un bon de réquisition — un tonneau de cidre. C'était la « punition ».

*
* *

QUAND SERONS-NOUS DÉLIVRÉS?

Des scènes de ce genre se reproduisent partout, dans les villages, dans les bourgs, dans les villes.

Le 30 octobre 1914, M. le Curé de Péronne consigne en ces termes, dans son journal de guerre, ses doléances :

« Depuis huit jours, un officier d'intendance, accompagné de deux gendarmes, visite les caves. On inscrit la quantité de vin qu'il y a, on compte les bouteilles et on vient prendre livraison quelques jours plus tard.

Souvent on fouille le sol, on crève les murs pour voir s'il n'y a pas de cachette.

Et tout cela est envoyé dans les cantonnements pour les officiers. Ils boivent nos vieux vins comme de l'eau, sans discernement, mêlant tout. Est-ce qu'ils sont capables de les apprécier? Et ce qu'ils en absorbent! Ça les change de leur bière lourde et épaisse. Malheureusement ils s'enivrent, ce qui augmente encore leur brutalité.

De toutes les poitrines sort ce cri : Quand serons-nous délivrés? »

C'EST TOUT CE QUI ME RESTAIT... DANS MA CAVE.

Le 14 janvier suivant, nouvelle perquisition :

« Ma cave vient de recevoir la visite des Alle-

mands. Ils n'ont pas touché au vin blanc, me le laissant pour la messe. Ils ont pris tout le vin rouge : trente-deux bouteilles. C'est tout ce qui me restait... dans la cave. »

Puis, le 30 janvier :

« Les Allemands trouvent notre vin très bon et ils voudraient que nos caves soient inépuisables. Ils ne peuvent se faire à l'idée qu'il n'y en ait plus. Pour en trouver quand même, ils perquisitionnent, défoncent les caves, fouillent partout.

Quand ils tombent sur une « cachette », non seulement ils la vident, mais ils frappent le propriétaire d'une forte amende. Au commencement le tarif était de cinq francs par bouteille trouvée. Aujourd'hui ça augmente, c'est dix francs : l'appétit leur vient... en buvant. M. Langoulème, du faubourg de Bretagne, avait caché quatre cents bouteilles dans son moulin. Il fit très bien. Mais... les Allemands perquisitionnèrent et trouvèrent. Le malheureux vit son vin partir et fut frappé d'une amende de 4.000 francs, avec affichage, sur les murs de la Ville.

Ce dernier point est une aimable attention des Allemands pour nous avertir de... bien veiller sur nos « cachettes » et de ne pas nous laisser prendre. Merci de l'avertissement! »

Enfin, le 19 août suivant, les habitants reçoivent, par voie d'affiche, et sous les peines les plus sévères, l'ordre d'aller déclarer à la Commandanture tout ce qui leur reste de vin!

HISTOIRE DE LA « MÈRE A DOULEURS ».

Mais, comme les pires infortunes ont des aspects consolants, les cabarets sont fermés.

« Dans mon village (région de Combles), nous rapporte un témoin, on aurait montré du doigt un homme qui serait allé au café. Plus une partie de cartes, plus rien. On n'avait vraiment pas le goût de s'amuser.

Pendant toute la durée de l'occupation, je n'ai jamais vu un homme ou une femme ivre. Il y avait pourtant dans le pays quelques personnes qui aimaient bien à « boire la goutte », — une, notamment, que l'on avait surnommée la *Mère à douleurs,* parce qu'à force de boire, elle avait les membres perclus de rhumatismes. On disait d'elle :

— Qu'est-ce qu'elle va devenir, maintenant qu'elle n'a plus sa goutte à boire?

Eh bien! au bout de quelques mois, la *Mère à douleurs* allait tout à fait bien; elle courait comme un lapin... »

QUELQUES-UNS EN SONT MORTS, LES PAUVRES!

D'ailleurs nous vient un autre son de cloche :

« La plupart des cafés, nous écrit du sud de la Somme un autre témoin, sont restés ouverts pendant l'invasion; deux sur l'ordre de la Commandanture, et les autres un peu en fraude. Parmi les deux ouverts par l'autorité allemande, l'un était réservé

aux civils et l'autre était mixte, étant en même temps restaurant. En principe on ne devait pas y vendre d'alcool; mais hélas! on en vendait encore et beaucoup, car il ne faut pas oublier que nous avions ici une distillerie d'alcools et en même temps des marchands d'eau-de-vie dont les caves étaient bien garnies.

Alors, vous voyez d'ici le résultat : les ivrognes vivaient encore d'heureux jours. Quelques-uns même en sont morts, les pauvres! Des jeunes gens qui travaillaient pour les Allemands m'ont raconté que, plus d'une fois, ils avaient surpris de ces ivrognes de profession couchés ivres sous un des réservoirs à alcool de la distillerie. Les robinets de ces immenses tonneaux étaient fermés à clef, il est vrai; mais le génie de l'ivrognerie avait vite fait de surmonter cet obstacle enfantin. Notre bonhomme, avec une vrille spéciale, perçait le flanc du réservoir ou le fond, et alors il s'emplissait l'estomac au point d'en crever.

Il en fut ainsi pour les alcools bon goût, c'est-à-dire rectifiés; il en fut de même pour les alcools mauvais goût et infects : si bien que certains individus, rien qu'avec leur haleine, auraient pu foudroyer des régiments entiers, comme le font ordinairement les vagues de gaz asphyxiant.

DE L'UTILITÉ D'UNE LAMPE A ALCOOL.

« A ce propos, il m'est arrivé un tour que vous ne devineriez certainement pas entre mille. Eh bien, le voici : n'ayant plus de pétrole pour l'éclairage,

ni de gaz, j'avais employé une lampe à alcool dénaturé pour m'éclairer à mon bureau.

Un jour, cette malheureuse lampe de fortune vint à fuir. Craignant une explosion, je m'en fus chez le ferblantier pour la faire réparer. La portant toute montée, je n'avais pas cru nécessaire d'enlever ce qui y restait d'alcool, d'autant plus que la quantité en était très minime (un verre à bière à peu près). Bref, la réparation n'étant pas très importante, l'ouvrier m'invita à revenir une heure plus tard, pour prendre ma lampe.

Une heure plus tard, je m'en fus donc de nouveau chez lui; mais en arrivant dans l'atelier quelle ne fut pas ma stupéfaction! Au lieu de trouver un homme heureux d'avoir fait son devoir et de me remettre ma lampe bien réparée, je ne trouvais qu'un mourant étendu par terre, râlant, se débattant, etc.

Croyant me trouver en face d'un grand malade à absoudre, je me précipite sur lui espérant pouvoir encore lui arracher quelque aveu de ses fautes passées. Grand Dieu! en approchant ma figure de la sienne je fus presque renversé par l'odeur d'alcool à brûler (mon alcool, parbleu!) Alors, ma crainte première se changea en un fou rire. Il n'y avait aucun péril en la demeure : il n'y avait que l'alcool de ma lampe dans l'estomac du malheureux ivre-mort. En inspectant celle-ci, je pus du reste me rendre compte que son contenu s'était volatilisé bien vite.

Hélas! cet exemple que je vous donnais à choisir entre mille vous édifie sur la façon dont se sont comportés nos vrais ivrognes en pleine occupation

ennemie. Du reste cinq sont morts l'an dernier, l'estomac complètement ravagé par ce corrosif, et deux cette année : l'un des deux était mon fameux bonhomme à la lampe. Par ailleurs, la privation d'alcool a eu aussi ses victimes. De bons vieux ivrognes en retraite, n'ayant plus leur « petite goutte » comme ils disent, mouraient comme des mouches, tant il est vrai que les grandes douleurs sont parfois meurtrières. »

CHAPITRE III

La réquisition des bras.

Des rentiers qui, jusque-là... — Que la plaine est triste! — Demain, tous au travail. — Les bons communaux. — Autres pays, autres scènes. — « Je suis Française, et je ne te crains pas. » Le dragon a des loisirs. — Tenez, f... moi le camp! — Son Excellence le général de division.

DES RENTIERS QUI, JUSQUE-LA...

A l'arrière de la ligne de feu, partout où la violence des combats ne rend pas toute activité impossible, le travail s'organise, par l'ordre et sous la direction de l'ennemi.

Dans les villes et dans nombre de villages, des hommes, corvéables à merci, sont employés, par groupes de trente ou quarante, à la réfection ou à l'entretien des routes : ce sont des évacués de toutes les communes avoisinant la ligne de feu. Ils sont « prisonniers civils » et traités comme tels.

Parmi ces malheureux se trouvent « des rentiers qui, jusque-là, n'ont jamais manié une pelle ». Ils peinent tout comme les autres. Des soldats les surveillent, le fusil au bras.

QUE LA PLAINE EST TRISTE!

Dans les campagnes — et dans des conditions qui, d'une localité à l'autre, varient à l'extrême — d'autres équipes s'organisent pour d'autres travaux.

Pas immédiatement, il est vrai.

Les habitants se tiennent sur la défensive : les uns craignent de n'être pas admis à bénéficier de la récolte; les autres n'ont plus de chevaux; ailleurs, il n'y a plus d'hommes.

« Les betteraves sont encore dans les champs, note le curé de Péronne, à la date du 16 février 1915; elles ne sont pas encore gelées. Les Allemands avaient eu un moment l'idée de les arracher et de faire marcher certaines fabriques : ils n'en ont rien fait. Ils avaient dit aussi qu'ils ensemenceraient les champs; ils ne l'ont pas fait davantage.

Que la plaine est triste! On n'y voit pas un seul cultivateur; pas une terre n'est retournée : tout est morne et désolé. Aussi loin que le regard s'étend, on n'aperçoit que le vol des corbeaux, un convoi qui passe, quelques cavaliers qui courent à travers champs. Et le soleil brille, et, sur les buissons qui bourgeonnent, déjà s'annonce le printemps! »

En d'autres régions, des soldats, déjà, se sont mis à l'œuvre. Çà et là, dans les plaines, on les

aperçoit labourant les terres : quatre chevaux sont attelés à une charrue; un soldat conduit les chevaux, un autre dirige la charrue. Ils offrent, parfois, leurs services aux propriétaires : au Mont-Saint-Quentin, ils ne demandent, pour labourer un champ, que six francs l'hectare. C'est donné, — mais la récolte sera pour eux, et quelle compensation!

A Bouvincourt et à Beaumetz, ils font mieux encore : ils se mettent à cultiver les terres sans demander la permission à personne, et ils veulent ensuite obliger les maires à payer le travail en promettant, en échange, aux habitants le cinquième de la récolte :

— Nous n'avons pas d'argent, déclarent les maires.

Le capitaine leur donne jusqu'au lendemain pour réfléchir. Et ne voyant pas venir l'argent, il s'empare, séance tenante, de toutes les vaches du pays, les concentre dans une ferme, et vend aux malheureux cultivateurs le lait de leurs propres bêtes : « Tout est à nous », disait ce capitaine.

DEMAIN, TOUS AU TRAVAIL.

Mais, bientôt, la population elle-même est appelée à l'ouvrage.

A Mesnil-en-Arrouaise (près de Combles), par exemple, toutes les terres sont réquisitionnées dès le printemps de 1915, et tous les hommes, toutes les femmes en état de travailler — y compris, au temps de la moisson, les enfants et les vieillards, — sont

contraints de les cultiver, sans avoir l'espérance d'en recueillir les fruits.

De temps en temps le garde, qui remplit l'office de crieur public, parcourt les rues du village et transmet les ordres :

— Demain, à telle heure, tout le monde au travail!

Et le lendemain, à l'heure dite, les hommes, les femmes sont réunis à l'école où des soldats leur distribuent les tâches de la journée.

LES BONS COMMUNAUX.

Le travail est obligatoire, mais il est rétribué. Les hommes gagnent 2 francs par jour; les femmes, de 1 franc à 1 franc 50; les enfants, suivant leurs forces de 0 fr. 50 à 1 fr. Chaque quinzaine, les salaires sont payés en bons communaux de la région.

Ces bons — il y en a de 100 fr., de 20 fr., de 10 fr. de 5 fr., de 2 fr., de 0 fr. 50, de 0 fr. 20, et même de 0 fr. 10 — n'inspirent, il est vrai, qu'une médiocre confiance à ces ouvriers de la terre habitués à palper des richesses plus substantielles; mais, comme ils ont cours forcé, la facilité d'échanger immédiatement ces papiers contre des vêtements ou des vivres apaise un peu les inquiétudes qu'inspirent, malgré « le timbre de la Commission de contrôle », toutes ces « émissions remboursables aux Caisses municipales six mois après la signature de la paix ».



Reproduction, en fac-simile, d'un Bon communal.

*
* *

AUTRES PAYS, AUTRES SCÈNES.

Les travaux forcés ne plaisent pas à tout le monde; et le régime qui les impose se prête, par sa nature même, aux plus criants abus. Tandis qu'à Mesnil-en-Arrouaise tout se passe dans le plus grand calme, dans un village voisin, à Ytres, un officier brutal malmène la population : amendes, jours ou semaines de prison, appels nocturnes s'y multiplient.

A Punchy, les femmes sont payées à raison de 0 fr. 60 et les hommes à raison de 1 franc par jour; mais cette somme est payable, moitié en bons communaux, moitié en bons manuscrits!

A Assevillers, les hommes restés dans le pays doivent travailler dans les champs la nuit, à cause des bombardements.

JE SUIS FRANÇAISE, ET JE NE TE CRAINS PAS.

A Feuillères, voici une jolie scène, crayonnée (2 juillet 1915) par le chanoine Caron :

« A Feuillères, il ne reste que deux hommes et ce sont les femmes et les jeunes filles qui sont obligées de faire toutes les corvées. En ce moment, elles sont réquisitionnées pour travailler aux foins dans les champs. Elles n'y vont que la nuit à cause des bombes : elles partent à 8 heures du soir et reviennent à 3 heures du matin.

Il y a quelques jours, on les conduisit travailler assez loin. Comme il faisait très chaud, elles se dirent entre elles :

— En arrivant, nous nous reposerons cinq minutes.

Le soldat qui les conduisait voulut s'y opposer et les forcer à travailler immédiatement.

Elles refusèrent et toutes s'assirent par terre.

Le soldat les menaça de sa baïonnette.

Alors l'une d'elles se levant vint se camper devant lui, les bras croisés, et lui dit :

—Nous ne travaillerons que dans cinq minutes. Et maintenant frappe-moi si tu l'oses. Je suis Française et je ne te crains pas. »

LE DRAGON A DES LOISIRS...

A Sailly-Saillisel, autre scène.

Il y avait, dans ce village, un lieutenant de dragons allemand, nommé Traîné, chargé de commander la place. Il était, à ce qu'il racontait, d'origine française : sa famille, paraît-il, avait quitté notre pays après la révocation de l'édit de Nantes. Il ne connaissait, malgré cela, le français qu'à demi; et toutes les fois qu'il avait à rédiger pour la population une ordonnance — ce qui arrivait souvent, car, ayant quelques loisirs, il en rédigeait beaucoup, — il avait pris l'habitude d'aller trouver le curé, M. l'abbé Finet, pour lui demander de les lui traduire. Le brave curé, voyant là un moyen de rendre à l'occasion service à ses paroissiens, se laissait faire — mais pas toujours, ainsi qu'on va le voir.

TENEZ, F...-MOI LE CAMP!

Un jour donc, le lieutenant de dragons Traîné entre en coup de vent au presbytère, comme chez lui, sans même dire bonjour. Il explique à M. l'abbé Finet ce qu'il veut. Ce qu'il voulait? Ordonner aux ouvriers de Sailly-Saillisel de travailler 10 heures par jour moyennant un salaire quotidien de 0 fr. 75, et, en outre, les déclarer solidaires les uns des autres de telle façon que si l'un d'eux manquait ou refusait de travailler tous seraient à l'amende. Ni plus ni moins!

Devant l'énoncé d'un tel projet, M. le Curé de Sailly-Saillisel ne peut s'empêcher de protester, bien qu'on ne lui demandât pas son avis, mais seulement le concours de son orthographe :

— Mais, observe-t-il, dans de pareilles conditions, pas un ouvrier n'acceptera de travailler pour vous!

— Alors, vous, à leur place, vous ne travailleriez pas? reprend, d'une voix de colère, le lieutenant de dragons.

— Assurément non, réplique l'abbé Finet.

Le lieutenant se fâche :

— Je vais, crie-t-il, vous faire *extériorer*.

Devant cette menace, le « traducteur » ne peut retenir une réplique un peu vive, et, utilisant un verbe familier, pittoresque et rude, qu'un évêque éloquent devait faire retentir plusieurs mois après sous les voûtes de Notre-Dame, il montre à son visiteur, d'un geste énergique, la porte du presbytère :

— Tenez, lui dit-il, f...-moi le camp!

C'était une imprudence, raconte aujourd'hui M. le Curé de Sailly-Saillisel, je ne savais pas à quoi je m'exposais! En tout cas, l'imprudence était courageuse et fut heureuse comme la suite le montra.

Le lieutenant de dragons, furieux, quitta le presbytère et, le soir même, sans l'aide de son traducteur, il publiait une ordonnance dans laquelle, améliorant sensiblement ses conditions, il offrait aux ouvriers un salaire quotidien de 1 fr. 50 avec promesse d'augmentation, et sans menace de mettre tous les autres à l'amende si l'un d'eux refusait de travailler.

SON EXCELLENCE LE GÉNÉRAL DE DIVISION.

Tout le monde, dans le pays, connaissait cette histoire, que le lieutenant ne se faisait pas faute de raconter; et l'on se demandait avec quelque inquiétude — le curé, tout le premier — quelle en serait la suite.

Au bout d'une huitaine de jours, M. Finet était dans sa cour, une calotte sur la tête et ses lunettes sur le nez, faisant tranquillement sa lecture. Voilà que, soudain, le lieutenant se présente, blême, et, d'une voix que la colère faisait trembler, lui dit :

— Monsieur le Curé, Son Excellence le général de division veut vous parler.

En effet, le général était à la porte du presbytère, dehors, avec tout un état-major. Le curé se dirige vers lui, accompagné de « son » lieutenant; et ce dernier, prenant la parole, l'accuse, en présence du général, de pousser les ouvriers à la révolte.

L'abbé Finet veut protester contre cette accusation qui s'accordait mal avec les faits; mais le général lui impose silence et ajoute d'un ton qui ne souffrait aucune réplique :

— Vous ferez un an de prison dans les prisons de l'Allemagne!

Et, tandis que tout le groupe, là-dessus, se disperse, le « condamné » rentre chez lui, se demandant ce qui allait arriver. Voici, en deux mots, ce qui arriva. L'ordonnance du lieutenant eut, sur ces entrefaites, une altercation plutôt vive avec un artilleur qui était en même temps, hélas! un de ses... « concurrents » et le tua net : à la suite de cet événement, les dragons de l'endroit, y compris le lieutenant, furent mis à pied, c'est le cas de le dire, et envoyés dans les tranchées d'en face; et l'on n'entendit plus jamais parler de M. le lieutenant Traîné. Restait son Excellence le général de division : il ne donna pas, lui non plus, de ses nouvelles. A M. le Curé de Sailly-Saillisel qui s'informait un jour de son état de santé, un jeune abbé allemand répondit qu'on lui avait fendu l'oreille...

CHAPITRE IV

Autour des mairies.

La vie communale. — Une lettre datée de Guillemont. — Dès le matin... — Ni dimanches ni fêtes. — Des agents, munis de sonnettes... — Personnes « sus nommées. » — Un homme dans une armoire. — Comment ! vous tolérez de pareilles choses ! — Trois millions sept cent vingt mille francs. — Otez votre chapeau ! — Il nous les faut dans les 48 heures. — Qu'allons nous devenir, mon pauvre ami ? — Madame, je viens vous faire mes adieux.

LA VIE COMMUNALE.

Sous l'autorité absolue de la Commandanture, que deviennent les autorités locales? Quel est leur rôle? Comment, au milieu de conjonctures si nouvelles, se réorganise, autour des mairies, la vie communale?

Des exemples particulièrement suggestifs nous le feront voir.

*
* *

UNE LETTRE DATÉE DE GUILLEMONT.

Un curieux « croquis », publié par un journal français d'après un correspondant allemand de la *Gazette de Francfort* (1), va nous aider à saisir, à ce point de vue, la physionomie d'un village envahi.

Transportons-nous à Guillemont, petit bourg de 300 habitants, situé à 2.500 mètres des tranchées françaises, dans la région de Combles.

Le maire, M. Frévin, est malade : sa femme doit le suppléer dans ses fonctions. Et, certes, ce n'est pas une sinécure! « Il lui faut, explique ce témoin, pourvoir aux réquisitions de blé, de paille, d'avoine, de viande, de bois, de pommes de terre, écouter les doléances de la populaiton qui compte encore 300 têtes — et quelles têtes! — et modérer l'exigence de nos chefs. »

Et Dieu sait de quelles « exigences » et de quels caprices de tels « chefs » sont capables!

DÈS LE MATIN...

Voulons-nous savoir, par le menu, comment s'écoulent alors les journées d'une « mairesse »? Ecoutons notre rapporteur :

« Dès le matin, le commandant procède à l'appel

(1) *Journal des Débats* du 7 mai 1916.

des hommes, vieillards, enfants ou réformés, pour régler le travail du jour. Qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il gèle, la mairesse est là pour discuter les excuses de chacun. Celui-ci est souffrant; celui-là a sa femme qui accouche; M. Matte doit aller à Péronne; Mme Beuchard a besoin de son mari pour fendre du bois. Le commandant n'entend pas le français, la mairesse ignore l'allemand. Pourtant, au bout d'une demi-heure, tout cela est réglé.

Arrive le médecin militaire, qui doit visiter les malades civils. Où habitent-ils? La mairesse accompagne le médecin de maison en maison; elle veille à ce que les chambres soient chaudes, à la distribution des vivres et des remèdes.

Elle rentre chez elle. Sur huit pièces dont se compose sa demeure, sept sont occupées par des soldats allemands; la dernière sert à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de salle à manger à la famille du maire; elle est aussi le bureau de la mairie. Mme Frévin prépare le repas elle-même et elle nourrit encore six femmes de mobilisés, dont quelques-unes ont des enfants.

NI DIMANCHES, NI FÊTES.

A deux heures, second appel. Pendant l'après-midi, il faut voir si les nourrissons ne manquent pas de lait, retourner chez les malades à qui le médecin peut encore être utile, rendre visite au curé, qui est à demi mourant, pousser jusqu'à Ginchy, un village voisin, où il n'y a plus un homme, où le pain est rare, où les toits sont presque tous dé-

truits. La route n'est pas longue; mais le voyage ne se fait pas sans permission spéciale des autorités allemandes, ni sans risque de recevoir les grenades anglaises et les shrapnells français. Ni dimanches, ni fêtes, tous les jours sont jours de travail.

Et la mairesse trouve encore le temps de nettoyer et de fleurir les tombes, celles des Français et celles des Allemands. Tout est en ordre chez elle; sa cour est la plus propre du village; son village est le mieux tenu de toute la Picardie; on le cite comme un modèle dans les tranchées du front. »

*
* *

DES AGENTS, MUNIS DE SONNETTES...

Assurément, ce tableau est pittoresque; mais combien incomplet! Et que d'autres soucis troublent le sommeil des maires!

Corvéables à merci, ils doivent se tenir prêts à répondre, à toute heure du jour et de la nuit, aux appels de la Commandanture.

Le 3 octobre 1914, à 9 h. 1/2 du soir, un agent de police vient sonner à la porte du presbytère de Péronne, et chez MM. Liné et Marchandise, chargés, avec l'archiprêtre, d'administrer la ville. Tous trois s'y rendent sans retard, car tout retard est périlleux, et en se demandant quand et comment ils en reviendraient. On les informe que 2.000 soldats et 400 chevaux vont arriver incessamment et qu'il faut

les loger. Il est plus de 10 heures du soir. Que faire? Des agents, munis de sonnettes, s'en vont à travers les rues de la ville; ils éveillent en sursaut la population et l'avertissent de se tenir prête à recevoir les troupes!

« PERSONNES SUSNOMMÉES. »

Le 11 octobre 1915, à 11 h. 1/2 du matin, cette fois, nouvelle convocation. M. le chanoine Caron et M. Liné, administrateur de Péronne, comparaissent, avec M. Hénocque, maire de Flamicourt, devant le commandant. Il leur déclare qu'ils sont désignés comme otages et que, conformément à une récente ordonnance affichée sur les murs et signée : *von Below, chef suprême*, ils sont responsables, sur leur vie, de tout acte qui tendrait à détruire les lignes de chemin de fer.

Et, dès le surlendemain, on peut lire dans toute la ville ce placard :

Selon l'arrêté de l'A. O. K. 2 du 1er octobre 1915, *les personnes susnommées sont désignées, dans le district de la Commandanture de Péronne, pour être responsables, par leur vie, de la sécurité des chemins de fer envers l'armée allemande :*

M. Liné, *maire de Péronne,*
M. Hénocque, *maire de Flamicourt,*
M. Caron, *archiprêtre de Péronne.*

UN HOMME DANS UNE ARMOIRE.

Ou bien, l'autorité allemande a décidé d'envoyer en Allemagne, après une révision sommaire, tous les hommes et jeunes gens valides. Le maire doit s'ingénier pour en « sauver » le plus possible; mais, en même temps, malheur à lui si l'un d'eux manque à l'appel!

Dans une commune de la région de Roisel, un homme, pour échapper au sort qui le menace — et qui l'épouvante — a la singuilère idée de se cacher dans une armoire. Il est découvert. Et, à défaut du maire, absent, c'est son suppléant — ou plutôt celui que les Allemands considèrent d'office comme tel — qui est rendu responsable et condamné à un long et douloureux exil.

COMMENT, VOUS TOLÉREZ DE PAREILLES CHOSES.

Des différends, parfois, éclatent entre certains habitants et les autorités militaires. Dans ces querelles d'Allemands, le maire est appelé à s'interposer, défendant les uns, essayant de calmer la susceptibilité des autres.

« Un habitant de Feuillancourt, nous rapporte le chanoine Caron (11 août 1915), demande pour lui et sa femme, un laissez-passer pour Cléry. Le Commandant remarque que les noms diffèrent. Il en fait l'observation au maire :

— Est-ce que ce n'est pas le mari et la femme?

— Oui et non, répond le maire : ils vivent ensemble, mais... ils ne sont pas mariés.

— Comment? En France, vous tolérez de pareilles choses! Faites-les venir.

Ils arrivent croyant qu'on les appelle pour leur remettre leur laissez-passer.

— Je vous condamne chacun à huit jours de prison, leur dit le commandant.

Ahurissement des deux intéressés.

Le maire fait observer qu'ils n'ont pas de famille et que si on les met en prison il n'y aura personne pour leur porter à manger.

— Nous verrons demain. Enfermez-les toujours.

En s'en allant, la femme bougonne croyant ne pas être entendu :

— Mais il ne va tout de même pas nous laisser mourir de faim, cette crapule-là.

Le commandant saisit au vol le dernier mot. Il rappelle la femme :

— Comment? vous me traitez de crapule?

Voyant venir l'orage, le maire s'empresse d'intervenir, et bon enfant :

— Mais non, mon commandant. Vous n'avez pas bien compris. Elle a dit : « Le commandant n'est pas une crapule : il ne nous laissera pas mourir de faim. »

Pas très convaincu, le commandant ajoute quatre jours à la femme. »

TROIS MILLIONS SEPT CENT VINGT MILLE FRANCS.

Enfin, le grand supplice : les contributions de guerre!

Pour les maires, quel casse-tête chinois! Plus ils versent d'argent, plus on leur en réclame. A Péronne, en septembre 1914, les Allemands se contentent d'une indemnité de 20.000 francs. Le 30 octobre suivant, ils exigent 135.000 francs qui, d'ailleurs, se trouvèrent, après d'innombrables marchandages, réduits à 36.000 francs, somme fort honnête, déjà!

Mais, voyons la suite :

« *Jeudi 2 septembre* 1915.

Les Allemands nous demandent une nouvelle contribution de guerre.

Ne pouvant plus facilement faire de réquisitions en nature, puisqu'ils ont épuisé toutes les ressources des régions envahies, ils exigent maintenant, pour l'entretien de leurs troupes, une contribution, à raison de 1 franc par soldat. Ils disent que la première armée bavaroise comprend 62.000 hommes et ils demandent aux communes occupées par elle une somme de 62.000 francs par jour ou 1.860.000 francs par mois, avec effet rétroactif jusqu'au 1er juillet. Nous devrions donc verser actuellement 3.720.000 francs. Excusez du peu.

La première armée occupe quatre-vingts communes, réparties en cinq districts : Péronne, Marchélepot, Athies, Roisel, Epehy.

Pour les besoins de la cause, le général Hylander nomme M. Marchandise préfet, avec mission de notifier aux intéressés, de préparer et de verser à l'intendance la nouvelle contribution.

Cette nomination était communiquée aux com-

mandantures depuis huit jours, il n'y avait que l'intéressé qui n'en savait rien. Oh! délicatesse allemande!

Les maires et les conseillers municipaux des deux districts de Marchélepot et Péronne étaient convoqués aujourd'hui pour recevoir communication des exigences allemandes et aviser aux moyens d'y satisfaire.

La réunion, à laquelle j'assistais, eut lieu à une heure dans la salle des mariages à l'hôtel de ville, sous la présidence de M. Marchandise, assisté de quatre officiers d'intendance.

Comme à Curlu et Estrées-Deniécourt il n'y a plus d'hommes, les commandants de ces deux communes ont désigné deux femmes pour remplir les fonctions de maire. Elles assistaient à la réunion.

L'assemblée vota la création de « bons de guerre » que l'autorité acceptera en paiement de la contribution qu'elle exige. »

« OTEZ VOTRE CHAPEAU! »

Et, pour faire face à de telles exigences, — pour donner ce qu'ils n'ont pas, — quelle patiente ingéniosité doivent déployer les maires!

Un jour du mois de février 1916, M. l'abbé Charlier, curé-doyen de Roisel, reçoit l'ordre de se présenter à la Commandanture. Que se passait-il encore? Instruit par dix-huit mois d'une très dure expérience, il ne se le demandait pas sans inquiétude. Il se rend chez le commandant, et, en traversant la véranda qui donnait accès au bureau de l'of-

ficier, il y examinait les dégâts dont elle avait souffert, lorsque, soudain, il s'entend interpeller d'une voix brutale :

— Otez votre chapeau! lui criait-on.

C'est le commandant lui-même qui tirait de ses patriotiques méditations le curé de Roisel et l'appelait dans une pièce où déjà étaient réunis le maire et deux ou trois notables de la commune.

IL NOUS LES FAUT DANS LES 48 HEURES.

Le commandant, entouré d'une douzaine d'officiers, ouvre la séance :

— Messieurs, dit-il, veuillez vous asseoir!

Et, avec toutes sortes de circonlocutions oratoires, il leur annonce qu'il est chargé, par ordre des autorités supérieures, de remplir auprès d'eux une mission bien fâcheuse. Il est obligé de leur demander une contribution. C'est dur, il le sait bien, mais c'est la guerre Et, dans les 48 heures, il faut que ces messieurs trouvent et lui apportent... 54.000 francs, plus s'ils y tiennent, mais pas moins!

Le curé, le maire et les notables, devant une si exorbitante prétention, se récrient :

— Monsieur le Commandant, fait observer M. l'abbé Charlier, une telle contribution est exagérée pour nous : ces 54.000 francs représentent 30 francs par tête d'habitant; il nous sera impossible de trouver une telle somme.

L'adjudant intervient :

— Monsieur le Curé, dit-il, l'Eglise est riche : vous pouvez contribuer.

— Si vous connaissez un peu l'histoire, réplique M. Charlier, vous devez savoir que les églises, aujourd'hui, n'ont plus rien.

— Il y a bien encore quelques petites réserves, observe l'adjudant.

Et la discussion continue :

— Votre perruquier, explique le commandant, fait la barbe à nos soldats : il peut bien payer 30 francs.

— C'est possible, mais d'autres ne le peuvent pas.

— Il n'importe : vous ferez ce que vous voudrez : il nous faut les 54.000 francs dans 48 heures.

Et la séance est levée.

QU'ALLONS-NOUS DEVENIR, MON PAUVRE AMI!

Les autorités de Roisel étaient, on le conçoit, dans une angoisse extrême :

— Qu'allons-nous devenir, mon pauvre ami? demande à M. l'abbé Charlier, le maire de Roisel, à qui la guerre enseignait les douceurs de l'union sacrée : ils vont brûler le pays ou nous envoyer en Allemagne. Puis, il insinue :

— Ne pourriez-vous pas aller trouver Mme N...?
Et il cite le nom d'une vénérable octogénaire, bien connue de tous les habitants, et qui, au cours d'une précédente contribution, avait avancé une première fois à la commune une somme importante.

— J'essaierai, dit simplement M. le Curé.

Et, sans perdre une minute, il se rend chez Mme N...

MADAME, JE VIENS VOUS FAIRE MES ADIEUX!

— Madame, lui dit-il à brûle-pourpoint, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux? Comment? Qu'est-ce cela veut dire?

— Oui, mes adieux : je vais aller en Allemagne.

— ? ? ?

— Voici : les Allemands nous imposent une contribution de guerre exorbitante; comme la commune ne trouvera pas de quoi la payer, je m'attends à ce qu'ils m'emmènent, et je me prépare à partir.

Mme N... réfléchit un instant :

— Monsieur le Doyen, dit-elle d'une voix ferme, vous ne partirez pas.

— Je ne partirai pas? Mais savez-vous, Madame, qu'ils réclament plus de 50.000 francs?

— En effet, dit Mme N..., c'est beaucoup.

Et, après une absence de quelques minutes, elle revient avec une enveloppe qu'elle tend au doyen de Roisel :

— Je ne puis, lui dit-elle avec regret, vous remettre que cela!

L'enveloppe contenait 40.000 francs. Grâce à cette avance, généreusement consentie à la commune de Roisel par cette femme de bien, la contribution de guerre fut payée.

CHAPITRE V

Autour des clochers.

Les curés picards

Curé par la grâce de... — Je me rendais un beau matin. — « L'apôtre de la Germanie. » — Les rendez-vous du Parc aux poules. — Et comme tout marche militairement... — Les monitions du factionnaire. — Quelques anecdotes. — Mais, le député parti... — A Nesle et ailleurs. — Que viennent faire ces gens-là ? — Ambulances, magasins, écuries. — Le roi désire visiter l'église — « Ah! vraiment! » dit le roi. — En tout cas, il ne pourra pas dire... — Un *Sub tuum* pour la Russie.

CURÉ PAR LA GRACE DE...

Se souvient-on du curé de Curlu, l'abbé Prévost, à qui un sous-officier allemand était venu dire, un matin d'octobre 1914 : « Vous, prendre votre manteau? » La recommandation n'était pas inutile, car le malheureux curé partait, à son insu, pour un bien

long voyage, pour un voyage si long que jamais plus il ne retrouverait debout son église et son presbytère.

Nous l'avons laissé naguère à Péronne. Lui-même va nous raconter, dans un récit qui éclaire d'un jour curieux certain aspects de l'occupation allemande, comment il y est devenu, par la grâce de la Commandanture, « curé » intérimaire de la paroisse voisine de Bouchavesnes.

JE ME RENDAIS, UN BEAU MATIN...

« Voici comment, de par l'autorité allemande et avec l'agrément de l'archiprêtre de Péronne, je fus, durant mes sept mois de captivité, curé de Bouchavesnes et aumônier de Bavarois catholiques, de novembre 1914 au 25 avril 1915.

C'était au début de novembre 1914. Je me rendais, un beau matin, au faubourg de Paris pour y visiter des paroissiens de Curlu réfugiés là chez des parents; je venais de passer le pont du moulin Damay quand j'entends une voiture s'arrêter près de moi :

— Mon Père, mon Père, s'écrie, en français, un sous-officier bavarois, ne seriez-vous point, par hasard, un prêtre de Dom Bosco? Votre barrette et votre barbe me rappellent un Père de la Maison des Salésiens de Montpellier où j'étais pensionnaire étudiant avant la guerre.

— Je n'ai pas cet honneur, Monsieur l'Officier : je suis tout simplement le petit curé de Curlu, em-

mené ici brutalement le 13 octobre par les Prussiens installés dans mon presbytère. Séparé de mes paroissiens, je fus recueili par M. le Doyen de Péronne, chez qui je loge.

Mon sous-officier m'explique qu'il est cantonné à Bouchavesnes et qu'il vient à Péronne, de la part de son commandant (catholique), pour demander à la Commandanture de Péronne d'y envoyer chaque dimanche un prêtre qui y célébrerait les offices pour les soldats catholiques de ce village où il n'y a pas d'aumônier. Nous causons un peu des tristesses de la guerre : il me dit le bon souvenir qu'il garde des Pères de Montpellier, puis il me demande d'entendre sa confession : il sera à l'église à 2 heures, temps allemand.

« L'APOTRE DE LA GERMANIE. »

Deux jours après cette rencontre, mon Bavarois sonne à la porte de M. l'Archiprêtre et demande le curé de Curlu.

— De par la Commandanture, me dit-il, vous êtes désigné pour venir célébrer les offices à Bouchavesnes, chaque dimanche, pour les soldats; et, avec l'autorisation de M. le Doyen, vous pourrez aussi remplir les actes de votre ministère auprès des civils; tout est réglé avec Mgr Hoffmann, aumônier-chef de la division, et M. le Commandant.

Ne sachant que répondre, j'appelle M. l'Archiprêtre et je prie le sous-officier d'expliquer à M. le Doyen ce que l'on veut de moi. Il est décidé que l'on me prendra en voiture et que l'on me ramènera de

même toutes les fois que l'autorité allemande me demandera. Me voilà donc curé de Bouchavesnes et aumônier de Bavarois! J'aurai tout fait durant cette guerre! Et comme, à Curlu, j'avais déjà, durant trois semaines, commencé à remplir ce genre d'apostolat en confessant les grands blessés allemands qui étaient soignés dans mon église, le bon chanoine Caron me décernera désormais le titre d'*Apôtre de la Germanie*. Il faut dire qu'en outre, à cause de ma vieille barbe, j'étais le confesseur de cinq aumôniers allemands!

LES RENDEZ-VOUS DU « PARC AUX POULES »

Chaque dimanche, à 7 heures, on venait, à partir de la fin de novembre 1914, me chercher à Péronne : souvent, c'est le sous-officier bavarois à qui je devais ma « nomination » qui avait cette charge. Le rendez-vous était, d'ordinaire, près du Quinconce, en un endroit entouré d'un grillage en fil de fer où les Allemands faisaient garder, par un factionnaire en armes, de deux à trois cents poules destinées à la table de MM. les officiers. (Le sous-officier me disait : « La voiture vous prendra, à telle heure, au Parc aux Poules. »)

A 8 heures, on me descendait à la porte du commandant de place de Bouchavesnes; et, après l'avoir salué, je me rendais seul à l'église où m'attendaient habituellement trente ou quarante soldats qui voulaient communier. Je devais en confesser une bonne vingtaine : les autres s'étaient confessés dans le courant de la semaine à un Bénédictin allemand.

Voici comment j'arrivais à confesser facilement les soldats ne parlant pas le français. Chez ces gens-là, tout était prévu : mes pénitents avaient, sur une petite feuille imprimée, un « Examen de conscience » en allemand et en français; ils indiquaient par une petite croix les fautes commises et venant ostensiblement, en pleine église, se mettre à genoux près de moi, ils me tendaient leur papier : je voyais tout de suite de quoi il s'agissait. Au verso de cette petite feuille se trouvait l'indication — en allemand et en français, toujours, — de certaines prières : je pouvais sans peine leur donner une pénitence. Quelle organisation!

ET COMME TOUT MARCHE MILITAIREMENT...

A 9 heures précises, la messe commençait. Sur ma demande, le commandant avait permis aux civils d'y assister, et comme chez les Allemands tout marche militairement, lorsque des civils (des hommes) y manquaient sans motif sérieux, ils étaient conduits aux travaux des champs, le dimanche suivant, sous la conduite d'un chef protestant (le service protestant avait ordinairement lieu l'après-midi). Il y avait là aussi une trentaine de jeunes gens de 16 à 20 ans de Saint-Quentin et du Quesnoy (Nord) gardés comme prisonniers et travaillant sur les routes. Pauvres jeunes gens! Ils étaient parqués dans une ferme abandonnée où, seul, j'avais le droit de les visiter. J'avais obtenu pour eux l'autorisation d'assister à la messe : ils y étaient conduits et gardés par un soldat, baïonnette au canon!

Dans l'église, les soldats occupaient la grande nef : les officiers supérieurs se plaçaient près de la chaire. Les civils étaient dans la petite nef de gauche. Pendant la messe, les soldats chantaient le *Kyrie,* le *Gloria,* le *Credo,* le *Sanctus* et l'*Agnus.*

Au prône, on me faisait réciter la prière du Pape pour la paix : on m'en avait fait une traduction en français. Je devais aussi, par ordre du commandant, dire des prières pour les soldats morts et expliquer l'Evangile du jour. Je parlais quelquefois du Sacré-Cœur, de Notre-Dame de Lourdes. Ils me disaient qu'à Munich on prie aussi devant le Saint-Sacrement, comme à Montmartre; mais ils étaient forcés d'avouer qu'ils n'avaient pas Notre-Dame de Lourdes. Le commandant me dit un jour :

— Nous, pour la guerre, nous avons beaucoup de canons, beaucoup de soldats très disciplinés; mais vous, Français, vous avez Notre-Dame de Lourdes et Paray-le-Monial.

Et je ne pouvais jamais, sans un serrement de cœur, l'entendre ajouter avec un grand geste significatif :

— Oh! si la France officielle savait profiter des avertissements du Ciel!

Je parlais aussi de la Terre-Sainte, de Jérusalem, où je suis resté cinq ans : cela m'ôtait toute tentation de prêcher sur la guerre. Du reste, j'étais averti par un Allemand que mes paroles étaient surveillées de près : je ne devais pas oublier que le curé de Curlu était accusé d'avoir donné des renseignements aux Français par des signaux faits du haut du clocher de son église, et par des billets

placés dans des bouteilles jetées dans le courant de la Somme et trouvées au moulin de Fargny par les Français!

LES « MONITIONS » DU FACTIONNAIRE.

Après la messe, il fallait donner la bénédiction du Saint-Sacrement : les soldats chantaient *O Salutaris, Ave Maria, Tantum ergo.* Je faisais ensuite le catéchisme aux enfants. Le soldat chargé de leur surveillance pendant les offices me signalait ceux qui n'avaient pas été sages; il se chargeait souvent lui-même de leur faire de vertes monitions et leur indiquait la manière de bien se tenir à l'église.

A midi, je prenais, dans les premiers temps, mon repas au casino des officiers : on m'autorisa plus tard à les prendre chez une excellente paroissienne, Mme Magnier. Dans l'après-midi, je visitais les malades. Pendant ce temps-là, le pasteur venait, à 2 heures, faire à l'église le service pour les soldats protestants : il poussa un jour la complaisance jusqu'à retarder son office de vingt minutes — avec la permission du commandant, toujours — à cause d'un baptême que j'avais à faire! Vers 5 heures du soir, après une journée bien remplie, on me reconduisait à Péronne.

QUELQUES ANECDOTES.

« Vers la fin de décembre, on m'a demandé un service solennel pour les nombreuses victimes d'une attaque manquée sur Maricourt. Les Allemands appelaient Maricourt « le tombeau des Bavarois », et le

moulin de Fargny « le trou de la mort », tant ils avaient perdu de monde en ces endroits.

Un jour, j'étais allé faire l'enterrement d'une personne de Bouchavesnes chez qui logeait un chef allemand : à cet enterrement, il y avait plusieurs soldats. Voyant le cercueil couvert de nombreuses et magnifiques couronnes, je n'ai pu m'empêcher de demander d'où elles venaient : comme certains habitants ont l'habitude de conserver chez eux les couronnes placées d'ordinaire sur les monuments funèbres et de les porter au cimetière seulement pour le jour des morts, les Allemands, qui avaient découvert ces couronnes dans les armoires ou les greniers, n'avaient trouvé rien de mieux que de les offrir, à bon compte, à la pauvre morte!

Un dimanche, pour la bénédiction du Saint-Sacrement, le soldat qui remplissait la fonction de sacristain m'avait mis sur les épaules un vieux voile hors d'usage. Après l'office, je lui demande ce qu'est devenu le voile des dimanches précédents : il me dit que, durant la semaine, un aumônier allemand est venu confesser et l'a emporté à Combles, ainsi qu'une étole et une bourse pour les saluts. A mon retour de Bouchavesnes, je rencontrais régulièrement Mgr Hoffmann, résidant à Combles, qui revenait de Péronne où il se rendait chaque dimanche. Je dénonce donc mon « voleur » à Mgr Hoffmann que je salue en chemin :

— *L'aumônier,* me répond le prélat, *est un Prussien, vous rentrerez en possession de vos ornements!...*

En effet, le dimanche suivant, voile, étole et bourse

étaient revenus à leur place : Mgr Hoffmann est Bavarois! »

*
* *

MAIS LE DÉPUTÉ PARTI...

Bien rares sont les prêtres qui, à l'instar du « curé » de Bouchavesnes, peuvent aller, accompagnés ou non d'une sentinelle armée, dans toutes les localités où les appelle leur ministère.

Jusque vers le 15 août 1915, M. l'abbé Lacorne, curé de Mesnil-en-Arrouaise, est autorisé à se rendre dans ses annexes de Manancourt et d'Etricourt pour y célébrer les offices : il doit cette faveur à la présence d'un aumônier catholique qui, « dans le civil », exerçait les fonctions de... député.

Mais le député parti, impossible d'obtenir un laissez-passer. Le curé veut savoir pourquoi :

— Parce que c'est défendu, se contente de lui répondre le commandant.

C'est ainsi que, pendant des mois, il n'y eut, dans les annexes de Mesnil-en-Arrouaise, ni catéchismes pour les enfants, ni visites de malades et de mourants, ni administration des sacrements, ni offices, ni services d'enterrement : « Les gens qui mouraient, on les enterrait comme des chiens... »

En 1916, cette situation devint générale et ne comporta plus que de fort rares exceptions.

A NESLE... ET AILLEURS.

Sur le territoire même de la paroisse principale, les difficultés sont nombreuses.

A Nesle, jusqu'en février 1915, les cortèges funèbres sont considérés comme des attroupements et, à ce titre, interdits : les morts sont emmenés au cimetière sans que personne soit admis à suivre leur cercueil.

Au début de mai 1916, à l'occasion d'une communion solennelle, le vicaire avait demandé à la Commandanture l'autorisation, pour les enfants, de se rendre en procession, suivant l'usage, jusqu'à la petite chapelle de Notre-Dame des Remparts, située à l'intérieur même de la ville; il obtint la réponse suivante dont il dut se contenter :

3-5-1916.

A Monsieur Carette,

M. le Commandant ne vous donnera la réponse que plus tard, au sujet de la procession.

Orts-Kommandantur,

Nesle.

« QUE VIENNENT FAIRE CES GENS-LA? »

Un jour, deux paroissiens de Miraumont (région d'Albert) viennent visiter leur curé, M. l'abbé Boyenval, qui les reçoit dans l'unique pièce de son

presbytère dont il pouvait encore disposer. L'entretien se prolonge. Soudain, la porte s'ouvre. C'est le médecin-inspecteur général du service de santé :

— Sortez! dit-il, en s'adressant aux deux paroissiens de M. l'abbé Boyenval.

Et il les met à la porte sans aucune cérémonie; puis, se tournant vers le curé, il ajoute :

— Que viennent faire ces gens-là? Ils ne viennent pas comploter contre nous?

AMBULANCES, MAGASINS, ÉCURIES.

En de nombreuses paroisses les églises sont enlevées au culte et transformées en ambulances, comme à Monchy-Lagache (région de Ham), en cantonnements pour les troupes de passage, ou même en magasins, comme à Guillemont, ou en écuries comme à Etalon (région de Roye) et Manancourt (environs de Combles).

A Roisel, le doyen est contraint d'abandonner son église dont les bancs sont démontés et brûlés : pour célébrer les offices, il ne lui reste que la sacristie. Encore en est-il chassé et doit-il se réfugier à l'hôtel de ville où une salle du deuxième étage est aménagée en chapelle provisoire. Sur les instances d'un aumônier, on finit par lui rendre la sacristie. Lorsqu'il y avait un enterrement, le corps était porté directement au cimetière.

Dans la même région, à Bernes, le curé doit se contenter, pour célébrer la messe, d'un réduit qu'on

a consenti à lui abandonner dans son propre presbytère.

Il en est de même à Guillemont, où le curé, durant l'hiver et le printemps de 1915, célèbre la messe, chez lui, sans que personne, parmi ses paroissiens, soit autorisé à y assister.

A Athies, les autorités militaires se livrent, dans l'église, à des perquisitions fréquentes jusque sous les autels et dans les tabernacles.

A Flers-les-Combles, le curé, à partir du 27 octobre 1914, est relégué dans un coin de son presbytère, occupé dès lors par un état-major à la tête duquel est un Berlinois, le général von Pavel. Aucun paroissien, à l'exception des enfants, n'est autorisé à visiter le curé qui, de son côté, ne peut sortir, soit pour assurer aux malades les secours de son ministère, soit pour faire un enterrement, sans une permission expresse!

Dans nombre d'églises, des concerts profanes sont organisés, à l'heure même où, parfois, des offices religieux avaient été annoncés : des officiers, des diaconesses protestantes, des infirmières viennent, en dépit des curés, s'y récréer aux sons de la musique allemande.

*
* *

LE ROI DÉSIRE VISITER L'ÉGLISE.

Le 22 octobre 1914, des soldats, en l'absence de l'archiprêtre de Péronne, obtiennent les clefs de la tour Saint-Jean : c'est le nom que l'on donnait

au gracieux clocher qui dominait l'église. Le surlendemain, quatre soldats, l'arme au bras, pénètrent dans l'église, pendant un salut; deux sous-officiers les guident : ils vont monter la garde dans la tour où ils ont étendu un matelas et de la paille. Un autre soldat monte la garde sous le porche, à l'intérieur.

Tous les soirs et tous les matins, durant des mois, la même scène se renouvelle.

Le 6 février suivant, le roi de Bavière, qui se trouvait à Péronne, visite l'église et y rencontre l'archiprêtre.

« Vers 11 h. 1/2, rapporte le chanoine Caron, j'allai, comme tous les samedis, porter les annonces à l'église. Guillot me dit qu'un officier venait de lui ordonner d'ouvrir la porte de l'église parce que le Roi allait arriver. Au même instant, le Roi entra, entouré de plusieurs officiers supérieurs. L'un d'eux se détacha du groupe, s'avança vers moi et me dit :

— Le Roi désire visiter l'église.

J'allai à sa rencontre et, m'inclinant, je lui dis :

— J'ai l'honneur de présenter mes hommages respectueux à Votre Majesté. Je serai honoré de l'accompagner dans la visite de l'église.

Nous nous trouvions à l'entrée du chœur devant les reliques de saint Fursy. Le Roi me demanda quelques explications, puis nous nous dirigeâmes vers le sanctuaire qu'il admira. A l'autel de la Sainte Vierge où se trouvait le Saint-Sacrement, il s'agenouilla et fit un acte d'adoration.

La peinture murale de la chapelle du Sacré-Cœur attira son attention. Il en parla, ainsi que des vi-

traux et des voûtes qu'il trouva très belles, en connaisseur.

« AH! VRAIMENT! » DIT LE ROI.

A un moment, le roi me dit :

— J'ai remarqué que la ville a beaucoup souffert de la guerre. Je vois avec plaisir que votre belle église a été épargnée.

— Oui, Sire, jusqu'ici. Mais j'ai peur pour l'avenir. Ce matin on a placé une mitrailleuse sur la tour. J'ai peur que ce ne soit un danger pour l'église.

— Ah! vraiment, répondit-il.

Et... ce fut tout.

Nous étions arrivés au bénitier. Le Roi me remercia. Je m'inclinai et il sortit avec sa suite.

C'est égal, je ne m'attendais pas à recevoir le Roi de Bavière et à lui faire visiter l'église... en pantoufles. Car, en allant porter les annonces à l'église, je ne prévoyais pas ce qui allait arriver et j'étais en costume d'intérieur. Ma foi, tant pis! C'était aux Allemands de m'avertir. Ces gens-là ne savent rien faire convenablement.

EN TOUT CAS, IL NE POURRA PAS DIRE...

La mitrailleuse a été descendue de la tour. Il est probable qu'on ne l'avait montée qu'en vue de la visite du Roi et pour le cas où des aéroplanes français seraient venus survoler Péronne pendant la revue. Mais, ce qui s'est fait une fois, peut recom-

mencer, ce ne sont pas les scrupules qui étouffent les Allemands. En tout cas, le Roi de Bavière ne pourra pas dire plus tard qu'il n'en savait rien. »

Le roi parti, la mitrailleuse, naturellement, fut réinstallée sur la tour Saint-Jean. Au mois d'août suivant, il y en avait, non pas une seule, mais deux : leurs affûts, visibles de loin, dépassaient la galerie. Elles y restèrent jusqu'au 25 novembre 1915.

*
* *

UN « SUB TUUM » POUR LA RUSSIE.

Pauvres clochers! Depuis des mois, ils étaient muets lorsque, soudain, le 4 juin 1915, les cloches s'ébranlent de nouveau, sur l'ordre de la Commandanture, et de joyeuses volées retentissent : les Allemands venaient de prendre Przemysl! Puis, le 23 juin : — Tiens, disaient ce jour-là les habitants de Péronne, dissimulant leur tristesse dans un sourire : les Allemands sont bien gentils, ils sonnent la fête de M. le Curé!

Le 5 août, pour la prise de Varsovie, le 6 août, pour la prise d'Ivangorod, et le 8 août encore, à l'occasion de quelque autre défaite russe; mais c'était un dimanche : « Mes frères, dit au prône de la grand'messe M. l'Archiprêtre de Péronne, nous chanterons, après la messe, un *Sub tuum* pour la Russie! »

CHAPITRE VI

Autour des clochers.

Les aumôniers allemands

e Commandant baisse pavillon. — Notre Rédemptoriste est très bien. — J'aime mieux être Français et pauvre. — M. le Vicaire n'aime pas le pain blanc. — Pour convertir les Français. — *Cappoucchinous*. — Une « Sainte Cène » dans une église. — Il conquit jusqu'à la chaisière. — Un curé militaire. — Un confesseur extraordinaire. — Nous sommes des Allemands. — M. le curé lit les affiches. — Une « petite chanson. » — Immédiatement et sans délai.

LE COMMANDANT BAISSE PAVILLON.

Là où l'église leur est laissée, les curés doivent en partager l'usage avec les aumôniers catholiques ou protestants de l'armée allemande. Et comme l'autorité militaire est souveraine, il lui arrive d'émettre des prétentions qui, par la force des choses, déterminent des conflits.

Voici un exemple bien suggestif : nous l'empruntons aux notes du curé de Péronne :

« *Dimanche* 11 *octobre* 1914, 11 *h.* 1/2 *du matin.* A 9 heures, a eu lieu une messe militaire. Le commandant, naturellement, sans m'avertir, avait pris l'heure de notre grand'messe. Ce fut le père Jésuite qui est chez moi qui m'en avisa. On ne l'avait pas consulté non plus et lui-même était très ennuyé, car le commandant lui avait dit qu'il ne voulait qu'une seule cérémonie à laquelle assisteraient tous les soldats, sans distinction de religion, et pendant laquelle prêtre catholique et ministre protestant officieraient l'un après l'autre. Si cette manière de faire convient aux protestants, elle est tout à fait inacceptable pour les catholiques.

Le père Jésuite, qui est un homme de principe et de volonté, fit des observations respectueuses. Le commandant ne voulut rien entendre. Le lendemain matin, il lui fit porter une lettre dans laquelle il disait que la décision prise par la Commandanture était contraire à la liberté de conscience des catholiques et des protestants et que si elle était maintenue il serait obligé, lui et les cinq autres aumôniers catholiques qui sont à Péronne, d'adresser une protestation au cardinal de Munich, aumônier général de l'armée bavaroise.

Devant cette fermeté, le commandant baissa pavillon. Il fut répondu que les protestants étaient libres de ne pas assister au service catholique et que les catholiques pourraient sortir avant le service protestant. »

NOTRE RÉDEMPTORISTE EST TRÈS BIEN.

Voulons-nous connaître quelques-uns de ces aumôniers? Un témoin de leurs exploits, M. l'abbé Lenoble, curé d'Estrées-Deniécourt, nous communique des notes très pittoresques où il a dessiné leur silhouette.

D'abord, un Rédemptoriste :

« Petit, trapu, barbu, actif, toujours en chemin, affairé et crotté, fait des offices partout : un véritable apôtre, simple et pas gênant, toujours content, demande calice et ornements, et, ce qui est mieux, les rapporte...

Notre Rédemptoriste est très bien : ardent (il braille comme un diable en prêchant), pieux : il assiste à nos saluts pendant lesquels il reste debout ou à genoux par terre, sans un geste, ni un mouvement.

Il ne déteste pas la France, mais au contraire l'admire, semble la connaître. Il me demande un jour les paroles d'un cantique que l'on vient de chanter et qu'il n'a pas très bien comprises, mais qui lui plaît; il constate qu'on y demande à la Sainte Vierge d'épargner à la France « le joug de l'étranger » et de « conduire nos soldats à la victoire »; il en sourit, simplement, et me remercie sans rancune. »

J'AIME MIEUX ÊTRE FRANÇAIS ET PAUVRE.

Un Bénédictin :

« Sait le français et l'anglais. A beaucoup voyagé en France et en Angleterre. Parle avec admiration des auteurs français. Déplore la guerre et les crimes et injustices commis par l'armée allemande, les avoue et veut nous aider, mais, au bout de quelques jours, nous fuit, semble très gêné quand je le rencontre à l'hôpital. On m'a assuré qu'il aurait reçu sur les ongles parce que trop complaisant avec les Français. C'est possible, car les aumôniers, écoutés et vénérés des soldats, sont en général dédaignés et soupçonnés des chefs qui les surveillent de près. Peut-être n'est-ce qu'un « froussard »? Je ne sais. N'importe : j'aime mieux être prêtre français et pauvre. La chaîne, même dorée, du clergé allemand me sourit peu. »

M. LE VICAIRE N'AIME PAS LE PAIN BLANC.

Voici un vicaire de Munich :

« Tête carrée d'Allemand, barbe blonde, s'invite à déjeuner avec nous, ce qu'on lui accorde volontiers. Préfère le pain K.K. au pain blanc. Ne peut comprendre comment les catholiques français ont pu se tirer de la Séparation : « Chez nous, dit-il, nous n'aurions plus eu ni argent, ni œuvres. » Croit au succès final de son pays; mais, quand nous essayons de lui montrer la position critique de l'Allemagne, se prend à douter très sincèrement. Est Bavarois avant tout, vante souvent la famille royale, qu'il aime, et ne réussit pas toujours à ca-

cher son dédain pour la Prusse et même l'empereur. »

POUR CONVERTIR LES FRANÇAIS.

Et cet autre, que l'on surnomme « le curé de Cléry », village où il exerce auprès des « civils » son ministère :

« Jeune, élancé, plein d'enthousiasme, est fier de savoir le français; et, pour le montrer, prêche chaque dimanche aux paroissiens, avec force critiques contre la France. S'étonne que les civils délaissent ses offices et aillent se confesser ailleurs. S'attire quelques réponses assez vives de quelques femmes ou jeunes filles patriotes, leur demande pardon, en chaire, le dimanche suivant, de les avoir blessées « involontairement », mais ne réussit guère à se corriger!... »

« CAPOUCCHINOUS ».

Enfin, un capucin :

« *Capoucchinous,* disent les soldats. En costume de son ordre, belle barbe, haute taille, il est affublé d'un chapeau mou aux larges bords, relevé d'un côté, avec rosette et large ruban violet : une touche héroï-comique dont les habitants se gaussent. Est sérieux, mystérieux dans sa démarche, d'un patriotisme farouche et fanatique. Traite un jour les soldats de « lâches » parce qu'ils ne peuvent pas « pourfendre » les lignes ennemies. Sait peu le

français, baragouine mal le latin et se fait mieux comprendre par signes. »

Ce capucin, décidément, était célèbre; car nous trouvons dans les notes de M. le Curé de Péronne, à la date du 3 septembre 1915, cet autre portrait du P. Jules :

« Aumônier et capucin, de grande taille; une barbe superbe, le tout terminé par un chapeau tyrolien que n'avaient certainement pas prévu... les constitutions franciscaines. Il fait très bien en carte postale, et plusieurs illustrés allemands l'ont silhouetté. Il est dans nos murs depuis le mois d'octobre 1914 et il part demain. Son champ de ministère était l'hospice où il avait sa chambre, disait la messe, confessait nonnes et infirmiers. Signe distinctif : pieux et très aimé des soldats. Depuis plus d'un an qu'il était ici, il était presque devenu une figure péronnaise. Son départ laissera un vide dans... la garnison. »

UNE « SAINTE CÈNE » DANS UNE ÉGLISE.

Ecoutons ici un autre témoin, M. l'abbé Prévost, curé de Curlu — et de Bouchavesnes :

« A Péronne, nous écrit-il, chaque dimanche — et quelquefois en semaine — un service protestant était célébré dans l'église Saint-Jean. D'ordinaire, le pasteur convoquait son monde vers 8 heures du matin. Une longue table était placée à l'entrée du sanctuaire : c'est là qu'était célébrée « la cène ».

Un beau soir, en entrant dans mon confessionnal, je me frappe dans un tas de bouteilles vides qui se brisent avec fracas : c'est le sacristain du pasteur qui, après la cène, avait trouvé commode de les déposer là pour s'en débarrasser. »

« Ils ont employé plus de six litres de vin, notait de son côté le chanoine Caron à la suite d'une de ces cérémonies : le lendemain, la nappe d'autel et le tapis lui-même étaient tout mouillés et souillés. »

*
* *

IL CONQUIT JUSQU'A LA CHAISIÈRE.

« Le Français, né malin », trompait, parfois, l'ennui d'un long exil en alignant, aux dépens de ses maîtres, quelques rimes de guerre :

Pasteur, vicaire et capucin,
Tous trois feld-aumôniers de guerre,
Dans notre ville, par le train,
Débarquèrent un beau matin.
Capucin, pasteur et vicaire,
Tout droit arrivant de Bavière,
Jetèrent un regard hautain
Sur Péronne et sa rivière,
Certes, plus fiers qu'un Toulousain
Egaré sur la Cannebière...
J'eus à loger, oh! quel honneur!
Capucin, vicaire et pasteur.

Chaque matin, de fort bonne heure,
Le vicaire et le capucin
S'en vont, non loin de ma demeure,
Célébrer l'office divin.
Notre vicaire, un si bel homme!
Est très aimé du sacristain
Ce qui n'est que justice, en somme,
Car il connaît la façon comme
On doit honorer le gardien.
Des ornements et du lutrin...
Bref, il eut si belle manière,
Qu'il conquit jusqu'à la chaisière.

*
* *

UN « CURÉ MILITAIRE ».

Curés picards et aumôniers allemands se rendent, parfois, de mutuels services, comme en témoigne cette lettre adressée, au début de 1916, au vicaire de Nesle, M. l'abbé Carrette :

MULLER
Kath. Feldgeistlicher
XVII. A. K.
═

Car. confrater!

Vous excusez, que je viens de demander quelque chose. J'ai donné du vin pour la messe à M. le Curé de Voyennes, et je ne pensais pas, que nous-mêmes

— maintenant nous sommes deux curés militaires — n'avons pas rien du tout pour demain. Pouvez-vous donner à mon ordonnanz une demi-bouteille, vous pouvez avoir retour quand je peux.

Toujours à bon souvenir,

MULLER,
Curé militaire,

UN CONFESSEUR EXTRAORDINAIRE.

Dans le hameau de Beaumetz, près de Cartigny, à partir de l'automne de 1915, il est impossible à M. l'abbé Gauchin d'obtenir un laissez-passer pour n'importe laquelle des communes voisines. Un jour, M. Gauchin va trouver le major allemand et lui exprime le désir de voir un prêtre pour se confesser :

— Qui voulez-vous? lui demande l'officier.

Pour ne compromettre aucun de ses confrères, si facilement suspectés d'espionnage, M. l'abbé Gauchin se contente de répondre :

— Un prêtre catholique, peu m'importe lequel.

Huit jours plus tard, il recevait du major une note ainsi conçue :

L'aumônier allemand Père Justin Bettinger viendra vous confesser demain à 11 heures.

Jusqu'à son départ (21 août 1916), le bon curé reçut, par la même voie, de mois en mois, le même... avis de passage!

« NOUS SOMMES DES ALLEMANDS... »

Parmi ces « curés militaires », plus d'un cède, sans grande lutte, à la tentation d'agir comme en pays conquis.

Nous sommes à Quivières, doyenné de Ham, le 25 décembre 1914. C'est Noël, et personne ne l'a oublié. Il est un peu plus de 10 h. 1/2; M. le Curé chante la grand'messe, à laquelle assiste à peu près toute la population. Soudain, un mouvement insolite se produit dans l'église et domine la voix des chantres. M. le Curé, qui est à l'autel, est interpellé grossièrement :

— Vous êtes un insolent! lui crie un homme.

Cet homme, M. le Curé le reconnaît : c'est un pasteur protestant, attaché comme aumônier aux armées allemandes. De quoi se plaint-il? Que l'église soit occupée à l'heure même qu'il avait fixée, à l'insu du curé et de ses paroissiens, pour un office destiné aux soldats. Il ne peut contenir sa colère et, après avoir injurié le curé, il se tourne vers les paroissiens :

— Nous sommes des Allemands, leur crie-t-il, et nous le ferons bien voir!

On le voyait déjà, on le vit mieux encore. Derrière le pasteur allemand, se trouvait un officier allemand — celui-là même qui comandait les troupes cantonnés dans le pays. Il intervient à son tour :

— Monsieur le Curé, dit-il, je vous donne deux minutes pour évacuer votre population.

Le curé et ses paroissiens durent céder à la force.

La grand'messe fut interrompue; et en ce jour de la Nativité, le pasteur allemand, demeuré maître de l'église, put commenter à loisir devant ses coreligionnaires le *Pax hominibus bonæ voluntatis*.

M. LE CURÉ LIT LES AFFICHES.

Veut-on un autre exemple?

Chaque dimanche, depuis l'occupation allemande, il y avait dans l'église de Miraumont — comme dans la plupart des autres — une messe militaire pour les catholiques, et un service militaire pour les protestants. Très souvent, dans l'après-midi, l'église était utilisée comme salle de concert.

Les offices du dimanche matin étaient célébrées à des heures variables sans que jamais le curé, M. l'abbé Boyenval, fût prévenu de ces changements ni par l'aumônier, ni par le pasteur. Il en était réduit, chaque samedi, à consulter les placards affichés, pour les soldats, à la porte de son église. Et d'après l'heure de ces deux cérémonies, il déterminait l'heure de la messe paroissiale et, avec la permission des autorités, en faisait prévenir les habitants du bourg par le crieur public.

Or, le Samedi-Saint de l'année dernière, vers le soir, M. le Curé de Miraumont était allé, comme les autres samedis, lire consciencieusement l'affiche allemande. Service protestant, 8 h. 1/2; messe pour les catholiques, 10 h. 1/2. Comme le service protestant, à l'ordinaire, ne durait pas plus de quarante minutes, M. le Curé fixe à 9 h. 1/2 la messe qu'il

comptait chanter pour ses paroissiens et les prévient, comme il avait coutume de le faire, par l'organe du garde.

UNE « PETITE CHANSON ».

Le lendemain matin, fête de Pâques, première déception : le service protestant commence avec dix minutes de retard. Vers 9 h. 1/4, néanmoins, M. l'abbé Boyenval se dirige vers la sacristie : il y remarque quelques bouteilles de vin blanc et quelques boîtes d'hosties (à peu près semblables aux nôtres) et n'est pas sans concevoir quelque inquiétude. Mais il se rassure bientôt en entendant les soldats entonner ce que le pasteur appelait, en son français, la « petite chanson » par laquelle, d'ordinaire, s'achevait la cérémonie. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à voir rentrer le pasteur qui, en l'apercevant, manifeste un certain étonnement :

— Mais, dit-il, aujourd'hui, nous avons la « sainte Cène! ».

— Combien de temps?

— Quarante minutes.

IMMÉDIATEMENT ET SANS DÉLAI.

Qu'allait devenir, dans ces conditions, la messe chantée de 9 h. 1/2? M. l'abbé Boyenval décide d'en faire le sacrifice et de célébrer seulement une messe basse. Il peut enfin, vers 10 h. 10, monter à l'autel.

Ses paroissiens, arrivés (au grand désespoir du pasteur) durant la « sainte Cène », remplissaient l'église. La messe commence; mais, quelques minutes avant 10 h. 1/2, M. le Curé de Miraumont reçoit, par l'intermédiaire de son bedeau, l'ordre de quitter « immédiatement et sans délai » — suivant la formule connue — le maître-autel où il célébrait la messe, et d'aller la continuer sur un autel latéral (l'autel de la Sainte Vierge) afin de faire place à l'armée catholique allemande. Naturellement, il s'y refuse. Une fois de plus, le bedeau est renvoyé à la charge, avec menace de dénoncer le curé à la Commandanture s'il ne cède pas à cette deuxième injonction. Malgré la menace, le curé achève la messe dans les sentiments que l'on devine et que partageaient ses paroissiens : c'est ainsi que fut célébrée, à Miraumont, la fête de Pâques en l'an de grâce 1916.

CHAPITRE VII

Autour des clochers.

L'autorité spirituelle de l'évêque de Namur

Un pli cacheté. — Nous, évêque de Namur. — Nous supprimons, Nous dispensons. — Nous prorogeons par les présentes... — Le visa de l'aumônier en chef. — Une lettre du Nonce de Bruxelles. Sa Sainteté le Pape vous envoie un secours. — Monsieur le Doyen, je crois que c'est fini. — Je choisis la prison. — Nous ne voulons pas connaître l'évêque d'Amiens. — *Nein !*

UN PLI CACHETÉ.

En temps normal, et, à plus forte raison, dans les situations exceptionnelles que crée la guerre dans une paroisse, bien des questions se posent qu'il est impossible à un curé de résoudre, et pour lesquelles il lui faut les conseils, l'assistance, l'autorité de son évêque.

Mais, quand on est séparé de l'évêque par d'in-

franchissables tranchées, où trouver les pouvoirs et l'appui nécessaires?

Au mois de mars de l'année 1916, tous les curés de la région envahie de la Somme reçurent, par l'intermédiaire des commandants locaux, un pli cacheté qui allait quelque peu les tirer d'embarras.

NOUS, ÉVÊQUE DE NAMUR.

Ce pli leur venait de l'évêque de Namur, Mgr Heylen, qui leur accordait, au nom du Saint-Siège, les pouvoirs et les dispenses dont ils avaient besoin.

Voici ce texte de cet important document :

ÉVÊCHÉ
DE NAMUR
=

NOUS, ÉVÊQUE DE NAMUR.

En vertu des pouvoirs spéciaux que Nous avons reçus du Saint-Siège pour l'administration spirituelle des parties occupées des diocèses français qui ne peuvent plus correspondre avec leurs Evêques :

NOUS SUPPRIMONS, NOUS DISPENSONS.

I. Nous accordons, jusqu'à la fin de la guerre, les dispenses suivantes, relatives aux préceptes du jeûne et de l'abstinence :

1. Nous supprimons l'obligation du jeûne et Nous

laissons à la piété des fidèles de faire ce que leurs forces et leurs moyens permettent.

2. Nous autorisons l'usage de la viande, même plusieurs fois, tous les jours de Carême, à l'exception du mercredi des Cendres et du Vendredi-Saint.

Nous dispensons de l'obligation de faire maigre tous les vendredis de l'année; mais Nous conseillons à ceux qui le peuvent de garder cette abstinence.

3. Nous permettons tous les jours l'usage du beurre, du laitage et des œufs.

4. Il reste défendu de manger de la viande et du poisson dans le même repas, non seulement tous les jours du Carême y compris les dimanches, mais encore tous les autres jours de jeûne pendant l'année.

5° Eu égard au petit nombre de confesseurs et afin que tous les fidèles puissent remplir d'autant plus facilement le devoir pascal, Nous autorisons l'accomplissement du devoir pascal depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de la Sainte-Trinité inclusivement.

6. Nous engageons tous les ecclésiastiques à promouvoir les exercices de piété et la réception fréquente des saints sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie.

NOUS PROROGEONS, PAR LES PRÉSENTES...

II. Nous accordons, *durante bello,* les pouvoirs suivants relatifs à l'administration des paroisses :

1. MM. les Curés-Doyens des territoires occupés — et à défaut du doyen, l'ecclésiastique le plus

âgé — sont autorisés à user, dans l'étendue de leurs doyennés respectifs, des pouvoirs extraordinaires que Nous avons reçus du Saint-Siège, d'accorder toutes dispenses d'empêchements de mariage, ceux-là exceptés dont l'Eglise n'a pas coutume de dispenser; ils pourront aussi user de toutes les autres facultés se rapportant à l'administration des paroisses, qui seront jugées utiles, notamment de proroger la juridiction, avec extension aux cas réservés; ces mêmes pouvoirs, Nous les accordons aux curés, chaque fois qu'il y aura impossibilité de correspondre avec le curé-doyen.

2. Nous prorogeons par les présentes les facultés quelconques, émanant du Saint-Siège, obtenues antérieusement et qui ont expiré et expireront durant la guerre.

3. Nous autorisons les prêtres à accepter des trentains grégoriens et à célébrer ces messes sans interruption, le pouvoir étant accordé d'ajourner jusqu'après la célébration du trentain les messes fondées ou *pro populo*.

5. S. S. le Pape Benoît XV a daigné accorder la *sanatio* de tous les actes quelconques qui auraient été, depuis la guerre, entachés d'invalidité ou d'irrégularité.

Donné à Namur, le 15 février 1916.

† TH. LUD., *Ep. Namurcen.*

LE VISA DE L'AUMONIER EN CHEF.

Au-dessous des dernières lignes de ce mandement, les curés pouvaient lire cette mention manuscrite :

Gesehen [vu], accompagnée du cachet du *Kath. Feld-Oberpfarrer des Westheeres;* c'était le visa de l'aumônier en chef des armées allemandes de l'Ouest, attestant, au nom des autorités militaires, la complète innocuité de cet acte épiscopal.

***

UNE LETTRE DU NONCE DE BRUXELLES.

A deux ou trois reprises, Mgr l'Evêque de Namur fit parvenir aux curés de la Somme, par l'intermédiaire de la Nonciature de Bruxelles et des commandants de place, une autre missive dont voici le texte :

NONCIATURE APOSTOLIQUE
BRUXELLES
Chaussée de Wavre, 214

—

Monsieur le Curé,

Je suis chargé de vous faire parvenir sous ce pli, de la part de Sa Grandeur Monseigneur Heylen, évêque de Namur, la somme de marcs, qui vous est destinée.

Cette somme se décompose ainsi : 120 marcs représentent, pour les quatre mois de juin, juillet, août et septembre, la somme de 30 marcs qui est allouée mensuellement à chaque prêtre; les marcs qui

restent sont pour la célébration de messes que je vous prie de dire le plus tôt possible.

Agréez, Monsieur le Curé, l'expression de mes sentiments dévoués.

Bruxelles, le 1er septembre 1916.

† A. LOCATELLI, *Arch. de Thessalonique,*
Nonce apostolique.

Avec prière d'envoyer au retour le bulletin de décharge ci-joint.

SA SAINTETÉ LE PAPE...

Un jour du mois d'avril 1916, M. l'abbé Charlier, curé-doyen de Roisel, reçoit la visite d'un adjudant, attaché à la Commandanture, nommé Schmitt :

— C'est Sa Sainteté le Pape qui vous envoie un secours, lui dit l'adjudant en lui remettant un pli cacheté.

Puis, il demande à M. le Curé de Roisel d'ouvrir la lettre et de signer l'accusé de réception qu'elle contient et qui doit être retourné à l'Evêché de Namur.

MONSIEUR LE DOYEN, JE CROIS QUE C'EST FINI.

Quelques jours après, c'était un dimanche, un soldat prévient M. l'abbé Charlier qu'il y aura dans l'église, tout au début de la matinée, deux offices : l'un catholique, l'autre évangélique, et qu'ils seront terminés pour 10 heures.

C'était précisément l'heure fixée pour la grand'-messe à laquelle devaient assister les paroissiens. Pour éviter toute difficulté, M. le Curé charge un enfant de chœur de surveiller les abords de l'église et de l'avertir dès que l'office des Allemands sera terminé.

Un peu avant 10 heures, l'enfant se présente :

— Monsieur le Doyen, dit-il, je crois que c'est fini.

M. l'abbé Charlier, pour s'en assurer, se rend à l'église, entr'ouvre doucement la porte, n'entend plus aucun bruit et se dit : En effet, c'est fini.

Il se dirige donc, par une allée latérale, vers la sacristie. Mais, à peine est-il entré qu'il entend le son d'une musique instrumentale : c'est le morceau de sortie, pense-t-il. En traversant le sanctuaire, il aperçoit le pasteur qui, adossé contre l'autel et tourné vers la tribune de l'orgue, paraissait écouter les musiciens. Il entre doucement à la sacristie, afin de s'y préparer à célébrer la messe.

Le pasteur l'y rejoint bientôt, le salue silencieusement et se retire.

A l'issue de la grand'messe, M. le Curé rentre chez lui, se met à table — et reçoit un billet du commandant l'avertissant qu'il est condamné à 100 marks d'amende ou à vingt jours de prison « pour avoir dérangé, disait le commandant, l'office évangélique militaire. » On lui donnait, pour payer l'amende, un délai de vingt-quatre heures.

JE CHOISIS LA PRISON.

M. le Curé de Roisel est au comble de la surprise. Au début de l'après-midi, il va trouver l'adjudant Schmitt pour obtenir de lui quelques explications; car l'adjudant, qui est protestant, avait assisté le matin à l'office évangélique « dérangé » par le doyen Mais il ne le rencontre pas.

Le lendemain, lundi, vers 10 heures, il arrive enfin à le voir :

— Ce n'est pas moi, lui répond l'adjudant; c'est le capitaine qui s'est plaint au commandant, et le commandant a condamné.

Il ne sort pas de cette argumentation sommaire.

De guerre lasse, M. le Curé de Roisel lui dit :

— Vous m'avez donné à choisir entre l'amende et la prison, je choisis la prison!

Et il demande qu'on lui délivre un laissez-passer pour Epehy afin qu'il puisse demander à son confrère voisin de le suppléer, pendant cette absence forcée, dans le service religieux de la paroisse de Roisel.

— Vous n'aurez pas de laissez-passer pour Epehy, lui déclare Schmitt.

— Pourquoi donc?

— Parce que vous n'irez pas en prison : vous êtes solvable, puisque je vous ai porté de l'argent de N. S. P. le Pape.

— Je suis solvable, mais je ne veux pas payer une amende qui m'est infligée injustement et sans enquête.

— Si vous ne voulez pas vous exécuter, à une heure vous serez au poste!

NOUS NE VOULONS PAS CONNAITRE L'ÉVÊQUE D'AMIENS.

M. le Curé de Roisel rentre au presbytère :

— Donnez-moi à manger, dit-il à sa sœur, parce qu'il peut se faire qu'à une heure on vienne m'emmener au poste.

Mais, à peine était-il à table, l'adjudant Schmitt se présente, accompagné de deux gendarmes :

— Monsieur, dit-il, vous ne voulez pas donner d'argent, nous venons le chercher.

Et les gendarmes prennent par le bras M. le Curé de Roisel qui, voyant qu'ils allaient le fouiller, sort de sa poche son portefeuille et le leur présente.

Le portefeuille ne contenait qu'une quarantaine de francs, en bons communaux.

— Ce n'est pas assez, dit Schmitt, nous allons dans votre bureau.

Mlle Charlier veut intervenir :

— Mon frère, dit-elle, laissez-les faire, sans cela ils vous voleront tout.

— Vous, Madame, réplique l'adjudant, pas parler ainsi, ou au poste!

— Voilà les clefs, dit M. le Curé, vous prendrez mon argent si vous le voulez, je ne vous le donnerai pas.

Il ajoute :

— Il y a ici 90 francs destinés à Mgr l'Evêque d'Amiens pour des œuvres.

— Egal, égal.

— Moi, cela ne m'est pas égal; je suis doyen et j'ai des comptes à rendre à mon évêque.

— Nous ne voulons pas connaître l'évêque d'Amiens!

— Vous le connaîtrez, parce qu'après la guerre il y aura encore une justice, et il fera des réclamations.

L'adjudant, à ces mots, manifeste quelque embarras; mais bien vite il se reprend, s'empare des 100 marks qu'il convoitait, et s'en va. Mais, dans sa précipitation, il se trompe, emporte en trop une somme de 7 fr. 50, et, pour bien démontrer qu'il est honnête, il renvoie par un soldat, une heure après, ce « trop-perçu ».

NEIN!

M. le Curé de Roisel retourne cehz l'adjudant. Il tient en main une note, qu'il vient de rédiger à peu près en ces termes :

Je, soussigné, commandant de la place de Roisel, reconnais avoir prélevé chez M. le Curé de Roisel, pour une amende, une somme de 100 *marks dans laquelle se trouvaient* 90 *francs destinés à l'évêque d'Amiens, pour des œuvres.*

Il demande à l'adjudant de présenter cette feuille à la signature du commandant. Mais la feuille revient bientôt, avec cette mention énergique : *Nein!* Le commandant et l'adjudant tenaient, visiblement, aux 100 marks de Sa Sainteté le Pape.

CHAPITRE VIII

Autour des presbytères.

Une « affaire grave et internationale. » — Vous allez être fusillé probablement. — Nous allons télégraphier au général en chef. Nous venons faire une perquisition. — J'y raconte comment les Allemands font la guerre. — Un souterrain dans une « écurie à poules » — « Lecureux » ou « le curé » ? La tournée des curés. — Les uhlans chez les Clarisses.

« AFFAIRE GRAVE ET INTERNATIONALE ».

Dans les presbytères, il y a, parfois, des heures bien sombres.

Ne quittons pas Roisel. Le 31 octobre 1914, M. l'abbé Charlier est à l'église. Il y reçoit — au confessionnal — la visite d'un soldat allemand qui lui remet un pli de la Commandanture : c'est une invitation à se rendre chez le commandant « pour affaire grave et internationale ».

« Internationale », se demande M. le Curé de

Roisel : qu'est-ce que cela peut bien être? Mais il est fort occupé par la préparation des fêtes de la Toussaint; et, quelque désir qu'il ait d'être renseigné sur cette nouvelle histoire, il explique à l'estafette qu'il aura le regret de ne pouvoir répondre à l'invitation du commandant que le surlendemain, 2 novembre, vers 11 heures.

« VOUS ALLEZ ÊTRE FUSILLÉ, PROBABLEMENT ».

A l'heure dite, ce jour-là, il se présente :

— Monsieur le Curé, lui dit poliment le commandant, veuillez vous asseoir. Nous vous demandons parce que vous allez être fusillé probablement.

— Fusillé! répond le doyen de Roisel. Pourrais-je au moins savoir pour quel motif?

— On va vous le dire, reprend le commandant.

Et il explique à l'abbé que l'on a trouvé, devant sa porte, des fils blancs allant d'un pilier à l'autre et se dirigeant du côté de l'église et de la maison des sœurs.

M le doyen de Roisel intervient :

— Je ne saisis pas bien, remarque-t-il, la relation qu'il peut y avoir entre ces fils et une condamnation à mort.

Mais le commandant insiste : ces fils, explique-t-il, étaient un indice pour les passants qui viennent à Roisel. Il y voit la preuve que le presbytère est un centre de renseignements, et qu'il doit s'y trouver des journaux et des lettres.

— Vous êtes dans l'erreur, affirme le curé de

Roisel : je n'ai reçu, depuis l'occupation allemande, aucun journal, aucune lettre.

Et le commandant :

— Les curés ont toujours la même défense. Ils disent toujours cela. A Valenciennes, nous avons fusillé deux prêtres dans les mêmes conditions.

— Puis-je du moins savoir ce que c'est que ces fils blancs? demande M. l'abbé Charlier.

L'un des officiers qui entouraient le commandant tire alors de sa poche une bobine de fil et la lui montre. M. le Curé de Roisel n'a pas de peine à y reconnaître le fil de coton qu'utilisaient, avant la guerre, les nombreux tisserands du pays :

— Ce n'est pas une excuse, conclut le commandant, vous êtes coupable.

NOUS ALLONS TÉLÉGRAPHIER AU GÉNÉRAL EN CHEF.

Puis, passant à un autre chef d'accusation, il reproche à M. le Curé de Roisel de ne pas saluer les officiers, de n'être pas respectueux des autorités allemandes :

— Interrogez sur ce point les officiers, même monsieur, à qui j'ai fait visiter l'église, répond l'abbé, en désignant l'officier qui venait de lui présenter la bobine de fil.

— C'est vrai, déclare l'officier.

Et, après quelques échanges d'explications sur des querelles d'une si extrême gravité, le commandant se lève :

— Monsieur le Curé, dit-il, votre déposition est

considérable : nous allons télégraphier au général de Saint-Quentin que vous ne serez pas fusillé!

Cette scène — tragédie? comédie? — avait duré deux heures.

*
* *

NOUS VENONS FAIRE UNE PERQUISITION.

Ces histoires, « cousues de fil blanc », ne sont pas les seules qui troublent le repos des presbytères.

Durant l'hiver 1914-1915, les autorités allemandes se livrent, à dix ou douze reprises, dans le presbytère de Roisel, à de minutieuses perquisitions. Les perquisitions, naturellement, se font à l'improviste et sans avertissement préalable. La nuit comme le jour, toutes les maisons doivent demeurer ouvertes, et n'importe quel soldat peut y entrer, comme chez lui.

Un jour, vers 5 heures du matin, M. le Curé de Roisel, qui était couché, entend du bruit à la porte de sa chambre, sur le palier du premier étage.

— Qu'y a-t-il, demande-t-il?

— Ah! Monsieur le Curé, nous venons faire une perquisition, lui répond le commandant; car, c'était lui, et accompagné d'un soldat, il essayait de se diriger, à travers le corridor, à la lumière d'une lampe électrique.

J'Y RACONTE COMMENT LES ALLEMANDS FONT LA GUERRE.

Cette fois, c'est le grenier qu'il voulait examiner. M. le Curé de Roisel se lève à la hâte et les y accompagne. Dans le grenier du presbytère, de nombreux livres avaient été, au cours de perquisitions antérieures, jetés çà et là par les soldats :

— Vous avez beaucoup de livres, observe le commandant : en avez-vous déjà fait?

— Certainement, répond le malicieux abbé qui a en effet publié, sur l'une de ses anciennes paroisses, une monographie fort étudiée.

— Vous ne pouvez pas me donner ce livre?

— Impossible : je n'en ai plus un seul exemplaire.

— Faites-vous encore une histoire?

— Oui, j'en écris une autre.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est de l'histoire locale : j'y raconte comment les Allemands font la guerre.

UN SOUTERRAIN DANS L'ÉCURIE A POULES.

Pendant ce temps, le soldat cherchait, fouillait, perquisitionnait, perdait son latin :

— Que voulez-vous voir? dit enfin M. le Curé de Roisel. Je vous le montrerai.

— Vous avez des souterrains, dit le commandant.

— Je suis ici depuis vingt ans, je ne connais pas de souterrain.

— On m'a dit qu'il y en avait.

— Cherchez-les!

On était descendu dans la cour du presbytère :

— Vous avez, demande le commandant, une écurie à poules.

— Masi oui, j'ai une écurie à poules.

— Allez, dit l'officier au soldat, en lui indiquant, d'un geste, le poulailler.

Le soldat obéit. Il trouve, disposées sur le sol, quelques planches destinées à l'aplanir, car l' « écurie à poules » avait été établie près d'un trou dans lequel, naguère, était déposé le charbon.

Le soldat prend ce trou pour un souterrain, y donne courageusement un coup de pioche et s'aperçoit enfin de son erreur.

— Vous cachez quelqu'un, dit encore au curé le commandant.

— Non, je ne cache personne.

La perquisition était achevée.

*
* *

« LECUREUX » OU « LE CURÉ »?

Ce commandant, quelques semaines plus tard, fut envoyé par ses chefs à Saint-Quentin. Il revint un jour à Roisel, et, apercevant un officier logé au presbytère :

— Vous présenterez, lui dit-il, mes excuses à M. le Curé.

— Vos excuses? Pourquoi?

— Parce qu'il y a eu à son sujet une confusion.

On nous donnait l'ordre de perquisitionner chez *M. Lecureux*, notaire honoraire, et nous avons compris : *M. le Curé!*

LA TOURNÉE DES CURÉS.

Partout, sous des formes tantôt tragiques et tant burlesques, les mêmes scènes se reproduisaient. Le 9 janvier 1915, M. le Curé de Péronne écrivait :

« Ce matin, deux gendarmes sont venus perquisitionner chez moi et chez l'abbé Dubois, pour voir si nous n'avions pas quelque téléphone secret communiquant avec les lignes françaises. Ils doivent aller également dans les presbytères de Doingt et de Sainte-Radegonde : c'est la tournée des curés. Toujours la monomanie de l'espionnage et leur particulière défiance du clergé. Je dois reconnaître du reste que les deux gendarmes ont été très corrects. Je connais le sous-officier qui parle bien le français. Il s'excusa du dérangement qu'il était obligé de me causer et se contenta de visiter très sommairement la cave et le grenier.

A un moment, il me dit :

— Nous savons que les prêtres français sont très patriotes et nous sommes obligés de nous défier d'eux.

— C'est vrai, nous sommes patriotes; mais nous nous occupons de notre ministère sans nous mêler à la guerre : nos soldats n'ont pas besoin de nous pour la faire... Et la preuve, ajoutai-je, que nous ne nous mêlons pas à la guerre, c'est que depuis que vous

fouillez les presbytères pour y découvrir des téléphones, je suis sûr que vous n'en avez jamais trouvé un seul.

— Pardon, nous en avons trouvé.

— Pouvez-vous me dire en quel endroit?

Il échangea quelques mots avec son camarade, et dit :

— A Flaucourt.

Je lui raconte alors la scène qui s'était passée à la caserne entre M. le Curé de Flaucourt, l'officier qui l'avait fait arrêter et moi. Rien n'y fit, je n'arrivai pas à convaincre mon interlocuteur. »

*
* *

LES UHLANS CHEZ LES CLARISSES.

Au même titre que les presbytères, les couvents recevaient la visite des soldats.

Ecoutons encore M. le Curé de Péronne :

« Hier (9 décembre 1914), vers 10 heures du matin, neuf gendarmes se dirigeaient vivement vers le haut de la rue Saint-Fursy : l'officier qui les commandait plaça des sentinelles au coin et au milieu de la rue des Vierges, en face de la porte du couvent des Clarisses, et un peu plus loin rue Mollerue : avec les quatre autres il envahit le monastère. Les sœurs tourières et deux dames réfugiées qui se trouvaient avec elles furent gardées à vue dans la cour par un soldat, les autres franchirent la clôture devant l'abbesse qui s'était présentée et alors com-

menaça une perquisition en règle de tout le couvent : salles, parloirs, cellules, tout fut visité; les greniers furent longuement inspectés. Cette odieuse visite domiciliaire dura une demi-heure, jetant le trouble dans le quartier, mettant en émoi les saintes filles qui voyaient leur retraite violée et leurs prières interrompues sans aucun motif.

Après ce bel exploit, les Allemands sont tranquilles : ils sont sûrs que les Clarisses ne font pas d'espionnage et ne correspondent pas avec les Français. Ils peuvent dormir en paix! »

CHAPITRE IX

Autour des écoles primaires.

On ouvre l'école... lundi prochain. — Les jeunes gens qui vont deux par deux. — *Euréka!* — Un petit espion. — Attentat contre l'armée allemande. — Un soufflet retentissant. — Bravo, mademoiselle! — M. le Commandant désire... — A l'ombre du crucifix... — Je donnerai tout ce qu'il faut. — Voilà le directeur! — Une nomination officielle. — « Impartiallement. » — S'ils ne veulent pas obéir... — « Abattre école. » — Ce sera très bon pour vous!

ON OUVRE L'ÉCOLE... LUNDI PROCHAIN.

Dans les villes, dans les villages, que d'inquiétudes, que d'angoisses, parfois, pour les enfants — ou à cause des enfants!

Ici, l'école a été réquisitionnée : on y a mis des blessés, ou bien des bureaux, ou bien des chevaux. C'est une ambulance, un secrétariat, une écurie : ce n'est plus une école. On arrive parfois à la reprendre. On la fait nettoyer; à grand'peine, on re-

constitue un mobilier de fortune, on se procure des tables et des bancs, on annonce que l'école va être ouverte... lundi prochain. Et l'avant-veille, ou bien la veille, des Allemands arrivent, enlèvent les tables, prennent et scient les bancs, et s'installent, en maîtres, à la place des enfants.

Ailleurs, il n'y a plus d'instituteurs, ni d'institutrices : il faut trouver quelques hommes ou jeunes gens, quelques femmes de bonne volonté, professeurs d'occasion dont la présence et le dévouement sont pour les enfants un précieux réconfort.

Quand tout est organisé, il reste l'imprévu. Et Dieu sait si la marge est grande!

***

LES JEUNES GENS QUI VONT DEUX PAR DEUX.

« En 1914, vers la mi-novembre, — nous citons ici M. le Curé de Péronne — un général revenait de Barleux en auto. En rentrant, il appelle le commandant de place et lui dit :

— Je m'étonne beaucoup : tout à l'heure, en traversant la Chapelette, j'ai vu huit jeunes gens qui marchaient deux par deux. Qu'est-ce que cela signifie?

Le commandant répondit, qu'il n'en savait rien, qu'il était très surpris de ce que lui disait le général :

— Il faut vous informer, reprit celui-ci, et me rendre compte.

Le commandant fit venir l'un des trois administrateurs de la ville :

— Le général, lui dit-il, a vu aujourd'hui huit jeunes gens qui marchaient deux par deux, à la Chapelette. Qu'est-ce que cela signifie? Je croyais que nous avions envoyé en Allemagne tous les jeunes gens de Péronne.

L'administrateur répondit qu'il s'étonnait beaucoup de ce que lui disait le commandant, qu'en effet, les Allemands avaient enlevé tous les jeunes gens et qu'il ne devait plus en rester.

— Il faut vous informer, répondit celui-ci, et me rendre compte.

Tout à coup, l'administrateur eut une inspiration et crut avoir trouvé :

— Mais ces jeunes gens qui marchaient deux par deux à la Chapelette, ce sont probablement des jeunes gens qui sont prisonniers civils au Collège et qu'on aura envoyés en corvée.

— Non, répondit le commandant, car dans ce cas, ils auraient été accompagnés d'un soldat.

— Peut-être, reprit l'administrateur, le soldat y était-il. Mais l'auto allant très vite, le général ne l'aura pas vu. Il faut demander au général.

Un sous-officier de la Commandanture se rendit aussitôt chez le général et lui demanda s'il n'y avait pas un soldat avec « les huit jeunes gens qui marchaient deux par deux, à la Chapelette ».

Le général affirma qu'il n'y avait pas de soldat.

On était plus embarrassé que jamais.

L'administrateur, très ennuyé, fit venir M. S...,

qui habite la Chapelette et qui sait ce qui s'y passe.

Il le mit au courant et lui demanda ce que pouvaient bien être « les huit jeunes gens qui marchaient deux par deux à la Chapelette ».

EURÉKA!

M. S... réfléchit beaucoup. Tout à coup, se frappant le front et partant d'un grand éclat de rire, il s'écrie :

— *Euréka!* j'ai trouvé. Les huit jeunes gens que le général a vus, marchant deux par deux, à la Chapelette, eh bien! ce sont les enfants du quartier qui revenaient de l'école de Péronne. Je les ai rencontrés moi-même plusieurs fois. Ils sont sept ou huit en effet, et reviennent toujours ensemble.

L'administrateur, tout heureux d'avoir pu élucider cette grave question, s'en fut chez le commandant pour lui rendre compte de son enquête.

Le commandant s'en fut chez le général et lui dit :

—Mon général, je crois que les huit jeunes gens que vous avez vus « marchant deux par deux, à la Chapelette », c'étaient... les enfants qui revenaient de l'école de Péronne.

— Eh bien, répliqua le général, je ne veux plus que les enfants de la Chapelette aillent à l'école à Péronne.

Et ainsi fut fait.

Et maintenant, ajoute le chanoine Caron, les Allemands peuvent dormir tranquilles, en attendant... qu'ils marchent sur Paris : les huit jeunes gens de

la Chapelette — parmi eux, il y en a deux qui ont huit ans — ne pourront plus revenir deux par deux de l'école de Péronne et ainsi ils ne pourront pas aller renseigner l'armée française sur ce qui se passe chez nous. C'est dommage, car il se passe chez nous des choses qui amuseraient bien les Français, s'ils les connaissaient. »

*
* *

UN PETIT ESPION.

Deux mois plus tard (25 janvier 1915), autre note :

« Ce matin, à la messe de 5 heures, il n'y eut pas d'enfant de chœur : il avait été arrêté par les Allemands. Il venait à l'église lorsque quatre cavaliers qui traversaient la place l'aperçurent. Ils s'élancent sur lui, l'arrêtent et le conduisent au poste de la Commandanture.

Il ne fut relâché qu'à 7 heures, quand l'officier d'ordonnance du commandant arriva et put l'interroger. Les uhlans l'avaient pris pour un espion. Pensez donc, il a onze ans! »

ATTENTAT CONTRE L'ARMÉE ALLEMANDE.

Mais la faute, ainsi qu'on va le voir, n'était pas aux uhlans.

« Il y a quelques jours — continuait le surlendemain M. le Curé de Péronne — deux administra-

teurs de la ville furent appelé d'urgence à la Commandanture.

— Messieurs, leur dit le commandant, un attentat a été commis à Péronne contre l'armée allemande.

— Nous sommes très étonnés de ce que vous dites, mon commandant, nous n'avons entendu parler de rien. Les agents ne nous ont rien signalé.

— Hier, reprit le commandant, des fils de fer ont été tendus à travers la route du Quinconce dans le but évident de causer des accidents aux voitures et de faire tomber nos cavaliers. C'est très grave et je vais sévir contre la ville.

— Avant que vous ne preniez une décision, mon commandant, permettez-moi de faire une enquête.

Le commandant voulut bien y consentir.

Deux agents furent envoyés dans le quartier du Quinconce. Ils s'informèrent et interrogèrent surtout les enfants qui sont partout et voient tout. Ils ne tardèrent pas à apprendre que c'était quatre enfants de dix à onze ans de notre école libre qui avaient fait le coup. En jouant, ils avaient trouvé des rubans en métal qui entouraient le jeu de paume et que probablement les Allemands ont arrachés. Ils n'avaient rien trouvé de mieux que de les tendre à travers la route... pour faire une bonne farce aux Allemands.

UNE BONNE FARCE.

Très penauds, les quatre coupables furent amenés à la mairie et traduits devant le commandant qui leur fit une sévère admonestation, les menaçant de la prison, s'ils recommençaient.

Au sortir de la Commandanture, l'un des administrateurs les prit en particulier :

— Mais enfin, leur dit-il, pourquoi avez-vous fait cela?

L'un d'eux, s'enhardissant, lui répondit tout bas :

— Monsieur, c'était pour que les Allemands se cassent la figure.

Sur leur promesse de ne plus recommencer, les quatre bonshommes qui devaient faire courir un si grand danger à l'armée allemande furent relâchés. Et le commandant, étant donné le jeune âge des coupables, voulut bien, pour cette fois, ne pas sévir contre la ville. »

*
* *

UN SOUFFLET RETENTISSANT.

Voici une autre anecdote qui, dans un genre tout différent, n'est pas moins suggestive. Nous recourons encore au témoignage de M. le Curé de Péronne (11 août 1915) :

« Georgette Lamy est une jeune fille de Biaches qui vient en classe au pensionnat Jeanne d'Arc Elle a 16 ans. Elle ne porte pas les Allemands dans son cœur.

En rentrant de Péronne, l'autre jour elle voit un sergent-major qui taquinait sa jeune sœur :

— Monsieur, lui dit-elle, je vous prie de laisser tranquille ma petite sœur.

Bien que le ton de la jeune fille fût peu enga-

geant, le sous-officier voulut se montrer aimable avec elle. Il s'avança et essaya de lui prendre la main :

— Je vous défends de me toucher, s'écria-t-elle.

Et comme l'Allemand l'avait saisie par le poignet, elle se dégagea vivement et lui appliqua le plus retentissant soufflet que face d'Allemand ait jamais reçu.

Il fut même si retentissant qu'on l'entendit... de la Commandanture.

Et le lendemain, Mlle Georgette fut invitée à comparaître devant l'autorité militaire pour s'expliquer sur ses faits et... surtout son geste.

Après une semonce paternelle du commandant et une défense énergique de l'accusée... par elle-même, celle-ci fut condamnée à une heure d'arrêts, pendant quinze jours.

Et voilà pourquoi, en rentrant de Péronne Mlle Georgette se rend chaque jour, à la Commandanture de Biaches, s'assied sur un banc, déplie tranquillement sa serviette et... apprend ses leçons. Ses maîtresses disent qu'elle ne les a jamais si bien sues que miantenant.

BRAVO, MADEMOISELLE!

Pour être complet, je dois ajouter que le sergent-major fut condamné à deux jours de prison. Et comme il est détesté de ses hommes, la première fois que la jeune fille se rendit à la Commandanture pour faire sa pénitence, un groupe de soldats lui cria :

— Bravo, mademoiselle, bravo! »

*
* *

M. LE COMMANDANT DÉSIRE...

Dans certaines communes, c'est le clergé — à défaut des instituteurs ou institutrices — qui est chargé de réorganiser les écoles.

Au début de l'année 1915, au mois de janvier ou de février, l'abbé Lacorne, curé de Mesnil-en-Arrouaise, reçut un soir la visite d'un soldat allemand :

— M. le Commandant désire que vous fassiez la classe aux enfants, lui expliqua brièvement ce soldat.

L'abbé ne demandait pas mieux. Et c'est ainsi qu'à partir de ce moment jusqu'à l'été de 1916, les vingt enfants du village, leur instituteur étant mobilisé, reçurent, matin et soir, dans l'école d'abord, puis dans la grande salle d'un cabaret, les leçons de leur curé :

— Je vous ferai la classe comme on me la faisait autrefois, expliqua, dès le premier jour, à ses élèves le nouveau maître d'école.

ET, A L'OMBRE DU CRUCIFIX...

Et, à l'ombre du crucifix, tous ces enfants, guidés par leur curé, se préparèrent, sous l'œil de l'ennemi, à devenir d'utiles serviteurs de la France.

*
* *

JE DONNERAI TOUT CE QU'IL FAUT.

A Nesle, dès le début de l'occupation allemande, les deux écoles de garçons et de filles avaient été utilisées comme hôpitaux. A aucun point de vue ces vacances prolongées, dans une ville encombrée de soldats, n'étaient bonnes pour les enfants.

Vers la fin de novembre le vicaire, M. l'abbé Carrette, d'accord avec le maire, se décide à aller offrir au commandant, pour y établir les classes, le patronage des garçons, dont les bâtiments faisaient corps avec sa propre maison, et le pensionnat catholique de jeunes filles.

L'idée est accueillie avec faveur :

— Je veux, déclare le commandant, que les écoles soient ouvertes le 1er décembre; je vous donnerai tout ce qu'il faut.

Et il charge l'abbé lui-même de diriger les deux écoles, et de chercher, en l'espace de quelques jours, des instituteurs et des institutrices de bonne volonté.

VOILA LE DIRECTEUR!

En effet, dès le 1er décembre, les classes de garçons s'ouvrirent au patronage — militairement.

Après la prière, dite par un enfant, le commandant se tourne vers les élèves, et, désignant du doigt l'abbé Carrette :

— Voilà, leur dit-il, le directeur!

Et, après avoir jeté sur l'assistance et le local un regard circulaire, il s'en va, suivi du nouveau directeur d'école qui, sur le seuil de la porte, l'entend lui jeter cette promesse :

— Ce sera très bon pour vous!

UNE NOMINATION OFFICIELLE.

Les classes de garçons et de filles se faisaient depuis plusieurs mois sous la responsabilité du vicaire qui, un soir d'avril, reçut de la Commandanture une nomination officielle dont voici le texte :

Instruction primaire.

—

A la suite d'une délibération prise en séance du 12 *avril* 1916 :

Monsieur l'abbé Albert Carrette, vicaire, résidant à Nesle, est nommé directeur des écoles primaires (*de garçons et de filles*) *de cette ville.*

Nesle, le 14 avril 1916.

Orts-Kommandantur
Nesle

HERMANN (?)	KLEIN (?)	Dr SCHAACH
Commandant de la ville.	*Adjudant.*	*Aumônier militaire. et inspecteur des écoles.*

« IMPARTIALLEMENT ».

Avec cette nomination, le « directeur » recevait la communication suivante, que nous reproduisons textuellement :

14 avril 1916.

A Monsieur Carette!

La Commandanture a désignée (sic) *M. Carette comme directeur des écoles des garçons et des jeunes filles après entente avec l'inspecteur allemand des écoles du pays occupé du 17e corps d'armée. La distribution des classes à l'école des jeunes filles est réglée par ordre de la Commandanture pour :*

Ire *classe :* Mlle FAILLARDAT,
IIe *classe :* Mme CAIX,
IIIe *classe :* Mlle HERLICQ.

La Commandanture prie le directeur de l'école de s'assurer que l'enseignement se fera impartiallement dans l'intérêt des élèves, etc...

(*Signature illisible.*)

Orts-Kommandantur Nesle. — Major et commandant de la place.

S'ILS NE VEULENT PAS OBÉIR...

« L'inspecteur allemand » dont il est question dans cette note était un prêtre catholique, cumulant les

fonctions d'aumônier aux armées et d'inspecteur primaire.

De temps en temps, il visitait les écoles, où l'un de ses premiers soins avait été de rétablir le crucifix, et adressait aux enfants et à leurs maîtres ou maîtresses quelques exhortations.

— S'ils ne veulent pas obéir, avait dit à l'abbé Carrette le commandant, trois jours de prison, et je donnerai aussi.

Le commandant parlait des instituteurs et institutrices, aussi bien que des élèves!

« ABATTRE ÉCOLE! »

Le « directeur », naturellement, n'eut à infliger à personne une telle peine; mais il fut bien surpris lorsque, le 8 mars 1917, vers 10 heures du matin, il aperçut des fenêtres de sa chambre (où une grave maladie venait de l'enfermer) une vingtaine de soldats allemands qui, sans crier gare, se disposaient à abattre, ni plus, ni moins, sa propre maison.

Un homme qui se trouvait là s'interpose :

— Mais, que faites-vous donc, demande-t-il aux soldats?

— Abattre l'école, répond l'un d'eux au nom du groupe.

Et comme, devant l'énoncé d'un tel projet, leur interlocuteur demeure tout ébahi :

— Avez prêté école à votre gouvernement, expliquent-ils, votre gouvernement paiera.

CE SERA TRÈS BON POUR VOUS!

Et, se dirigeant vers le Patronage qui, depuis deux ans et demi, abritait les petits garçons de la ville, ils brisent les portes et les fenêtres, jettent dehors le mobilier, le mettent en pièces, démolissent les murs à l'aide de piques et de béliers, et font écrouler la toiture sur ces décombres.

De la fenêtre de sa chambre, le « directeur d'école », consterné, n'en pouvait croire ses yeux : mais il se rappelait — et enfin comprenait — la parole que lui avait dite le commandant de place, dans la matinée du 1er décembre 1914 :

— Ce sera très bon pour vous!

CHAPITRE X

En attendant la délivrance.

« Il deviendra petit comme ça ! » — Lépreux ? — M. le Curé a été obligé... — Encore von Hylander. — Mots et scènes de la rue. — Je vois et je jubile. — L'arrivée d'un prisonnier français. — Une main se lève pour les bénir. — Mon grand chagrin... — Aux armes, aux armes ! — Venez avec moi, ou je vous arrête. — Une manifestation anti-germanique. — C'est une affaire de 20.000 marks. — Affaire classée ? — La punition du général.

IL DEVIENDRA PETIT COMME ÇA!

Il y avait à Mesnil-en-Arrouaise, près de Combles, un vieillard presque centenaire, le « père » Cointement, né le 6 ou le 7 février 1817.

De temps en temps, les soldats cantonnés dans le village allaient, pour se distraire, converser avec lui, car le père Cointement avait toujours bon pied, bon œil et gardait avec eux son franc et pittoresque langage. Un jour, le commandant en personne vint le

voir et, en causant, lui demanda ce qu'il pensait de la guerre :

— Ce que j'en pense, répondit sans une minute d'hésitation le brave centenaire, en se dressant sur ses deux jambes et sur sa canne, c'est que votre empereur, quand on a commencé, il était grand comme ça!

Ce disant, le père Cointement élevait l'une de ses mains à la hauteur de sa tête; et, la baissant aussitôt, le plus qu'il pouvait au-dessous de ses genoux, il ajouta :

— Si la guerre dure encore un peu, il deviendra tout petit comme ça!

*
* *

LÉPREUX?

Cette robuste espérance soutenait au milieu de leurs épreuves les malheureux sur qui pesait le joug ennemi. Mais, si elle adoucissait leurs maux, elle ne les guérissait pas; et le long isolement auquel ils étaient condamnés pesait sur eux de tout son poids.

Ecoutons les émouvantes doléances du curé de Péronne :

« Nous n'avons le droit d'écrire à qui que ce soit au monde. Nous ne pouvons correspondre ni avec la France non envahie, ni avec les prisonniers civils ou militaires qui sont en Allemagne, ni entre nous dans les régions occupées. Il nous est défendu d'envoyer une lettre d'un village à l'autre : un soldat qui se chargerait d'une correspondance quelconque serait

puni. N'est-ce pas nous traiter en parias, en lépreux qu'on met en dehors de la société?

On est plus sévère pour nous que pour les prisonniers de guerre. Ceux-ci, n'importe où ils soient internés, peuvent écrire plusieurs fois par mois dans leur pays; nous, nous ne le pouvons jamais. Ils ont le droit de nous écrire à nous-mêmes; et, ce qui est incompréhensible, nous, nous n'avons pas le droit de leur répondre. Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que ne recevant jamais de réponse aux lettres qu'ils nous envoient, ils se figurent que nous ne sommes plus à Péronne et ils ne nous écrivent plus. »

M. LE CURÉ A ÉTÉ OBLIGÉ...

A cette date (19 mai 1915), il est défendu d'écrire, d'un village à l'autre, sous peine d'un an de prison, et 15.000 marks d'amende — sans compter les peines applicables à l'espionnage!

Il faut, pour circuler, un laissez-passer qui n'est distribué qu'avec la plus grande parcimonie.

Et si on l'obtient, moyennant finances (de 0 fr. 10 à 0 fr. 50, suivant la distance), on demeure exposé à de fort désagréables surprises :

« Aujourd'hui — note, le 18 octobre 1915, M. le Curé de Péronne — les personnes qui sont venues de la campagne à Péronne ont eu, en arrivant, une très désagréable surprise. On les faisait entrer dans une maison servant de poste, et là, elles étaient forcées de se déshabiller pour [qu'on puisse] voir si elles n'avaient pas de correspondance ou de l'or français. Quand elles avaient des billets allemands ou de l'or

français, on les leur prenait et on les remboursait en bons de guerre. M. le Curé de Buire a été obligé d'enlever sa soutane. Faire déshabiller et fouiller des femmes et jeunes filles par des soldats pour leur extorquer leur argent, voilà encore un exploit digne des Prussiens. »

ENCORE VON HILANDER.

. . . .

(Passage censuré.)

*
* *

MOTS ET SCÈNES DE LA RUE.

Heureusement, parmi tant d'infortunes, l'humeur demeure vaillante; et, à travers les larmes, on ne cesse pas de percevoir un sourire.

Deux femmes, à Péronne, sont traduites, en mai 1915, devant la Commandanture : on les accuse d'avoir employé, à l'égard des Allemands, une épithète peu aimable. Pour cet adjectif, elles sont condamnées, l'une à un jour, l'autre à sept jours de prison. La première expia son forfait le jour de l'Ascension; et, rencontrant peu de jours après M. le chanoine Caron :

— Vous savez, Monsieur le Curé, lui dit-elle, le jour de l'Ascension, je suis allée à ma maison de campagne!

Dans un gros bourg de la région, une brave femme, choquée des manières grossières de certains soldats :

— Vous avez beau dire, explique-t-elle à son curé : ces gens-là ne sont pas *finis!*

JE VOIS... ET JE JUBILE.

Voici une autre scène, fort agréablement décrite par M. le chanoine Caron (21 décembre 1915) :

« 11 heures, rue Saint-Fursy, il pleut, et on patauge ferme, ou plutôt, non, on patauge... très mou.

Une grosse auto passe et m'éclabousse sous mon parapluie.

Moi, ça n'avait pas d'importance.

Mais un officier, qui marchait dans le même sens, reçoit un bon jet de boue sur la main.

Je vois et... je jubile.

Un soldat passait qui n'avait plus un fil de sec, le pauvre! L'officier fait signe. L'homme s'approche, rectifie la position.

Et tranquillement l'officier... s'essuie ou plutôt se lave la main sur sa capote.

Tous deux semblent trouver la chose naturelle.

Il est certain que le pauvre garçon, trempé comme il l'était, avait bien un peu l'air d'une éponge. Mais, c'est égal, je ne vois tout de même pas un officier français esquissant ce geste sur un petit chasseur alpin! »

*
* *

L'ARRIVÉE D'UN PRISONNIER.

A certains jours, la France réapparaît, prisonnière ou blessée, sous les espèces d'un petit soldat; et alors, comme on lui fait fête! Suivons M. le chanoine Caron (28 novembre 1915) :

« C'était un petit chasseur. Il faisait partie d'une patrouille; ses trois camarades furent tués et lui fut prisonnier à Foucaucourt. Il ne formait plus qu'un paquet de boue, mais il avait l'air crâne quand même. Son arrivée fut un événement. Il y a si longtemps

que nous ne voyons plus que des Allemands! Un Français! Il y a un prisonnier français! Ces mots coururent bientôt toute la ville. Et c'était des « bonjour », des saluts de la main sur son passage! Il fut conduit dans la maison formant le coin de la rue Béranger et de la rue Saint-Sauveur où il y a un poste.

Aussitôt, un rassemblement se forme. Une dame et une jeune fille étaient là quand il arriva. Sans s'occuper des deux Allemands qui le conduisent, elles lui sautent au cou et l'embrassent sans façon.

Puis, ce sont les petites gâteries qui arrivent, chocolat, pièces d'argent, boîtes de conserves :

— Pour qu'il ne meure pas de faim dans leur Allemagne, dit une bonne femme.

— *Va, min fiu,* ajoute une autre, *feut point te faire ed mauvais sang; el guerre a sera bientôt finie.*

Une troisième veut à toute force lui donner un « cache-nez », mais ne sait comment s'y prendre. Elle aperçoit une sœur de charité.

— Tenez ma sœur, donnez-lui : vous, le Prussien, il vous laissera faire.

Et le « cache-nez » arriva à destination.

Inutile de dire que tous les gamins sont accourus.

Le trait le plus joli est peut-être celui d'un petit garçon de 7 à 8 ans qui, les mains dans les poches, regardait le « Français ». Seulement, en voyant tout le monde lui offrir quelque chose, ça lui faisait de la peine de n'avoir rien, lui, à donner. Tout à coup, il a une inspiration : un officier passait sur le trottoir; il se précipite et lui tend la main :

— M'sieur, un petit sou, s'il vous plaît?

L'officier lui donne dix pfennig.

Heureux de l'aubaine, l'enfant revient, passe derrière la sentinelle sans être vu. Puis, offrant au chasseur la pièce de monnaie :

— Tiens, lui dit-il, c'est pour toi! »

UNE MAIN SE LÈVE POUR LES BÉNIR.

Souvent, la France vient sous des formes plus émouvantes encore. Des avions survolent les villes et les villages; et, de la fenêtre d'un presbytère une main se lève pour les bénir : « Je leur donne toujours ma bénédiction, écrivait le chanoine Caron, pour que cela leur porte bonheur. » (1er mai 1915.)

Et dix jours plus tard :

« ... A 6 heures, juste au sortir du salut, ce fut le bouquet.

Dans un ciel d'une pureté parfaite, cinq aéroplanes s'avançaient de front, majestueusement; à certains moments, ils paraissaient en feu sous les rayons du soleil couchant. Tout le monde était aux fenêtres et sur le pas des portes, et on entendait les exclamations : « Encore un!... Encore un!... Qu'ils sont beaux! » C'était vrai : un moment, je les avais tous les cinq au bout de ma jumelle, c'était superbe. Mais, par exemple, dire la bordée de mitraille et d'obus par laquelle les Allemands les accueillirent est impossible! Depuis quelques jours, ils ont mis des mitrailleuses partout : sur la tour, au château, sur les remparts, dans certaines cours : tout cela crachait, sans discontinuer. Des groupes de soldats s'étaient placés de tous côtés, sous la conduite des officiers, et les feux de salve passaient en rafales, rageusement.

Toutes les batteries pour aéroplanes qui se trouvent autour de Péronne, dans ce concert infernal faisaient la partie de basse. On ne s'entendait plus.

Les aéroplanes s'étaient séparés au-dessus de la ville. Ils allaient et venaient; ils évoluaient tranquillement, gracieusement, au milieu des bombes qui éclataient partout, sans avoir l'air de se soucier du tapage qui se faisait au-dessous d'eux. Et il en fut ainsi pendant une demi-heure. Nos yeux se fatiguaient à suivre leurs lentes évolutions; et aussi plus d'une larme y montait en même temps qu'un frisson de fierté nous passait sur le cœur. Oh! il faut vivre avec les Allemands pour savoir combien on aime la France! »

***

MON GRAND CHAGRIN...

Comme bien d'autres, le chanoine Caron, curé de Péronne, ne put que saluer, d'un cœur attendri, ces premiers messagers de la délivrance. Epuisé par l'émotion, la fatigue, les privations, il succomba au printemps de 1916 sans avoir vu de nouveau flotter, sur la cité, le drapeau français. « Mon grand chagrin, disait-il sur son lit de mort, c'est de partir avant qu'*ils* ne partent. »

AUX ARMES! AUX ARMES!

On continua d'espérer, d'attendre — et de souffrir. Le dimanche 28 mai 1916, au prône de la grand'

messe, le vicaire de Péronne, M. l'abbé Dubois, annonce que le dimanche suivant, 4 juin, une messe sera célébrée, comme les années précédentes, « pour la France et les nations alliées », à l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc. Et il invite les catholiques à y assister en grand nombre, ainsi qu'aux prières qui, durant toute la semaine, seront dites dans l'église, chaque soir, à la même intention.

Le surlendemain, mardi, après le salut, le maîtrise chante un cantique à Jeanne d'Arc : c'est une sorte de récit rythmé de la vie de notre héroïne où il est rappelé que, pour sauver « la France aux abois », Dieu, naguère, nous envoya la Pucelle : grâce à cette miséricordieuse intervention, les soldats coururent aux armes — « Aux armes, aux armes », répétait l'un des couplets, — et délivrèrent notre pays.

VENEZ AVEC MOI, OU JE VOUS ARRÊTE.

Le vendredi suivant, vers la fin du jour, M. l'abbé Dubois, au moment où il sort de l'église, est appréhendé dans la rue par un officier qui remplissait, à la Commandanture, les fonctions de juge :

— Venez avec moi, dit-il à l'abbé.

M. l'abbé Dubois pensait d'abord qu'il voulait l'emmener au presbytère; mais, s'apercevant qu'il n'en prend pas le chemin :

— Où me conduisez-vous? demande-t-il.

—Venez avec moi, lui répond l'officier, ou je vous arrête.

Le vicaire, depuis plusieurs heures, travaillait à

l'église où il installait, avec le concours de quelques tapissiers, des tentures et des décorations pour la fête du surlendemain.

— Permettez du moins, dit-il au juge, que j'entre chez moi un instant.

Et le juge :

— Hâtez-vous : si, dans cinq minutes, vous n'êtes pas à mon bureau, je vous fais arrêter.

UNE MANIFESTATION ANTI-GERMANIQUE.

L'ordre était péremptoire.

Sans retard, M. l'abbé Dubois est au bureau de l'officier qui, à brûle-pourpoint, l'accuse :

— Il paraît, déclare-t-il, que vous avez organisé une grande manifestation anti-germanique?

Le vicaire, étonné, le regarde sans comprendre. Le juge insiste :

— N'avez-vous pas organisé une messe pour la France et ses alliés?

— Oui, à l'occasion de la fête de Jeanne d'Arc, j'ai annoncé cette messe; l'affiche est encore à l'entrée de l'église, sur les piliers.

— Cela vous paraît tout naturel.

— Mais oui : depuis quand n'a-t-on plus le droit de prier pour son pays?

— Vous oubliez que nous sommes les maîtres, ici.

— Monsieur, je ne le sais que trop. Depuis près de deux ans, nous vivons sous l'occupation allemande, et nous avons tous le plus grand désir de vous voir retourner chez vous le plus tôt possible. Et, bien que nous ayons confiance dans la force de

nos armées, nous n'oublions pas que Dieu est le Maître des événements, et c'est à lui que nous nous adressons pour lui demander notre délivrance.

— C'est une guerre de francs-tireurs que vous nous faites là!

— Quand vos soldats viennent à l'église, est-ce qu'ils ne prient pas pour leur pays?

— Prier pour la France, passe encore : c'est votre droit; mais, pour les Alliés, c'est une provocation.

— Vos soldats ne prient pas seulement pour eux, mais pour ceux qui se battent à côté d'eux.

— Vous vous trompez : vous ne devez pas oublier que vous êtes placé sous l'autorité allemande, et vous ne deviez pas nous provoquer.

— Nulle part, je n'ai vu d'affiche nous interdisant de prier pour nos alliés. Chaque soir, depuis l'occupation, nous récitons une dizaine de chapelet pour la France et ses alliés : pourquoi nous faire aujourd'hui ce reproche?

— Le chapelet est un office moins grand que la messe.

C'EST UNE AFFAIRE DE 20.000 MARKS.

Après cette observation, le juge continue :

— N'avez-vous pas chanté, mardi soir, un cantique à Jeanne d'Arc?

— Oui.

— Dans ce cantique, il y avait ces mots : « Aux armes! Aux armes! »

— Parfaitement.

— C'est un cri séditieux qui aurait pu échauffer

les esprits, et les porter, au sortir de l'église, à des représailles contre les autorités allemandes.

— Les fidèles sont des gens paisibles qui ne pensent pas à prendre les armes et laissent ce soin à nos soldats.

Et comme le juge demande le nom du directeur de la maîtrise :

— Ce n'est pas lui qui est responsable, observe l'abbé Dubois; son rôle n'est pas de choisir les cantiques, mais de les faire exécuter.

— En ce cas, conclut le juge, c'est la ville qui paiera.

Et, congédiant l'abbé, il ajoute :

— Demain, je vous convoquerai avec M. le Maire : c'est une affaire de 20.000 marks.

AFFAIRE CLASSÉE?

Le samedi, en effet, le vicaire de Péronne est appelé à la Commandanture. Le maire, convoqué, en même temps que lui, n'a pas de peine, à démontrer que la ville ne saurait être mise en cause pour un fait auquel la municipalité a été complètement étrangère. La fête de Jeanne d'Arc, est célébrée, le lendemain, sans incident. On n'entend plus parler du juge et l'abbé se plaît à espérer que l'affaire est classée.

Mais, au bout d'une dizaine de jours, une nouvelle note parvient à la mairie : cette fois, « le directeur de la maîtrise et les membres directeurs de l'église » sont, à leur tour, convoqués chez le juge.

L'abbé Dubois se présente, seul :

— Et les autres messieurs? demande l'officier.

— Quels messieurs?

— Les membres directeurs de l'église. Chaque curé a un conseil directeur.

— La loi de séparation, a supprimé les conseils de fabrique. Depuis la mort de M. l'Archiprêtre, je suis seul responsable, je gère seul les affaires de l'église.

LA PUNITION DU GÉNÉRAL.

De nouveau, l'affaire en reste là. Est-elle enterrée, cette fois? Trois semaines se passent. Le dimanche 25 juin, vers la fin de l'après-midi, au moment où s'achevait, à l'église, la procession du Saint-Sacrement, des obus tombent, soudain, sur la ville.

Nombre d'Allemands, y compris le juge, s'enfuient précipitamment : bon voyage!

Le bombardement continue durant des journées, des nuits entières.

Le 6 juillet, M. l'abbé Dubois remontait de sa cave où il avait cherché un refuge au cours d'un bombardement plus intense, lorsqu'on frappe à sa porte, à coups redoublés. Il s'empresse d'ouvrir.

C'était le juge en personne. Soucieux de ne pas lâcher sa proie, il était venu en voiture, seul, en dépit des obus :

— Je vous apporte, dit-il à l'abbé, la punition du général.

Et, dépliant un papier, il ajoute :

— Vous êtes condamné à 2.000 marks d'amende : il me les faut de suite, et vous avez une heure pour

payer : sinon, je vous emmène en prison pour trois mois en Allemagne.

— Je n'ai pas d'argent, déclare le vicaire.

— Vous avez des valeurs. Je vous donne une heure, pas davantage.

— On conservera de vous un triste souvenir.

— Egal.

L'abbé va consulter, en ville, quelques amis. Tous croyaient imminente l'arrivée des Français : ils lui conseillent de payer l'amende.

Le surlendemain, 8 juillet, sur l'ordre des Allemands, toute la population évacue la ville, mais les Français n'y entrent pas.

LIVRE III

LA DÉLIVRANCE

CHAPITRE PREMIER

L'offensive de juillet 1916

Aurore sanglante. — On le fera sauter! — Sur les routes bombardées. — Une « nomination » imprévue. — C'est entendu : vous déménagez? — Chez le « Commandeur ». — Pourquoi punissez-vous M. le curé? — C'est fini, et vous êtes libre. — J'ai failli mourir de faim. — Saint Joseph en Egypte.

AURORE SANGLANTE.

Enfin, dès le mois de juin 1916, l'offensive de Picardie se prépare. C'est le signal de la délivrance. Mais, de nouveau, que de larmes et que de ruines! Villages détruits par les bombardements, enlèvement des hommes valides, exode des vieillards, des femmes et des enfants sous les obus, violences redoublées d'un ennemi énervé et menacé : nous ne pouvons décrire toutes ces douleurs, toutes ces horreurs.

Retenons, suivant notre méthode, quelques traits caractéristiques : à travers ces faits il sera facile d'entrevoir les autres.

*
* *

ON LE FERA SAUTER!

A Miraumont, vers la mi-juin, un obus tombe à quelques mètres d'une maison habitée par l'état-major d'une division allemande et y tue un homme, le cuisinier.

Quelques heures plus tard, le général rencontre le curé, M. l'abbé Boyenval; et, lui parlant de l'accident du matin :

— Ce sont vos amis, dit-il, qui ont fait cela. C'est votre clocher qui leur indique l'endroit. On le fera sauter!

Le général n'eut pas le temps de mettre à exécution cette menace. Peu de temps après, dans la nuit du 24 au 25 juin, un obus énorme tombe sur la toiture de l'église, écrase la voûte, les statues, tout le mobilier, et ne laisse debout que les murailles — et le clocher.

SUR LES ROUTES BOMBARDÉES.

Durant ces nuits et ces journées terribles, les habitants s'abritent dans leurs caves, et n'y échappent pas tous à la mort, puisqu'un obus y atteint et y ensevelit l'un d'eux, M. Turlot — « M. le Notaire », comme l'appelaient les Allemands — et en blesse d'autres grièvement.

Enfin, le 27 juin, sous le bombardement, les pauvres gens doivent évacuer, par groupes, leur village

en flammes, poussant devant eux les bestiaux qu'ils ont pu « sauver », et qu'il leur faudra, du reste, abandonner avant d'arriver au terme (provisoire) de leur exil : pendant ce temps, on transporte, sur quelques tombereaux, leurs vieillards et leurs malades.

Après un douloureux et dur voyage de plus de 36 heures, ils arrivent à Aulnoye (Nord), d'où on les répartit, par groupes d'environ 200 personnes, dans trois villages voisins : Leval, Saint-Rémi-Chaussée et Monceau-Saint-Vast.

UNE « NOMINATION » IMPRÉVUE.

Leur curé résidait à Leval. Quelle ne fut pas sa surprise en recevant, vers la fin du mois d'août, une lettre qu'il eut, au moment de son retour en France, le regret de ne pouvoir emporter avec lui, mais dont il a facilement reconstitué le texte, de mémoire :

Monsieur le Curé,

En vue des intérêts religieux de la paroisse d'Ecuelin, les prêtres de la région n'étant pas libres, vous voudrez bien au moins y aller chanter la messe le dimanche. Si vous voulez un changement de domicile, il vous sera accordé.

Cette lettre n'était pas signée, comme à première vue on aurait pu le croire, par un vicaire général de Cambrai ou de Lille, mais par un officier allemand, nommé Schmitt, qui « commandait » la région d'Aul-

noye au temporel et même, comme on le voit, au spirituel. M. l'abbé Boyenval lui répondit en ces termes :

Monsieur le Commandant,

Pour répondre au désir de M. le Commandant et aux besoins spirituels de la population d'Ecuelin, j'irai chanter la messe le dimanche dans cette paroisse.

Agréez, etc.

Le dimanche suivant, M. le Curé de Miraumont se dirige donc vers sa nouvelle « paroisse ». Mais qui fut surpris de l'y voir? C'est le curé de Saint-Aubin-Rivière, chargé par l'autorité religieuse de desservir Ecuelin, son annexe, et que les autorités militaires allemandes avaient négligé d'informer de la « nomination » qu'elles venaient de faire. C'est ainsi qu'il y eut, ce dimanche-là, deux messes au lieu d'une à Ecuelin.

*
* *

C'EST ENTENDU : VOUS DÉMÉNAGEZ.

De Miraumont à Chaulnes et à Roye, dans tous les villages atteints par l'offensive et dont le nombre augmente à mesure qu'elle progresse, le spectacle est le même : jour et nuit, les obus tombent, des maisons brûlent; quand le pays devient tout à fait inhabitable, la population reçoit l'ordre de s'enfuir vers des régions plus sûres, et l'on voit s'organiser de lamen-

tables cortèges d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants, d'infirmes.

Nous sommes au 14 août 1916. La scène se passe à Driencourt, petite commune d'environ 300 habitants dans la région de Roisel.

Un officier allemand, qui remplit les fonctions d'interprète, se présente, dans la matinée, au presbytère :

— Monsieur le Curé, dit-il à M. l'abbé Blond, il faut que votre maison soit entièrement libre pour demain matin, ou bien les gendarmes vont emmèneront en Allemagne.

Quelque peu étonné, M. le Curé de Driencourt observe :

— Mais il ne reste plus dans tout le village une seule place, pas même dans une écurie ou dans une grange : où voulez-vous que je me loge?

— Où vous voudrez; cherchez!

En cette veille de l'Assomption, le bon curé n'est pas à la fête. Il réfléchit, puis se décide à aller, dans l'après-midi, demander à l'interprète la faveur de différer à tout le moins cette « évacuation » jusqu'au surlendemain. Mais, l'officier, l'apercevant, lui crie, à trois mètres de distance :

— Eh bien, c'est entendu : vous déménagez?

— Mais...

— Non, non, pas demain : aujourd'hui!

Il fallait s'exécuter. M. Blond, cédant à la force, commence son déménagement. L'interprète revient le trouver :

— Il est inutile de rien enlever, lui explique-t-il; des officiers vont venir, ils ne toucheront à rien.

A grand'peine, le pauvre curé obtient d'emporter au moins son lit, et il s'en va. Le surlendemain, on l'autorise à revenir, accompagné d'un soldat, au presbytère. Quelle transformation! Tables, armoires, chaises, etc., tout avait disparu; seuls, de menus objets, réputés sans doute inutiles : livres, statues, images pieuses, etc., avaient été jetés pêle-mêle dans le grenier. Tout le reste avait été enlevé, même la soutane des jours de fête...

CHEZ LE « COMMANDEUR ».

Le 3 septembre suivant, vers 10 heures du matin, le village est bombardé. Les habitants se réfugient dans leurs caves. Une dizaine de maisons sont atteintes.

A 6 heures du soir, le maire vient trouver l'abbé Blond :

— Monsieur le Curé, lui dit-il, le « Commandeur » vous appelle avec moi.

Le « Commandeur » avait ses bureaux à plusieurs mètres sous terre, à l'entrée d'un souterrain creusé sous une cave.

Dès que le maire et le curé se présentent au seuil de ces catacombes, l'interprète — un « gamin » d'une vingtaine d'années — les arrête :

— Monsieur le Curé, explique-t-il, vous saurez que, lorsque les habitants d'un pays font quelque chose contre les lois allemandes, c'est vous qui êtes responsable, et vous aussi, monsieur le Maire.

— Mais qu'ont fait de mal les habitants, demande l'abbé : ils sont bombardés.

— Ça ne me regarde pas, réplique brutalement l'interprète. Vous allez descendre dans ce cachot.

Et, sans autre forme de procès, il l'enferme dans un réduit souterrain et humide, sans lumière, et l'y laisse toute la nuit.

POURQUOI PUNISSEZ-VOUS M. LE CURÉ?

Le lendemain, 4 septembre, à l'aube, le maire, qui avait retrouvé sa liberté, dit au « Commandeur » :

— Pourquoi punissez-vous M. le Curé?

— J'ai des ordres.

— Combien de temps le garderez-vous encore?

— Tant que durera le bombardement.

Puis, le « Commandeur » se radoucit :

— Monsieur le Curé, dit-il, tout à l'heure, pour déjeuner, vous pourrez aller dans la salle voisine.

[La « salle voisine », c'était la cave de la maison sous laquelle l'état-major avait installé ses bureaux.]

Puis, il ajoute :

— Après, vous pourrez circuler dans la maison. Mais, si des grenades retombent, vous redescendrez au cachot!

C'EST FINI, ET VOUS ÊTES LIBRE.

L'abbé Blond, qui ne se l'était pas fait dire deux fois, « circulait dans la maison » lorsqu'il apprend, vers 9 h. 1/2, que le garde champêtre a reçu l'ordre d'inviter tous les habitants à quitter le pays au

début de l'après-midi. Il redescend à la cave et demande :

— Puis-je, moi aussi, préparer mes malles pour partir?

Après un simulacre d'interrogatoire, le « Commandeur » et son interprète lui disent enfin :

— C'est fini, et vous êtes libre!

Il n'en demandait pas davantage.

A 2 heures, toute la population du village est réunie sur la place. Chacun s'est chargé de tous les paquets, colis, caisses qu'il peut emporter. A 5 heures, on arrive à Longavesnes, à pied, sous une pluie battante. Des Allemands font l'appel. Puis, départ pour Roisel. Là, il faut laisser colis et malles : les soldats s'en emparent et ne laissent à chacun que de menus paquets ou une valise. A 9 heures du soir, on entasse tous ces pauvres gens en des wagons à bestiaux où ils restent, étendus ou accroupis dans la boue jusqu'au lendemain à midi. Quatre personnes (sur cent cinquante) moururent en arrivant à Etrœungt (Nord).

*
* *

J'AI FAILLI MOURIR DE FAIM.

Partout les mêmes tristesses, les mêmes ruines, les mêmes deuils. Pour nous aider à les imaginer et à les revivre, relevons encore ces confidences émouvantes d'un témoin, M. l'abbé Dubois, curé de Flers, près de Combles :

« Depuis octobre 1914, désigné comme otage j'ai été menacé trois fois du revolver, et deux fois d'être emmené en Allemagne. J'omets les tracas quotidiens : mon église envahie et servant de lazaret, tous les bancs brûlés, mon presbytère rempli de Prussiens. Ils m'ont tout pris : chauffage, vin, abeilles. Le général s'est emparé de la grande moitié du presbytère, m'a relégué dans l'autre partie où j'ai couché quinze mois sur le plancher de mon bureau. Défense de sortir, même pour les malades, sans une permission écrite. J'ai failli mourir de faim. Enfin, nous avons eu pour trois la ration d'un soldat.

SAINT JOSEPH EN ÉGYPTE.

Après deux ans d'esclavage où j'avais un temps limité pour dire la messe, il a fallu se sauver le 27 juin 1916 sous les obus.

Je me suis laissé chasser le dernier : tous mes paroissiens étaient partis. Et après avoir eu juste le temps de consommer les Saintes Espèces j'ai tout laissé à la garde du Bon Dieu, je suis parti comme l'escargot avec ce que j'avais sur le dos.

Le lendemain, après avoir couché sur la paille dans l'église de Balencourt, départ pour Bapaume; de Bapaume à Marcoing dans un wagon à bestiaux; de Marcoing, où nous avons encore couché dans l'église, à Graincourt, et de là, quinze jours après, à Wadencourt (Aisne) où nous sommes restés 10 mois avec, pour nourriture, le ravitaillement américain : 250 grammes de pain par jour, et pour 15

jours, 150 grammes de sucre, de café, 200 grammes de graisse et un peu de lard.

Quant au régime allemand, il faut y vivre pour le comprendre. C'est une suite ininterrompue de mesures de plus en plus désagréables. Ils sont défiants au point de fouiller les gens de toutes façons. Ils ne laissent passer aucune écriture, adresse, imprimés. Ils m'ont empêché de prendre mon bréviaire, de sorte que, pendant une semaine, je n'ai dit ni bréviaire, ni messe, excepté une fois.

C'est la ruine complète. J'ai dû accepter des chaussures usagées, des mouchoirs, des chemises comme un pauvre. J'ai pensé bien des fois à saint Joseph en exil en Egypte... »

CHAPITRE II

Les préparatifs du départ

Les « méchants Allemands » prennent soin des cloches. — A Nesle, Hombleux et ailleurs. — Monsieur, suivez-nous — » Je suis le juge militaire. » — *Ia, ia.* — Déportations en masses. — Demain, « partage » des personnes. — Tout égal, dit l'officier. — Tous, nous avons été volés. — Matelas, gouttières, boutons de porte. — Jeanne d'Arc.

CES « MÉCHANTS ALLEMANDS »...

A Péronne, vers le 15 janvier 1915, M. l'abbé Lenoble, curé d'Estrées-Deniécourt, avait reçu au presbytère, dont il était l'hôte depuis quelques mois, une singulière visite :

« Un soir, avant le salut, nous raconte-t-il en des notes inédites, je suis seul dans la cour de M. l'Archiprêtre. Un officier allemand sonne; j'ouvre :

— C'est vous, Monsieur le Doyen?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Où est-il?

— Je ne sais pas.

— Ça ne fait rien : vous ferez aussi bien l'affaire. Dites-lui que nous lui amènerons dans quelques jours des cloches.

— Des cloches?!!

— Oui, oui, ces méchants Allemands prennent encore soin des églises, vous savez.

Cela est dit avec une ironie!

— On ne le croirait pas, répondis-je.

— Si, si, vous verrez!

En effet, quatre jours après, on amène dans la cour du presbytère deux cloches de Chaulnes, deux d'Estrées (la troisième est restée en miettes sous les décombres), trois de Dompierre et une de Becquincourt, presque toutes inutilisables. Elles viennent de la gare, et l'on voit encore la place des étiquettes d'enregistrement.

Pourquoi reviennent-elles? Remords? Non, politique plutôt! Désormais les Allemands n'auront plus, en effet, qu'une manie : rapporter chez l'archiprêtre, en exigeant un reçu, tous les objets du culte qu'ils trouveront à Dompierre, Becquincourt, Chaulnes, Estrées et même plus en arrière du front, à Eterpigny, par exemple, dont presque tous les ornements, même les plus moisis, ont pris le chemin de Péronne. »

A NESLE, HOMBLEUX ET AILLEURS.

Mais, en janvier et février 1917, que les temps sont changés!

A Nesle, une équipe d'Allemands pénètre, en service commandé, dans la tour de l'église, ouvre, à

coups de pioche, de larges baies autour des abat-voix, et précipite dans le vide, l'une après l'autre, les quatre cloches : l'une d'elles se brise sur les pavés de la place — ce qui fit beaucoup rire les soldats chargés de cette opération.

Dans le bourg voisin de Hombleux, où le clocher se dresse au-dessus du sanctuaire de l'église, la cloche, en tombant, éventre la toiture, traverse la voûte avec fracas et vient ouvrir en deux un maître-autel en marbre. Les « ouvriers », cette fois, sont tout penauds.

De Ham à Chaulnes, de Péronne à Roye, d'autres équipes, au même moment, travaillent avec plus ou moins de bonheur. Au bout de quelques semaines, il ne reste, dans aucune église, ni une cloche, ni un tuyau d'orgue.

*
* *

MONSIEUR, SUIVEZ-NOUS!

En même temps, les sévices contre les personnes se renouvellent et s'aggravent.

Le lundi 19 février 1917, vers le début de l'après-midi, M. l'abbé Barbe, curé de Muille-Villette, vaquait tranquillement à ses occupations dans le jardin de son presbytère lorsqu'il eut la surprise de voir arriver chez lui un officier allemand, accompagné d'un interprète qu'il connaissait pour l'avoir rencontré maintes fois à Ham, et de cinq gendarmes. Il s'approche pour les recevoir :

— Monsieur, lui dit aussitôt l'interprète, par ordre du général, mettez votre manteau et suivez-nous!

Devant cet ordre catégorique et imprévu, le bon curé essaie d'obtenir quelques explications :

— Que se passe-t-il? Que me veut-on?

— Rien, lui répond sèchement l'interprète.

L'abbé commence à s'inquiéter :

— Faut-il prendre une couverture? demande-t-il.

— Oui.

— De quoi manger?

— Non.

— Mon bréviaire?

— Non.

Et, sans lui donner le temps de rien emporter, ils lui crient : « Vite, vite », l'entraînent vers une automobile placée devant la porte du presbytère et l'y font monter avec eux. Ils l'emmènent ainsi jusqu'au château-fort de Ham et l'y font enfermer, seul, sans autre forme de procès.

M. le Curé de Muille-Villette ne savait que penser. Huit jours auparavant, une bougie était restée allumée, le soir, dans l'église, devant la statue du Sacré-Cœur : il avait par mégarde, oublié de l'éteindre, et un soldat allemand était venu le lui faire observer : était-ce pour ce crime qu'on venait de le mettre en prison? Il eut, durant de longues heures, tout le loisir d'y réfléchir : car, dans cette cellule sombre, dont tout le mobilier se composait d'une botte de paille étendue sur quelques planches, il ne put, comme on le pense bien, ni manger, ni dormir.

JE SUIS LE JUGE MILITAIRE.

Le lendemain, vers 15 heures, l'officier qui l'avait arrêté la veille se présente :

— Je suis, lui dit-il, le juge militaire : nous venons vous interroger.

Et, tout de suite, il commence :

— Monsieur, vous êtes accusé d'avoir communiqué par téléphone avec l'armée française à Paris, par Noyon.

Le pauvre curé n'en pouvait croire ses oreilles :

— Où donc était ce téléphone? demande-t-il.

— Dans un immeuble.

— Quel immeuble?

Le malheureux « accusé » ne parvint jamais à le savoir. Il apprit en outre qu'on lui reprochait d'avoir caché un soldat français. Il essaie, non sans peine, de convaincre le juge qu'il n'en est rien. Et, après avoir signé sa déposition, il est enfermé de nouveau, seul, dans sa cellule et peut y poursuivre à loisir sa longue et douloureuse méditation :

— Quarante-huit heures de prison avec la perspective de la mort, raconte-t-il aujourd'hui, ça vaut une retraite de plus de six mois!

Cependant, il n'avait pas encore mangé.

Le mercredi il se décide à faire demander par écrit à la Commandanture de Ham, par l'intermédiaire de son geôlier, l'autorisation de faire venir de la ville quelques aliments. Le soir, il n'avait pas eu de réponse.

Le lendemain jeudi, ne sachant que penser, il demande à voir un aumônier allemand qu'il avait

rencontré maintes fois dans sa paroisse : pas encore de réponse.

IA, IA!

Enfin, le vendredi matin, vers 7 heures, la porte de la cellule s'ouvre : c'était le geôlier, accompagné d'un artilleur allemand en résidence à Muille-Villette qui, en apercevant M. l'abbé Barbe, lui dit :

— Vous, retour.

— Comment, retour? demande le malheureux curé qui ne pouvait plus croire à sa délivrance. A Muille?

— *Ia.*

— Prendre couverture?

— *Ia.*

On le conduit dehors, jusqu'à une voiture qui stationnait devant le château fort :

— Vous monter!

C'était donc vrai : il était sauvé, il rentrait dans sa paroisse. Mais non : au passage du canal, la voiture qui le conduisait, au lieu de prendre la direction de Muille-Villette, s'engage sur la route de Voyennes. C'est dans cette nouvelle résidence que M. l'abbé Barbe eut la joie d'être « libéré » par les troupes franco-anglaises. Depuis lors, quand il raconte ces journées angoissantes, le bon curé ne manque pas d'ajouter :

— Je ne vous souhaite pas d'y passer, mais ça fait du bien!

*
* *

DÉPORTATIONS EN MASSE.

A cette époque s'organisent de nouveau, dans les bourgs, les villages, les moindres hameaux, les déportations en masse.

« A Ham, nous écrit M. le chanoine Fouilloy, curé-doyen, c'est le 10 février que l'on a enlevé tous les habitants de 15 à 60 ans, à l'exception des mères de famille ayant des enfants de moins de 15 ans. » De ce chef, près de 600 personnes prennent, sous la conduite de soldats en armes, le chemin de l'exil.

DEMAIN, « PARTAGE » DES PERSONNES.

Nous avons pu nous procurer le texte manuscrit d'un ordre des autorités allemandes de Bouvincourt, petit hameau dépendant de la paroisse de Vraignes (doyenné de Roisel). C'est une convocation adressée simultanément à trois personnes — dont une jeune fille de 16 ans — habitant à Bouvincourt les maisons numérotées 55 et 57, et désignées pour être séparées des leurs et emmenées dès le lendemain en esclavage. Nous reproduisons tel quel ce document, rédigé en un français qui ne pouvait être que barbare :

A L'ORDRE DU CHEF DE L'ARMÉE

Demain matin Partage *des personnes, qui sont nommées à l'autre côté. Ces personnes doivent être*

présent à 9 h. 15 (heure allemande) — des autres personnes sont exclusées — devant la maison de la Commandanture. Ils peuvent prendre avec eux, tout ce qu'ils peuvent même porter avec eux, des vêtements chauds, des couvertures, du pain, des fourchettes, des cuillers, des couteaux, des provisions pour un jour.

Celui qui n'est pas présent, sera aussitôt emprisonné. Je regrette de vous faire ce malheur, mais complaignez-vous à vos compatriotes qui ne voulont pas faire la paix!

Monsieur le Commandant.

Au verso de cet ordre, sont inscrits les noms des destinataires :

1. *Ripert Henri, haus (maison)*, 57.
2. *Sauvage Emilia, haus (maison)* 57.
3. *Mondot Sylvia, haus (maison)*, 55.

TOUT ÉGAL, DIT L'OFFICIER.

Dans les foyers à demi déserts de nos villes et de nos villages, il ne reste guère plus que des vieillards — plus d'un néanmoins fut emmené, par exemple, l'abbé Dupont, curé de Rouy, âgé de 80 ans, — des infirmes ou des déments, des femmes accompagnées de tout jeunes enfants.

Et les ordres d'appel sont immédiats et irrévocables.

A Moyencourt, petit village situé au sud-est de Nesle, le curé, l'abbé Laruelle — vieillard de 84 ans,

tombé en enfance depuis les premiers jours de l'invasion allemande — vint à mourir le 11 mars. Le curé de Réthonvillers, M. l'abbé Dobémont, réfugié avec ses paroissiens, depuis quelques semaines, dans ce hameau épargné jusque-là par les obus et l'incendie, avait fixé l'enterrement au surlendemain 13 mars, à 10 heures. Mais il fut enlevé par les Allemands le matin même vers 9 heures. Comme il demandait qu'on lui laissât au moins le temps d'enterrer son confrère :

— Tout égal, lui répondit brutalement l'officier.

Et il le fit emmener sans délai.

Dans toute la région envahie, il n'est resté que six prêtres — dont un, l'abbé Mache, curé d'Ercheu, gravement malade, survécut à peine quelques jours à la libération de sa paroisse.

TOUS, NOUS AVONS ÉTÉ VOLÉS.

Partout, les déportations furent précédées de « réquisitions » nombreuses et suivies du pillage des maisons.

A Roisel, les habitants s'étaient cotisés pour acheter du charbon et, dans ce but, avaient remis une somme de 1.700 ou 1.800 francs aux autorités allemandes qui gardèrent l'argent et le charbon.

A Hombleux, au plus fort de l'hiver — exceptionnellement rigoureux en 1917 — l'ordre fut donné d'enlever tous les matelas. Les Allemands en recueillirent et en emportèrent environ 500.

Ecoutons d'autres témoins :

« Dès le 11 février, écrit M. le doyen de Ham, le

pillage fut complet dans les maisons vides. Mes vicaires n'ont plus ni sièges, ni couvertures, ni matelas. Leurs bibliothèques ont été fouillées et finalement abandonnées. »

De son côté, un mourant, l'abbé Mache, curé d'Ercheu, s'exprime ainsi dans une lettre intime, la dernière sans doute qu'il ait écrite :

« La moitié de la population a été emmenée, nous ne savons où. Tous nous avons été dépouillés, volés; on nous a tout enlevé et nous n'avons sauvé que le petit paquet préparé pour l'évacuation. »

MATELAS, GOUTTIÈRES, BOUTONS DE PORTE.

Faut-il interroger d'autres témoins et poursuivre cette douloureuse, cette lugubre énumération?

Ce qui restait de chevaux ou de bestiaux dans les fermes, tout a été enlevé; de même, pour les charrues, les herses, tous les instruments agricoles : en maints villages, la terre n'avait pas été cultivée en octobre.

« Tout ce qui était à leur goût, il l'ont pris », raconte d'une voix terne et sans avoir même la force de s'indigner encore, un malheureux vieillard : meubles, matelas, lits, tables, linge, ils ont tout emporté, même — comme, par exemple, à Hombleux, — les gouttières des maisons, et jusqu'aux boutons de porte.

Dans ce dernier bourg, l'ordre avait été donné aux habitants d'évacuer le village vers 9 heures; puis, il y eut contre-ordre, et le départ fut retardé jusqu'à 11 heures : pendant que ces malheureux se pré-

paraient à quitter pour toujours leurs foyers, des soldats allemands pénétraient dans leurs maisons afin d'arriver bons premiers au pillage qui allait suivre le départ!

JEANNE D'ARC.

Litanie lugubre, qui pourrait durer longtemps, et qui, cependant, n'est pas complète, puisqu'il faut y ajouter la destruction systématique des fermes, des maisons, des granges. Après le cambriolage, l'incendie! Il n'y a manqué — et encore, pas toujours — que le massacre. Mais, pour se consoler, à Roye, dans un pensionnat catholique de jeunes filles qu'ils avaient depuis deux ans transformé en hôpital, ils ont, la nuit de leur départ, mis en pièces, une magnifique statue de Jeanne d'Arc qui, de son doigt montrant le cie et de son pur regard, parut sans doute trop menaçante à ces pionniers d'une *Kultur* que toutes les pages de l'Evangile condamnent...

CHAPITRE III

En pays reconquis

Te Deum ou marche funèbre? — Un plan rigoureusement établi. — Scènes déchirantes. — Vols et déprédations. — Dans les régions libérées. — A Ham : Tous les hommes à l'église. — La ville tremble. — Les oiseaux français. — Péronne, le 20 mars 1915. — J'ai vu Albert, j'y ai vécu... — Le feu et l'eau. — Dans une maison en ruines. — Un cyclone? — *Per amica silentia lunæ.* — Aux catacombes. — Les gendarmes ne sont pas rassurés. – Logements pour officiers. — Lieux d'asile. — N'allez pas à Vraignes. — Le Commandant ne dort pas. — L'homme du service des renseignements. Où sont les Allemands? — *Parvuli petierunt panem.*

« TE DEUM » OU MARCHE FUNÈBRE?

Enfin, enfin, ils sont partis! Mais nos *Te Deum* sont douloureux comme une marche funèbre...

Revenons au « VIIIe Rapport présenté à M. le Président du Conseil par la Commission instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en

violation du droit des gens (1) » : nous nous expliquerons vite cette angoisse.

UN PLAN RIGOUREUSEMENT ÉTABLI.

« Nous venons, y lisons-nous, de parcourir une partie des régions de l'Oise, de l'Aisne et de la Somme qui, après avoir subi pendant plus de trente mois, la domination allemande, ont été récemment délivrées du joug le plus lourd et le plus odieux.

Tout, dans le spectacle de dévastation que nous avons eu sous les yeux, décèle une méthode si implacable et d'une si frappante uniformité qu'il est impossible de n'y pas voir l'exécution d'un plan rigoureusement établi. Réduction des citoyens en servitude, enlèvement des femmes et des jeunes filles, pillage des foyers, anéantissement des villes et des villages, ruine de l'industrie par la destruction des usines, désolation des campagnes par le bris des instruments agricoles, l'incendie des fermes et l'abatage des arbres, tout a été mis en œuvre au même moment et avec la même férocité, pour créer la misère, inspirer la terreur et faire naître le désespoir. »

SCÈNES DÉCHIRANTES.

Continuons de feuilleter ces pages expressives et navrantes et d'y relever les faits dont les villes ou les villages de Picardie ont été le théâtre :

(1) Nous citons le texte publié par le *Journal Officiel* du 18 avril 1917.

« C'est à partir du milieu de février dernier, c'est-à-dire du moment où les Allemands ont commencé à préparer leur repli, qu'ont été commis les actes de déprédation sauvage qui, connus aujourd'hui du monde entier, révoltent la conscience universelle.

Il avait été déjà procédé antérieurement à la déportation de nombreux habitants, que l'envahisseur, séparant sans pitié les familles, envoyait travailler en Allemagne ou dans le nord de la France. Cette mesure est devenue générale et a frappé toute la partie valide de la population des deux sexes, de 16 à 60 ans, à l'exception des femmes ayant de jeunes enfants. Dans toutes les communes, elle a été appliquée avec la même dureté, donnant lieu aux scènes les plus déchirantes. A Ham, parmi les 600 personnes emmenées, se trouvaient quatre malades de l'hospice... »

VOLS ET DÉPRÉDATIONS.

D'autres traits vont compléter ce tableau :

« A Ham, où le chef de la Commandanture s'est bien gardé de restituer une table ancienne de grande valeur qu'il avait empruntée à la mairie, le général von Fleck a déménagé tout le mobilier de la maison Bernot, dans laquelle il était logé. L'opération a été accomplie avec une telle perfection que le général, à la fin de son séjour, n'ayant plus rien pour s'asseoir, a dû faire demander des chaises à la municipalité.

Même dans les villes et les villages qu'ils n'ont pas complètement rasés, les Allemands se sont achar-

nés à faire disparaître les usines et à ravager les exploitations agricoles.

C'est ainsi, par exemple, qu'à Roye, où la bataille n'avait causé que des dégâts réparables, ils ont incendié les sucreries et organisé la ruine systématique de toutes les industries, en arrachant d'abord le bronze, le zinc, le plomb, le cuivre et le laiton, en enlevant ensuite les pièces mécaniques qui pouvaient avoir quelque valeur, en brisant toutes les parties en fonte.

Cest ainsi encore qu'à Ham, où ils ont fait sauter le beffroi et le château, ils ont anéanti par l'explosion les deux sucreries Bocquet et Bernot, la distillerie de Sébastopol, la fabrique d'huile Dive et la brasserie Serré...

Presque partout, les arbres fruitiers, dans la campagne et dans les jardins, ont été abattus, profondément entaillés, ou écorcés de manière à les faire périr. Des files entières de grands peupliers, sciés à leur base, jonchent les champs, le long des routes. Les abords des villages sont encombrés d'instruments agricoles irrémédiablement détériorés. Près de ce qui fut la gare de Flavy-le-Martel, nous avons vu un immense verger, entièrement saccagé, dans lequel étaient réunis en grande quantité des charrues, des herses, des faucheuses, des moissonneuses, des râteaux mécaniques et des semoirs rendus inutilisables et endommagés de telle sorte qu'ils ne puissent être réparés. Çà et là, un certain nombre de ces machines avaient été entassées sur des foyers d'incendie. Les roues en fer étaient faussées, les pignons et les engrenages fracassés, les parties en bois rongées par le feu. »

*
* *

DANS LES RÉGIONS LIBÉRÉES.

Parcourons, nous aussi, à la suite de nos témoins, ces régions désormais libérées; et, dès les premières heures de cette délivrance — attendue depuis trente ou trente-deux mois — essayons de saisir, à l'aide d'exemples précis et suggestifs, des impressions dont rien, plus tard, ne pourrait plus nous rendre l'étonnante et vivante complexité.

TOUS LES HOMMES A L'ÉGLISE.

Un « témoin militaire » va, pour commencer, nous introduire dans la ville de Ham, dès le 19 mars.

« Les Allemands, nous rapporte-t-il, ont évacué Ham dans la nuit du dimanche 18 au lundi 19 mars. Leurs préparatifs n'étaient pas achevés. Le samedi, ils firent sonner à travers la ville un ordre enjoignant à tous les hommes, à partir de l'âge de quinze ans, de se rendre, le lendemain matin, à neuf heures, à l'église avec un jour de vivres. Sans doute comptaient-ils les emmener à l'arrière avec eux. Quand les hommes se présentèrent, le commandant de la place les garda un quart d'heure et les renvoya. Il y avait eu contre-ordre... Il profita seulement de leur présence à l'église pour leur adresser une communication qu'il aurait aussi bien fait sonner dans les rues. C'était l'ordre de s'abriter au centre de la

ville, de midi à quatre heures, pendant qu'il serait procédé à la destruction du château, du beffroi, des trois ponts.

LA VILLE TREMBLE.

Les habitants déménagèrent et évacuèrent hâtivement les maisons menacées par l'explosion. Puis, ils attendirent tout l'après-midi, anxieux. Rien n'eut lieu, encore un contre-ordre assurément.

La proclamation portait que nul ne sortirait à partir de six heures du soir. Peu de gens se couchèrent. On savait que le départ approchait. Les téléphonistes avaient enlevé leurs fils, ce qui semblait un signe d'exode définitif.

Entre une heure et trois heures du matin, la ville tremble; le château sautait. Chacun crut que sa maison s'effondrait aussi. Les habitants, terrifiés, attendirent le petit jour.

Alors, des mansardes, ils osèrent hasarder un regard. Le beffroi n'existait plus. Là-bas, la citadelle avec ses tours célèbres était en ruines. Ils descendirent; les plus hardis se risquèrent dans la rue, marchèrent d'abord avec prudence, puis plus vite. Alors, courant de tous côtés, ils sentirent qu'ils étaient seuls et libres. Il était 6 h. 1/4. Ils se heurtèrent, à l'entrée et à la sortie de la ville, aux immenses entonnoirs qui barraient la route. Ils virent, tout autour, les maisons en miettes.

LES OISEAUX FRANÇAIS.

Tout à coup, on entendit un ronflement d'avions. C'étaient quatre appareils français qui arrivaient à

toute vitesse, volant bas. L'un d'eux donna à ces pauvres gens l'impression de raser les toits. Ils virent soudain l'aviateur agiter son bras, leur faire des signes, les saluer. Ils poussèrent des clameurs. Aucun de ceux qui nous ont raconté cette scène n'a pu achever son récit sans jeter sa tête dans ses mains et sangloter.

Alors un habitant songea qu'il fallait boucher les entonnoirs pour permettre à nos soldats d'arriver. On se mit bientôt d'accord. Un appel à la population fut sonné dans les rues et tout le monde, vieillards, femmes, enfants, vint jeter des briques, de la terre, des pierres, dans les grands trous. Pour ce travail immense, leurs bras étaient impuissants. L'ennemi avait brisé presque tous les outils avant de partir. Ils prenaient la terre et les débris à pleines mains et les jetaient. Le génie est venu depuis. Les femmes ont voulu aider nos soldats, ont demandé des pelles, des brouettes. Elles travaillent avec ardeur. Et le spectacle nous parut pittoresque mercredi, quand, sous le soleil, autour de l'entonnoir de la route de Saint-Sulpice, tous, civils et militaires, travaillant avec le même entrain, on vit un gamin monter jusqu'au faîte d'un immense poteau télégraphique pour y planter un drapeau français.

Il ne faut pas chercher à connaître ce qu'ont dit, fait, ressenti tous ces malheureux quand ils ont vu arriver nos premiers cavaliers et, peu après, nos fantassins. Ils sont encore incapables de parler de ces minutes étourdissantes sans pleurer. »

*
* *

PÉRONNE, LE 20 MARS 1917.

Malgré les déportations, malgré les ruines qui s'y accumulent, Ham — comme la ville voisine de Nesle — a gardé toutes les apparences d'une cité vivante. Pénétrons dans Péronne, dont les troupes britanniques viennent d'achever la libération. En cette journée du 20 mars 1917, quel spectacle tout différent nous est réservé!

Tous les ponts qui, naguère, donnaient accès à la ville sont détruits. Autour de ces monceaux de terre et de pierres, des fils téléphoniques et télégraphiques, conservés à dessein, se mêlent, s'enchevêtrent en d'inextricables réseaux. Des bombes, dissimulées sous les décombres, ont été fixées à certains de ces fils et elles éclatent dès qu'ils s'agitent sous la secousse des pieds d'un passant imprévoyant. D'autres bombes sont enterrées, çà et là, sur le terrain même où devront s'accomplir les travaux nécessaires pour reconstituer les routes; et déjà, des soldats du génie ont trouvé la mort au cours d'une mission qui, apparemment, n'offrait guère de périls.

J'AI VU ALBERT, J'Y AI VÉCU...

Par où entrer? Voici, près du château, une passerelle jetée à la hâte pour remplacer le pont-levis : par ce pont de guerre, pénétrons dans la ville.

O stupeur! « J'ai vu Albert, j'y ai vécu, nous rapporte le témoin que nous suivons pas à pas dans ce lugubre voyage : à côté des ruines de Péronne, les ruines d'Albert ne sont rien. »

Dans la malheureuse ville, il ne reste pour ainsi dire pas une maison intacte. Est-ce l'œuvre des canons britanniques? Nullement. L'artillerie avait ébauché le travail. Les pionniers allemands l'ont repris, complété, achevé.

Dans les rues s'élèvent à deux, trois, quatre, et parfois à cinq mètres de hauteur d'invraisemblables monceaux de décombres. Les façades des maisons ont été projetées, comme par un coup d'épaule gigantesque, sur la chaussée; et les meubles, les poutres, les débris de toute sorte jonchent le sol : pour avancer, il faut escalader ces ruines, au risque de tomber dans quelque piège.

LE FEU ET L'EAU.

Nous voici sur la Grande Place. Un groupe de maisons brûle encore. Elles brûleront jusqu'à ce que tout soit consumé. Car il n'y a pas d'eau. Toutes les pompes, d'une extrémité à l'autre de la ville, ont été brisées à coups de massue. Non, pas toutes : après bien des recherches, on a fini par en découvrir une ou deux qui, tant bien que mal, fonctionnaient encore.

DANS UNE MAISON EN RUINES.

Pénétrons dans l'une de ces maisons en ruines; dans la première qui se présente à nous, car toutes

se ressemblent, et elles ne se classent plus qu'en deux catégories : les maisons incendiées, les maisons démolies.

A l'intérieur, tout est brisé : la vaisselle, les chaises et les fauteuils, les tables, les buffets, tous les meubles. C'est merveille si, en quelque coin, on parvient à découvrir un siège qui tienne sur ses quatre pieds, un verre qui ne soit pas en morceaux. Les pianos sont ouverts en deux. Dans aucune chambre, il ne reste un seul matelas. En revanche, on trouve encore nombre de sommiers; mais, d'un coup de pique ou de baïonnette, ils ont été éventrés, et leurs ressorts pendent misérablement. Voici un foyer, il paraît intact; en réalité, il ne l'est pas : il y manque une pièce essentielle, ou bien une fente à peine visible le rend inutilisable. Les placards sont défoncés, les rideaux arrachés des fenêtres, les armoires à glace projetées par terre.

UN CYCLONE?

Et partout, il en est de même. Pas une maison qui n'offre ce spectacle de dévastation. Est-ce un effrayant cyclone qui a tout bouleversé? Est-ce un tremblement de terre qui a tout ébranlé, secoué, culbuté, brisé? La fureur des hommes a, semble-t-il, essayé de surpasser les grands cataclysmes dont la nature nous offre parfois l'horrible spectacle.

A l'hôtel de ville, dans la salle des archives, il ne reste pas un seul livre sur les rayons; tout est par terre, ouvert, déchiré, souillé par la pluie et la boue — car il n'y a plus de toiture — piétiné par les

coups de bottes des soldats qui ont coopéré à cette entreprise de ruines.

A la Banque de France, dix ou douze coffres-forts ont été crevés : ils sont vides.

Voici l'église Saint-Jean. Sur la place voisine, s'élevait la statue de Marie Fouré, l'héroïne, la libératrice de Péronne. Le socle est encore là; mais plus de statue.

PER AMICA SILENTIA LUNŒ.

Et tout n'est pas fini. Cette nuit, les nuits suivantes, au milieu des « silences amicaux de la lune » dont parlait un poète antique, — bien antique, hélas! — nous entendrons des bruits sourds que, d'abord, nous aurons quelque peine à nous expliquer : c'est un pan de mur qui achève de perdre l'équilibre, c'est une maison qui s'écroule; et le lendemain, dans cette rue, ce panorama de ruines présentera des aspects tout nouveaux, comme si on le contemplait pour la première fois...

AUX CATACOMBES.

Si nous descendions dans les sous-sol? Si nous essayions de visiter la ville souterraine qui, depuis des mois, s'était formée et se dissimulait sous l'autre?

En général, les caves sont en meilleur état — heureusement! — que les maisons. Pour la plupart, elles ne sont pas démolies. Elles communiquent

entre elles. Par des brèches ouvertes dans les murs, on peut circuler de l'une à l'autre.

LES GENDARMES NE SONT PAS RASSURÉS.

Mais prenons garde: il y a des surprises.

Voici deux gendarmes français : dans les tas de vaisselle brisée qui partout jonchent le sol et s'écrasent sous les pieds, ils essaient de découvrir quelques pièces encore utilisables : des assiettes, des pots de confiture dans lesquels ils pourront donner à manger et à boire aux réfugiés dont on signale la présence dans les villages voisins.

Soudain, l'un des gendarmes touche et déplace, par mégarde, une boîte de fer blanc — quelque boîte de conserves dont on retrouve un grand nombre au milieu de ces débris. Au même instant, un mécanisme d'horlogerie se déclanche. Ces braves jettent par terre leurs piles d'assiettes, se réfugient tout près de là, sous un escalier, et y attendent stoïquement la mort. Puis, le bruit cesse, le mécanisme s'arrête. A la lueur d'une lampe électrique, ils se hasardent à sortir de leurs cachettes, on n'entend plus rien. Ils nous montrent la boîte :

— Surtout, disent-ils, n'y touchez pas, ça pourrait éclater!

LOGEMENTS POUR OFFICIERS.

Poursuivons notre route, mais prenons garde, en ouvrant une porte, en déplaçant un meuble, de déclancher le mécanisme d'une bombe.

Voici d'anciens logements d'officiers. Dans ces caves profondes, des débris jonchent partout le sol. Elles devaient être pourtant, à en juger par ce qui reste, superbement aménagées. On aperçoit encore les traces des installations de la lumière électrique et du téléphone. Les tables de nuit, pour la plupart, sont brisées. Le marbre des tables de toilette a été mis en pièces à coups de massue. Dans le fond des cuvettes, on trouve encore des eaux sales.

Dans certains abris, on compte jusqu'à cinq ou six glaces luxueuses, des lits, des tapisseries. A trente pieds sous terre, voici un piano — rendu inutilisable, naturellement. Dans la rue du Collège, l'un de ces abris souterrains est entièrement tapissé de soie rose; et comme il est impossible de trouver une seule chapelle, un seul autel où l'on puisse célébrer la messe, un prêtre français n'hésite pas à le transformer en oratoire.

*
* *

LIEUX D'ASILE.

Avant leur départ, les Allemands avaient concentré dans certains bourgs, choisis comme lieux d'asile, la population de tous les villages et hameaux du voisinage qu'ils avaient décidé de livrer au pillage, puis à l'incendie. En de très petites localités, à peine habitées d'ordinaire par quelques centaines de personnes, des milliers de vieillards, de femmes et d'enfants se trouvaient réunis, sans abri souvent et au surplus sans vivres.

Dans la soirée du mercredi 21 mars, on signale à l'officier britannique qui commandait la « place » et les ruines de Péronne l'état de détresse dans lequel se trouvent, à quelques kilomètres au sud-est de la ville, les malheureux habitants du village de Vraignes et les réfugiés qui étaient venus en tripler ou en quadrupler le nombre.

N'ALLEZ PAS A VRAIGNES.

Sans perdre un instant, le commandant fait préparer deux voitures de ravitaillement — de ces voitures, reliées deux à deux, que les Anglais appellent des *limbers*. Il allait partir, accompagné d'un interprète et d'un gendarme français lorsque, par téléphone, un contre-ordre arrive (ce qui est fréquent, dit-on, dans toutes les armées) :

— N'allez pas à Vraignes, lui mande-t-on. Il y aura une attaque ce soir, et peut-être le village sera-t-il occupé demain par les Allemands.

— Bien, répond flegmatiquement le commandant, nous attendrons.

LE COMMANDANT NE DORT PAS.

Mais, la nuit, le commandant ne dort pas : il pense aux malheureux Français qui, à Vraignes, souffrent de la faim. Et, dès 4 heures du matin — ce qui est, paraît-il, admirable pour un Anglais — il est debout, lui, l'interprète et le gendarme.

Et en route avec les petites voitures, chargées d'abondantes rations de vivres!

On arrive à Bouvincourt. Il y avait là, avec les habitants, des réfugiés de plusieurs autres villages. Les malheureux étaient encore tout émus des horreurs dont ils avaient été les témoins; et leur cœur souffrait des cruelles séparations qui leur avaient été imposées. A peine avaient-ils le nécessaire pour eux-mêmes; et cependant ils disent à l'officier qui s'offre à les ravitailler :

— Nous n'avons besoin de rien : à Vraignes, ils sont plus malheureux que nous!

L'HOMME DU SERVICE DES RENSEIGNEMENTS.

Mais à qui est Vraignes? Aux Anglais? Aux Allemands? Les pauvres gens, naturellement, n'en savent rien.

La petite caravane arrête un homme du service des renseignements :

— Peut-on aller à Vraignes?

— Je crois que oui, répond-il.

L'homme du service de renseignements, toutefois, ne paraît pas bien fixé sur la valeur de ces indications. Mais l'officier décide de tenter l'aventure :

— Allons à Vraignes, déclare-t-il.

Un taube survolait le petit convoi. Soudain, une grenade éclate à 200 mètres de là. Etait-ce une bombe jetée par l'avion? Ou un obus lancé, de loin, par un canon? Pendant l'alerte, le gendarme avait fait demi-tour : à quoi bon se faire tuer pour rien?

Le commandant, lui, pensait à ses rations de vivres. A aucun prix, il ne voulait s'exposer à les faire tomber entre les mains des Allemands. On décide

donc de retourner à Bouvincourt pour y consulter de nouveau l'homme du service des renseignements. On n'en apprend pas plus que la première fois, si ce n'est que, sans doute, l'infanterie anglaise occupe Vraignes depuis le matin.

OU SONT LES ALLEMANDS?

Le petit groupe part de nouveau, mais sans les voitures de vivres et à pied, et finit par arriver aux abords du village.

Qui y trouvent-ils? Des soldats anglais, flânant dans les rues, comme chez eux, les mains dans les poches.

— Où sont les Allemands? demande à l'un d'eux l'officier.

— Je ne sais pas, répond le soldat, par là.

Et, d'un geste de la main, il montre la direction de l'est.

— On peut entrer dans Vraignes?

— Mais oui, mais oui, pas d'inconvénients!

PARVULI PETIERUNT PANEM.

Cette fois, c'est sérieux, l'officier, l'interprète et le gendarme vont chercher les voitures de ravitaillement; et, tout à fait rassurés, ils font enfin leur entrée dans le village.

Entrée triomphale!

Il y avait là exactement 1.016 personnes qui, depuis plus de deux ans, n'avaient pas vu de pain

blanc. Le commandant prend l'un des pains qu'il apportait, le coupe en deux dans toute sa longueur, le montre aux enfants, qui le dévoraient des yeux. Puis, il le partage en petits morceaux, comme on fait dans les églises pour le pain bénit, et distribue à tous ces petits ces prémices du pain de France.

CHAPITRE IV

A travers le « désert » de Picardie

Doyennés de Mailly-Maillet, Albert, Bray, Combles.

Le coq des Gaules. — *Doyenné de Mailly-Maillet.* — *Doyenné d'Albert.* — « La Vierge est tombée! » — Ni une pierre, ni une brique. — L'œuvre du « décimateur ». — Une église dans une mare. — J'ai toujours célébré la messe... — Vierge Marie, intercédez... — *Doyenné de Bray-sur-Somme.* — Forum ? — Un dépôt de munitions saute. — *Doyenné de Combles.* — Des vaches dans une église. — Ici repose le cœur de... — Quelques « souvenirs ». — J'ai cherché toute une matinée. — L'agonie d'une église. — Émilie-Armande-Françoise. — La vieille femme de Curlu. — Même les ruines !

LE COQ DES GAULES.

Il faut nous remettre en chemin et visiter une dernière fois nos villes, nos plaines, nos villages dévastés. Avant que se modifie l'aspect de ce paysage de ruines, de ce désert — le « désert de Picardie » — cherchons-y, s'il se peut, les clochers,

les flèches et les croix de fer, surmontés le plus souvent du coq symbolique des Gaules. Combien sont tombés! Il nous reste à énumérer maintenant leurs blessures, sans phrases, comme en un martyrologe où, derrière chaque mot, apparaît une histoire tragique.

*
* *

DOYENNÉ DE MAILLY-MAILLET.

Seule, l'extrémité nord-est du doyenné de Mailly-Maillet (canton d'Acheux, entre Doullens et Albert) se trouvait dans le voisinage immédiat de la ligne de feu. De toutes les régions que nous allons parcourir, c'est une de celles qui ont le moins souffert.

Tout au nord, l'église de Bayencourt est fort endommagée : tous les vitraux sont brisés, des crevasses s'ouvrent dans la voûte, les armoires de la sacristie sont brisées, les linges d'autel et les ornements y sont en parties lacérés.

Près de là, le 4 juillet 1916, une violente explosion détruisit complètement l'église de Coigneux. Le curé parvint, non sans peine, à retirer des décombres les vases sacrés. Le tabernacle était broyé : on put sauver la pierre d'autel et deux statues. De l'ancienne église il ne reste que deux pans de murailles et quelques pierres.

Dès la fin de 1914, l'église de Colincamps — modeste chapelle qui date de 1776 — reçut une bombe qui traversa la toiture de part en part sans occasionner, à l'intérieur, trop de dégâts. Mais, depuis lors,

les vitraux sont brisés, le clocher a été atteint, le village est en ruines.

« Le 12 juillet 1916, le clocher de Bertrancourt, nous rapporte M. le Curé, fut légèrement endommagé par les éclats d'un obus tombé sur l'ancien château. Des pierres s'en détachèrent et atteignirent les maisons voisines. Le 17 juillet, plusieurs obus frappèrent une grange, en face de l'église; les éclats rejaillirent sur les fenêtres qui furent toutes brisées; celle de la sacristie a été réduite en miettes. Les armoires ont été endommagées, plusieurs ornements lacérés, la porte broyée. »

En 1914, des obus tombés à proximité de l'église de Mailly-Maillet — dont le portail aux statues richement costumées (fin du xv[e] siècle) est si remarquable — ont respecté l'église, mais brisé tous les vitraux d'une des nefs latérales. En 1916, le bourg fut de nouveau bombardé, et la population dut être évacuée. Cinq ou six obus pénètrèrent dans le sanctuaire; mais la nef est intacte.

En revanche, l'église voisine de Beaussart a beaucoup souffert; la voûte est crevée en plusieurs endroits, les fenêtres sont brisées.

Des obus sont tombés sur Englebelmer et Vitermont : plusieurs d'entre eux y ont atteint les deux églises.

*
* *

DOYENNÉ D'ALBERT.

Au 22 octobre 1914, un bombardement violent et pour ainsi ininterrompu avait déjà, dans la petite

cité, détruit près de 300 maisons : la magnifique église, élevée pierre par pierre par la générosité des pèlerins et à peine achevée, avait été épargnée.

Ce jour-là, un obus tombe dans la sacristie. Cinq jours après, le dôme est traversé par de nouveaux obus; une partie de la charpente s'écroule. Le 14 novembre, les 17 et 27 décembre, la Basilique est directement visée et reçoit des centaines d'obus. Des baies énormes — qui s'aggravent, vers la mi-janvier, sous les coups de nouveaux bombardements — s'ouvrent dans le clocher.

« LA VIERGE EST TOMBÉE! »

Le vendredi 15 janvier, vers 3 heures de l'après-midi, la coupole vole en éclats, et la Vierge qui la surmonte commence à s'incliner vers la terre.

« C'est fait, — écrivait le 17 janvier 1915, un brancardier militaire, dans une lettre reproduite alors par la presse religieuse, — la Vierge d'or d'Albert est tombée, la belle Madone au beau geste d'offrande, qui tendait si haut dans le ciel son petit Jésus au bout de ses bras : ils l'ont abattue ce matin.

J'ai la gorge serrée de chagrin. Depuis que nous sommes là, ce rayon doré qui brillait sur la tour rouge et blanche consolait et nos cœurs et le triste horizon. L'église, quoi qu'on en ait dit, était fort endommagée. Mais la tour restait presque intacte avec sa Vierge. Or,.depuis deux jours, les Allemands s'acharnaient sur la pauvre Basilique, ajourant largement le clocher à coups d'obus, faisant sauter l'abside... Ce matin, ils se remettaient à l'ouvrage. Bientôt, un camarade criait :

— La Vierge est tombée, la Vierge est tombée! J'ai couru au bout du champ. C'était vrai, Notre-Dame de Brebières n'était plus là. Oh! les lâches!

Je me suis adossé au mur d'une maison détruite et je suis demeuré là, à regarder, transi de froid, mais sans pouvoir m'arracher à ce spectacle d'une mélancolie infinie. Plus de Vierge là-haut, à dominer nos misères; la Vierge, notre Vierge, seule chose douce à voir en ce pays que la guerre rend sauvage! »

A vrai dire, la Vierge demeurait « là-haut » : elle n'était pas abattue, mais penchée horizontalement vers la terre. Et quelques mois plus tard, le poète Théodore Botrel essaiera de traduire en de beaux vers ce geste saisissant.

... Et la Vierge blessée, — ô Bonté sans seconde, —
En chancelant, nous tend son Fils, encore, toujours !

Et ce geste est le vôtre aussi, mères françaises :
Après tant, tant de jours troublés, de nuits mauvaises,
Quand même n'auriez-vous qu'un enfant pour soutien,
Chancelantes, le cœur broyé, le front sévère,
En lui montrant la France en pleurs sur son Calvaire,
Vous lui dites : « Va, monte, ô mon fils... et meurs bien ! »

*
* *

Suivons maintenant, du nord au sud, la ligne du chemin de fer d'Arras à Albert. Les paroisses situées à l'est de cette ligne ont été, pour la plupart, occupées par l'ennemi.

NI UNE PIERRE, NI UNE BRIQUE.

L'église de Miraumont a été littéralement écrasée par un seul obus dans la nuit du 21 au 22 juin 1916, au cours du bombardement qui précéda la grande offensive. Seuls, à cette époque, le clocher et les quatre murs restaient debout. A l'autel de la sainte Vierge, un ciboire qui se trouvait dans le tabernacle avec des hosties consacrées, a été ouvert par la secousse et rempli de terre et de mortier. La sacristie était intacte. Toutes les statues, y compris une belle statue de Jeanne d'Arc, étaient en pièces.

Des ornements, bannières, candélabres, calices provenant des églises voisines de Beaumont, Grandcourt, Thiepval, Ovillers, La Boisselle, Pozières avaient été remis par les Allemands, vers la fin de 1914, à M. le Curé de Miraumont, à mesure que ces églises étaient mutilées ou détruites : tout a disparu, à la suite des bombardements qui ont détruit de fond en comble toutes les maisons du village, y compris le presbytère.

Durant l'automne de 1914, l'église de Beaumont avait reçu de nombreux obus : les piliers intérieurs s'étaient écroulés, ainsi qu'une partie du sanctuaire. Les Allemands avaient établi, parmi ces ruines, un poste de secours.

Nous avons parlé de l'église de Grandcourt où les Allemands, en octobre 1914, s'étaient retranchés comme en une forteresse. Elle a été, dès les premiers jours, complètement sacrifiée : une baie énorme a été ouverte entre la nef et le clocher qui, par un prodige d'équilibre, n'était pas tombé : sur une

carte postale qui reproduit sans doute une photographie d'origine allemande, on aperçoit trois soldats, couverts du casque à pointe, qui, contemplent cette ruine lamentable. Aujourd'hui, il n'en reste plus rien, « ni une pierre, ni une brique ».

Vers la même époque, l'église de Courcelette avait reçu un obus, tombé sur un bas-côté; puis, les Allemands, désireux de l'utiliser, l'avaient réparée.

L'ŒUVRE DU « DÉCIMATEUR ».

L'église de Thiepval, nous l'avons dit, a été copieusement bombardée. Le clocher, dès les premiers jours, était démoli, la voûte crevée. Entre ses murailles en ruines qu'avait reconstruites ou restaurées, peu de temps avant la Révolution française, le « décimateur » de la région (l'abbé Maury, prieur commendataire de Lihons), une ambulance allemande avait été installée dans les conditions les plus précaires.

L'église voisine de Pozières a été entièrement détruite dans la nuit du 28 septembre 1914.

Comme un grand nombre d'autres, l'église de Bazentin, a servi d'asile aux évacués des villages environnants, puis d'ambulance : aujourd'hui, elle est ruinée de fond en comble.

UNE ÉGLISE DANS UNE MARE.

Vers la même époque, l'église de La Boisselle a été jetée par terre comme un château de cartes : les

pierres sont venues s'abattre violemment dans une mare voisine.

L'église d'Ovillers, dont la construction remontait seulement à une douzaine d'années, a subi le même sort : il n'en reste qu'un débris de pilier. Pendant plus de dix-huit mois, la cloche a été installée et utilisée par les Allemands au château de Miraumont, et emportée par eux au moment de leur départ.

L'église de Mametz, dès l'automne de 1914, avait perdu son clocher (Renaissance) : depuis lors, les nefs et le chœur ont été détruits.

Depuis de longs mois, il ne reste rien, si ce n'est les fondations — et encore! — de l'église de Fricourt : c'était un édifice assez élégant, de construction moderne.

*
* *

J'AI TOUJOURS CÉLÉBRÉ LA MESSE...

Dans les anciennes lignes françaises :

En octobre 1914, nous l'avons dit, un obus a traversé la toiture de l'église d'Auchonvillers; d'autres ont démoli la sacristie, enlevé la toiture, abattu le clocher. A l'intérieur, une cloche gît sous un tas de décombres; quelques-unes des colonnes qui séparaient les bas-côtés de la nef se dressent encore au milieu de ces ruines. Elle avait été construite en 1773 en forme de croix latine : des boiseries en décoraient l'intérieur.

Pendant près de deux ans, le village du Mesnil est resté à 1.500 mètres des tranchées allemandes.

« Le 5 octobre 1914, nous écrit M. l'abbé Poiré, curé de cette paroisse, un obus est tombé à un mètre de l'église et a pulvérisé les vitraux; deux autres petits obus ont ébréché la tour du clocher.

Vers le 13 octobre, une *marmite* a fait explosion sur le toit de l'église, détruisant la charpente et la voûte. Le chœur seul était indemne. J'ai donc pu encore y célébrer les offices jusqu'au 9 août 1915, date de l'évacuation de Mesnil. Il pleuvait dans l'église et l'eau y ruisselait comme dans la rue, ce qui n'empêchait pas nos bons soldats de venir nombreux y suivre les offices. Le samedi de la Passion, deux autres obus ont atteint le chœur de l'église, y détruisant un très beau vitrail. J'ai toujours célébré la messe dans ces ruines, ayant pour assistants quelques officiers et soldats et une vénérable dame, vaillante paroissienne, qui, malgré les bombardements, au milieu des sifflements des obus, n'y manqua pas un seul jour. Le presbytère et ses dépendances reçurent cinq obus, et depuis l'évacuation, deux autres.

Pendant dix mois nous avons vécu dans le voisinage de la mort. Le bombardement de Mesnil commença le 29 septembre 1914, il fut violent jusqu'au 20 octobre environ, il restait alors dans le village vingt-cinq personnes, les autres avaient pris la fuite, c'était lamentable. Le bombardement ne fit heureusement que quelques victimes, un homme tué d'un éclat d'obus dans les champs, et quatre personnes blessées assez grièvement. »

Au hameau voisin de Martinsart, un obus incendiaire est tombé sur le clocher en 1914, le jour de la Toussaint.

A Authuille, la pauvre église est dans un état de délabrement affreux : la toiture est ébréchée, ouverte au vent comme à la pluie.

L'église d'Aveluy, de construction moderne, est flanquée d'une assez belle tour. Elle a reçu plusieurs obus qui ont endommagé la tour et percé la toiture : un premier obus l'avait atteinte le 5 janvier 1915.

VIERGE MARIE, INTERCÉDEZ...

Le village de Bouzincourt a été bombardé à diverses reprises. Le 14 novembre 1914, M. l'abbé Bérullier, curé de cette paroisse, récitait une prière en français à l'issue de la messe basse; au moment où il disait : *Vierge Marie, intercédez en notre faveur*, un premier obus tombe au pied de l'église, à trois mètres du portail. Cinq verrières ont été endommagées légèrement.

A Bécordel, le chœur de l'église a été écrasé, à l'automne de 1914, par un obus qui y a éclaté après avoir traversé la toiture. Le sommet du clocher est abattu. Il ne reste là que des murs bas et béants au milieu d'un amoncellement de ruines. Du côté de la porte d'entrée, la partie inférieure du clocher « tient » encore.

Au sud d'Albet, l'église de Méaulte n'a pas été épargnée. Des verrières y ont été brisées; la toiture a été percée de part en part.

L'église de Carnoy est aux trois quarts démolie.

D'autres églises du doyenné, comme Millencourt et Dernancourt, sont à peu près indemnes : elles ont

été occupées en totalité ou en partie par des services sanitaires.

*
* *

DOYENNÉ DE BRAY-SUR-SOMME.

Voici, en allant de l'ouest à l'est, les églises les plus éprouvées de ce doyenné :

Dès le 29 août 1914, la paroisse d'Etinehem avait reçu une cinquantaine d'obus : le premier est tombé sur le clocher de l'église, endommageant fortement la toiture et la tour du clocher. trouant la voûte, brisant les vitraux.

En février 1915, deux obus tombés à proximité de l'église de Bray-sur-Somme, à quelques mètres du chœur et du sanctuaire, ont endommagé gravement les vitraux. Un autre, tombé sur la tour du clocher, l'a quelque peu ébréchée.

Le 18 février 1915, l'église de Suzanne, reconstruite vers 1770, a reçu un premier obus qui a troué la toiture et la muraille et brisé les vitraux. Ces premiers dommages avaient été réparés vaille que vaille avec du carton bitumé et du zinc. Mais, pendant le bombardement du 14 janvier 1916, un gros obus est de nouveau tombé, presque à la même place, enlevant une partie de la toiture, démolissant le plafond, brisant les lustres, les lampes et même les bancs. Un éclat est resté incrusté dans la porte du tabernacle. Un autre obus a éclaté, dans le bas de l'église, le 30 janvier. Pendant ce terrible bombardement, M. le curé de Suzanne célébrait comme d'ordi-

naire la messe (à laquelle assistaient deux paroissiens); mais il dut l'interrompre précipitamment avant l'Evangile.

FORUM?

A Frise, le chœur de l'église est entièrement démoli; tous les murs sont à jour; à peine reste-t-il quelques poutres de la charpente du toit. La base et quelques murs éventrés du clocher tiennent encore. Une croix en fer dont un bras est cassé, provenant probablement du chevet de l'église, et la lampe du sanctuaire (suspension), ont été pieusement recueillies, comme des reliques. De tout le village, il ne reste qu'une maison habitable.

L'église d'Eclusier est entièrement détruite : elle avait été reconstruite au XIXe siècle, et on y conservait précieusement d'anciennes boiseries (Renaissance) : on ne les retrouvera plus.

L'église de Vaux, malgré ses vitres brisées et sa voûte percée, était utilisée, pendant l'offensive de la Somme, comme cabinet dentaire.

La vieille église de Cappy (XIIe siècle), très gravement menacée, n'a subi que de légers dégâts.

Le hameau d'Herbécourt a été anéanti presque entièrement par l'artillerie. De l'église, il subsiste quelques murs tout crevassés. Au milieu des tas de pierres amoncelées, deux colonnes conjuguées, légèrement éraflées par les obus, émergent encore, toutes droites, jusqu'à la corniche, comme on en voit à Rome parmi les ruines du Forum.

*
* *

UN DÉPOT DE MUNITIONS SAUTE.

Malgré son éloignement relatif du front, l'église de Cérisy-Gailly n'a pas été épargnée : dans la nuit du 6 au 7 novembre 1916, l'explosion de plusieurs dépôts de munitions a provoqué de « formidables détonations qui, nous écrivait alors un témoin, ont fait trembler le sol. Il y eut un tel déplacement d'air que tout le village a été sérieusement endommagé : les toitures furent en partie enlevées; les portes des maisons, des étables, des armoires, etc., ont sauté; les fenêtres et les vitres furent brisés. A l'église, une douzaine de fenêtres sur dix-sept ont été broyées complètement, ou peu s'en faut; de ce nombre est la belle fenêtre, dite de saint Georges : la statue du saint a été renversée. La toiture, apparemment intacte, a souffert : il pleut dans l'église, dont les portes, au surplus, ont été à moitié démolies. Le plafond de la sacristie est tombé. »

Au cours de la même nuit, et pour la même cause, les églises de Chipilly, Morlancourt. Méricourt-sur-Somme et Sailly-Laurette ont perdu la plupart de leurs vitraux.

A Chuignolles, la charpente du clocher est à nu, les vitraux sont brisés : l'église, dans son ensemble, n'a pas trop souffert; mais elle est ouverte à la pluie et au vent.

*
* *

DOYENNÉ DE COMBLES.

A l'exception de Maricourt, toutes les paroisses du doyenné de Combles étaient dans les lignes allemandes.

A Combles, des pans de murailles, au milieu desquelles s'ouvrent çà et là des fenêtres romanes, se dressent encore, bizarrement ,au milieu des pierres amoncelées, de nombreux obus ont bouleversé le cimetière. Le bourg est en ruines.

A Lesbœufs, il n'y a pas un mètre carré de terrain qui n'ait reçu un obus. Plus une maison. De l'église — dont la cloche seule a été retrouvée intacte — il ne reste pas même les ruines : à la place où elle s'élevait naguère passe maintenant une route spacieuse pour la construction de laquelle on a utilisé tout ce que l'on a pu retrouver de décombres.

DES VACHES DANS UNE ÉGLISE.

L'église de Mesnil-en-Arrouaise est aux trois quarts démolie : elle n'a plus de toiture, ni de clocher. La sacristie subsiste encore. Le village a été saccagé, puis détruit.

En 1915, les Allemands ont fait de l'église de Manancourt une écurie : après en avoir enlevé les bancs, ils y ont mis d'abord des vaches, puis des chevaux. En 1916, ils l'ont convertie en hôpital. Le 11 septembre 1916, le village a été violemment bombardé durant quelques jours. De l'église, il ne sub-

siste qu'une partie des deux murs latéraux et le mur de l'abside, ainsi que l'autel et deux statues : de tout le reste (toiture, clocher, mobilier, etc.), il ne subsiste même plus les décombres. La sacristie a été incendiée.

ICI REPOSE LE CŒUR DE...

A Manancourt, — lisons-nous dans le IXe Rapport de la Commission d'enquête sur les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens, — « dans le terrain clos servant de cimetière privé à la famille de Rohan, ils (les Allemands) ont enterré un grand nombre de leurs soldats, et, chose inconcevable, installé à la fois une cuisine à l'intérieur du mausolée des Rohan, et des latrines au milieu de leurs propres tombes. Dans la crypte, où règne un désordre indescriptible, presque toutes les cases sont béantes. Un cercueil d'enfant, sorti de l'un des compartiments, a été déplombé. Un lourd cercueil en plomb, à demi tiré d'une autre case, porte sur son couvercle des traces de coups de ciseau. Un bloc de marbre, au milieu duquel se voit une petite excavation, a été jeté parmi les décombres; on y lit cette inscription : « Ici repose le cœur de Mme Amélie de Musnier de Folleville, comtesse de Boissy, décédée à Paris, le 16 juillet 1803, à l'âge de 32 ans et 10 mois. »

QUELQUES « SOUVENIRS ».

Dans le hameau voisin d'Etricourt, il ne reste guère de l'église que les murailles et, suspendue en

l'air parmi les décombres, la chaire. Toutes les maisons ont été systématiquement détruites : dans l'une d'elles gît, parmi les ruines, un coffre-fort éventré.

De même à Equancourt, où toutes les maisons ont été incendiées et demeurent sans portes, ni fenêtres, ni toitures : les murs de l'église, que les Allemands s'étaient appropriée, en août 1916, sont fort endommagés; à l'intérieur, la tribune n'a pas été entièrement atteinte. De la toiture et du plafond, il ne reste que la partie qui recouvre le bas-côté gauche. Le clocher a disparu; mais la voûte en pierre et l'escalier de la tour subsistent.

A Ytres, tout a été saccagé, miné, détruit.

Redescendons vers Sailly-Saillisel : quel chaos! Littéralement, il n'y reste pas pierre sur pierre. Les nouvelles routes qui traversent l'emplacement du village ont un aspect rougeâtre : elles ont été empierrées avec les briques dont étaient bâties les fondations des maisons, dont trois ou quatre à peine demeurent, comme « souvenirs », du côté de Saillisel, mais en ruines : de l'église, plus rien, pas même les soubassements. Des matériaux de démolition destinés à disparaître eux-mêmes bientôt, et c'est tout! Le 27 août 1914, onze obus étaient tombés sur le clocher, dont un pan de mur, à la fin de 1915, était tombé sur l'église devenue dès lors inutilisable.

Une note reproduite par la *Croix* du 23 janvier 1916, nous apprend qu'un prêtre-brancardier, M. l'abbé Chevreau, curé d'Acquigny (Eure), a rapporté dans son église et exposé à la vénération de ses paroissiens, un christ mutilé qu'il a recueilli à Frégicourt : c'est à peu près tout ce qu'il a trouvé

dans ce hameau de 150 habitants, situé sur la route de Combles à Sailly-Saillisel.

J'AI CHERCHÉ TOUTE UNE MATINÉE.

A Rancourt, dont les soldats allemands avaient, en août 1914, pillé la sacristie, jetant par terre, comme des chiffons, les ornements, les aubes, les surplis et s'y étendant pour dormir, à peine reste-t-il une maison, percée, d'ailleurs, de trous d'obus. Le cimetière est introuvable. Des tranchées et des cratères de mines sillonnent les champs voisins.

Partout s'offrent à la vue, dans cette région, les mêmes spectacles.

A Ginchy, tout le village est détruit de fond en comble. De nombreux obus ont bouleversé le cimetière. Dans ces champs dévastés, quelles semences lèveront, et quand?

A Maurepas, il ne reste de l'église qu'un fragment du porche et les cloches, tombées ou abandonnées près de la route. Le village est totalement anéanti; du cimetière, il ne reste que deux caveaux ouverts, — sans un cercueil!

« Entre Maurepas et Combles, nous écrivait un témoin, sur le versant faisant face au bois de Leuze, s'élevait une chapelle de Notre-Dame de Lourdes : nous l'avons trouvée démolie, les Allemands en avaient employé les pierres pour construire leurs abris. Les hasards du bivouac noue y amenèrent, et je pus élever mon petit autel et dire la messe en cet endroit où tant de générations étaient venues

prier : pendant ce temps, les obus s'acharnaient sur Combles. »

« Je suis allé à Hardecourt-au-Bois, nous rapporte un autre témoin. J'y ai cherché pendant toute une matinée l'église ou du moins ce qui pouvait en subsister encore. Et j'ai fini par découvrir, dans un trou d'obus, l'une des traverses en bois auxquelles étaient suspendues les cloches, et quelques débris de colonnes. J'en ai conclu que c'est là que s'élevait autrefois une église. » Le cimetière est introuvable. Le village est totalement détruit.

L'AGONIE D'UNE ÉGLISE.

Avant de disparaître entièrement, l'église de Guillemont a subi une agonie qui dura deux ans. Une première fois, le 26 septembre 1914, — nous rapporte le curé, M. l'abbé Beauvais, — elle est meurtrie par un obus qui ouvre dans un angle de la tour une brèche d'environ deux mètres : les pierres, dans leur chute, crèvent la toiture; et, peu à peu, les pluies de l'automne et de l'hiver feront tomber le torchis de la voûte.

Le 29 septembre de la même année, des soldats allemands y sont cantonnés et s'y couchent sur des tas de bottes de blé et d'avoine non battus. Puis, elle est convertie en magasin et, dès lors, le culte y est interdit : elle n'est plus qu'une sorte de grange banale.

Mais cette « grange » est encore surmontée d'un clocher. Le 7 avril 1915, les pionniers allemands

font sauter le clocher à la dynamite, sous prétexte qu'il sert de point de repère à l'artillerie française.

ÉMILIE-ARMANDE-FRANÇOISE.

Enfin, le 25 juin 1916, au début de l'offensive de la Somme, un gros obus frappe la sacristie, en attendant que d'autres, après le départ de la population, achèvent cette œuvre destructrice. L'église de Guillemont était un édifice intéressant, de construction récente, dont l'ensemble rappelait l'architecture ogivale du XIIIe au XIVe siècle. Un morceau de cloche, portant l'inscription : *Emilie-Armande-Françoise,* et une bannière de la confrérie de Notre-Dame de Lourdes ont été retrouvés parmi les ruines — et « sauvés »!

Le clocher de l'église de Montauban a été abattu; puis, l'église elle-même complètement détruite : au printemps de 1915, un officier allemand en a rapporté à Bouchavesnes, comme souvenir de guerre, quelques débris de la statue du Sacré-Cœur! Après la reprise du village, en août 1916, une statue de Norte-Dame de Lourdes, encore intacte, a été exhumée des décombres et placée sur un piédestal, seule, au milieu de ces ruines désertes...

LA VIEILLE FEMME DE CURLU.

Nous avons signalé plus haut la destruction de l'église de Maricourt : elle date du 30 septembre et des premiers jours d'octobre 1914. Toute la toiture

du chœur et de la nef est tombée; de larges baies s'ouvrent, à gauche, dans les murailles. Le clocher est démoli; la tribune s'est effondrée. Les cloches, projetées à terre, ont été enfouies sur place par le bombardement. Il ne reste rien de l'ameublement. Les bancs ont été brûlés.

L'église de Curlu, dont l'unique et remarquable bas-côté datait probablement de la fin du XIIe siècle, a été transformée en ambulance, nous l'avons dit, dès l'automne de 1914 : elle avait reçu à cette époque, nombre d'obus, et le clocher, en particulier, avait beaucoup souffert. Aujourd'hui, un christ y reste suspendu, comme par miracle, à un pan de muraille.

Un soldat qui a participé à l'attaque du 1er juillet 1916, adressait à M. le Curé de Curlu, peu de jours après, cette description navrante :

« De votre pauvre Curlu, je ne puis dire qu'une chose, c'est qu'il a subi le tir terrible de l'artillerie française et que, par conséquent, il ne reste rien que des ruines, des pans de maison. L'église est démolie, autour d'elle sont des murs ruinés, des maisons en partie détruites. Quand j'y suis passé, j'ai remarqué en face de l'église une petite chapelle encore debout, à côté d'un cimetière peu abîmé. Quant aux civils, nous n'en avons trouvé aucun : les Allemands les avaient fait partir aux premiers symptômes de l'attaque. Avant l'attaque, on voyait de temps en temps une vieille femme conduire une vache aux champs et un paysan cultiver son jardin, sans souci de la guerre. »

Un autre témoin, à cette époque, ajoutait : « J'ai découvert sous le cimetière de Curlu, d'immenses

salles souterraines avec tables chargées de cristaux, de vins, avec piano, chambre et lits à 12 mètres de profondeur, que les Allemands avaient désertées. »

MÊME LES RUINES...

Comme la plupart des villages de cette région, Hem-Monacu et Le Forest, annexes de Curlu, « sont détruits jusqu'à dix mètres au-dessous du sol, nous écrit un témoin, il ne reste presque plus trace des fondations; les matériaux ont été comme volatilisés. *Etiam periere ruinæ!* »

CHAPITRE V

A travers le « désert » de Picardie

Doyennés de Roisel et de Péronne.

C'est à peine si, dans ce désert... — Ni une charrue, ni une herse — Où sont les 274 habitants ?... — « Aux enfants de Roisel morts au champ d'honneur. » — Lieux d'asile. — Seul, un chat sauvage. — Cataclysme ? — Les coloniaux « sauvent » le bon Dieu. — *Inter vestibulum et altare.* — Villages abandonnés.

C'EST A PEINE SI, DANS CE DÉSERT...

Poursuivons notre douloureux pèlerinage. Nous voici à la pointe nord-est du département de la Somme, dans la région dont Roisel est le centre. Les ruines s'y accumulent; et c'est à peine si, dans ce vaste désert, quelque apparence d'oasis vient, çà et là, reposer le regard.

A Fins, les murs de l'église — dont, en décembre 1916, les vitraux seuls avaient été détruits — se

dressent, lamentables, parmi des maisons incendiées et sans toiture. Ni clocher, ni voûte ne subsistent. Il n'en reste même plus les décombres qui, déjà, ont trouvé leur emploi. Dans le cimetière, les obus ont ouvert les tombes, brisé des grilles et des croix. Parmi ces ruines, plus un habitant.

Des 500 habitants de Sorel-le-Grand, aucun n'est là. Leurs maisons sont en ruines; à peine deux ou trois d'entre elles seront-elles réparables. Le cimetière, en revanche, est en très bon état.

A Heudicourt, il subsiste çà et là des fragments de maisons. Le cimetière est intact : un caveau y a été ouvert. Sous les décombres des granges ou des étables gisent les instruments agricoles.

NI UNE CHARRUE, NI UNE HERSE.

Toutes les maisons d'Epehy sont détruites, à l'exception d'une seule, à l'ouest. Elles ont été, comme ailleurs, minées et incendiées. Le cimetière a été respecté. Plus un habitant. Pas un instrument de culture n'est utilisable.

A Guyencourt-Saulcourt, tout le village a été détruit; l'église, la mairie et les monuments publics ont été saccagés. Il ne reste que des ruines, parmi lesquelles on ne trouve ni une charrue, ni une herse qui puisse être utilisée. La plupart des arbres fruitiers, et d'autres encore, ont été coupés.

A Liéramont, même spectacle. Maisons démolies, ruines désertes où, déjà, commencent à cantonner des troupes. En dehors d'elles, pas un habitant.

A Nurlu, des bombardements intenses et prolongés

ont endolori, meurtri, écrasé les maisons : l'église est par terre. Il n'en reste qu'une mince partie du chevet. L'intérieur est rempli de décombres. Le cimetière est ravagé par les obus. Les champs sont en friches.

A Aizecourt-le-Bas, toutes les maisons sont détruites. Sur les 250 habitants que l'on comptait dans le village en 1914, pas un n'est là, en mars 1917.

OU SONT LES 274 HABITANTS?

Tout près de là, à Longavesnes, plus une maison. Où sont les 274 habitants d'avant la guerre? Tous les arbres sont coupés. Le cimetière a été dévasté par les obus. Les caves elles-mêmes sont détruites.

Toutes les maisons de Villers-Faucon sont détruites, sauf une seule, située près de l'église où, durant tout l'été de 1916, avaient cantonné des soldats allemands.

Dans le village voisin de Sainte-Emilie, un grand nombre de machines agricoles : batteuses, charrues, herses, etc., ont été rassemblées sur la place et brisées ou brûlées. Toutes les maisons sont en ruines.

L'église du Ronssoy est entièrement détruite. Dans le cimetière tous les caveaux ont été ouverts ou brisés ainsi que les chapelles. Toutes les maisons ont été systématiquement dévastées. Plus un « civil » dans ce bourg où l'on comptait avant la guerre plus de 1.200 habitants.

« AUX ENFANTS DE ROISEL. »

L'église de Roisel n'est plus qu'un amas informe de pierres et de briques.

Durant l'hiver 1916-1917, elle avait servi de lazaret. Les bancs furent sciés et brûlés. D'un pilier à l'autre on avait fixé des poutres, et, sur ces poutres, posé des planchers : trois étages, occupés par les blessés et les infirmiers ou infirmières, étaient ainsi disposés à l'intérieur de l'église où l'on avait installé un calorifère, l'électricité — et des latrines. Le confessionnal était utilisé comme guérite par le factionnaire.

Quelques semaines avant leur départ, les Allemands invitèrent M. le Curé de Roisel et les habitants des maisons voisines de l'église à s'éloigner durant quelques heures : pendant ce temps, ils firent sauter la charpente du clocher; la charpente vola en éclats, mais la tour demeura intacte.

A l'exception de quatre ou cinq, toutes les habitations sont détruites. Dans le cimetière, la porte d'un monument élevé « aux enfants de Roisel morts au champ d'honneur » a été enfoncée, les dalles du caveau emportées. D'autres chapelles funéraires ont subi un sort analogue. Des couronnes y ont été prises et ornent les tombes des soixante-dix soldats allemands qui sont inhumés dans le cimetière.

Il ne subsiste guère dans le village d'Hervilly qu'une maison et une douzaine d'étables ou de granges en état d'être réparées. Au cimetière, dans la chapelle du caveau de la famille Carpeza (dont les

dalles ont été déplacées), on a retrouvé quelques vases sacrés, parmi lesquels un ostensoir dont les Allemands, avant de l'abandonner, avaient enlevé les pierres précieuses qui l'ornaient.

Au hameau voisin d'Hesbécourt aucune maison n'est habitable. Tout a été miné ou brûlé. Les puits ont été comblés, et leur armature extérieure détruite. La plupart des arbres fruitiers ont été coupés. En revanche, les champs sont labourés et ensemencés : à l'est, entre les routes d'Hargicourt et de Jeancourt, le blé lève.

Bernes, où près de 600 habitants vivaient paisiblement avant la guerre, est totalement détruit. L'église n'est plus qu'un amas de ruines. Les maisons, les granges ont été minées, dynamitées, incendiées. Dans le cimetière, nombre de tombes sont recouvertes par les décombres de l'église. Plusieurs caveaux ont été ouverts et visités par les Allemands qui avaient creusé sous l'église un abri dont l'entrée se trouve parmi les tombes. Près du cimetière civil reposent plus de 250 soldats allemands à la mémoire desquels avait commencé d'être enlevé un monument funèbre, demeuré inachevé.

LIEUX D'ASILE.

Le village de Vraignes a servi, au départ des Allemands, de lieu d'asile : il est à peu près épargné. L'église, avec son clocher, y subsiste. A Vraignes, les Anglais ont étayé la sacristie et un mur du bas-côté qui menacent ruine. Du monument élevé au poète picard Crinon, il ne reste que le socle :

la statue a été enlevée, et tout autour, les arbres ont été coupés. Dans une mare gisent quinze ou seize chariots que les Allemands y ont précipités après avoir scié le rayon des roues.

En revanche, dans le hameau voisin de Hancourt, toutes les maisons sont détruites — complètement pour la plupart. Dans un champ, voici les restes d'une batteuse à vapeur calcinés par l'incendie; les instruments de culture, épars dans les rues et les cours, ont été brisés.

Voici encore une oasis : Bouvincourt! Sur 68 maisons, il en reste près de 30, intactes. Toutes les autres ont été détruites par des explosifs. L'église subsiste.

SEUL, UN CHAT SAUVAGE...

A Tincourt, le clocher, seul, est tombé : la nef et le chœur ont « tenu » jusqu'au bout. Dans ce village de 700 habitants, il reste environ vingt-cinq maisons en bon état.

Dans le hameau voisin de Boucly, l'église est par terre : le clocher, la nef, le chœur. Le cimetière, à l'exception d'un caveau ouvert, est intact. Les maisons sont rasées au niveau du sol. Plus un habitant.

A Marquaix, tout le village a été systématiquement détruit par les mines ou par le feu.

Au Hamelet, il en est de même : les murs d'une seule ferme sont restés debout; dans un seul jardin les arbres fruitiers n'ont pas été coupés. L'église n'est plus qu'un amas de décombres.

A Driencourt, en mai 1917, quel désert lugubre! Le village a été systématiquement anéanti. Plus un habitant, pas même un soldat. C'est la nuit. Seul, avec nos témoins, un chat sauvage erre parmi les décombres. La pluie tombe, fine et drue. Où s'abriter? Voici, dans le cimetière, une chapelle funéraire : entrons-y, avec nos témoins, pour y attendre, dans le silence et dans les ténèbres, le lever du jour. Mais quel spectacle de dévastation va éclairer l'aurore! Le clocher de l'église, dans sa chute, a écrasé le presbytère et, en même temps, quelques tombes de soldats allemands. On aperçoit, renversé parmi ces ruines, la solide charpente en chêne qui supportait naguère les cloches. Les portes d'entrée sont restées fixées aux murailles; mais, impossible de les ouvrir. A travers les baies largement ajourées du chœur, on aperçoit, à l'intérieur de l'église, des statues brisées et l'autel tout couvert de plâtras. Dans la cour d'une ferme voisine, le portrait du curé (comment est-il venu là?) gît parmi d'autres débris détrempés par la pluie.

Le village de Templeux-la-Fosse est en ruines : plus un habitant. La destruction, là comme ailleurs, a été systématique. Durant l'été de 1916, l'église avait servi d'hôpital.

CATACLYSME?

Remontons au nord de Péronne. Voici, presque à mi-chemin entre Combles et Roisel, un bourg important : Moislains. Parmi les maisons détruites par de multiples explosions, l'église n'a plus ni toiture,

ni vitraux; le clocher est décapité. La nef et le chœur n'ont point trop souffert.

Mais plus bas, quel cataclysme!

A Bouchavesnes, des bombardements prolongés ont détruit les maisons et bouleversé le sol.

A Aizecourt-le-Haut, les maisons sont complètement détruites.

De même à Allaines, où les obus ont dévasté le cimetière. De l'église, l'une des plus anciennes de la région, il reste les quatre murs, crevés par les obus, et le toit. A l'intérieur, une tranchée large d'un mètre et profonde d'environ deux mètres a été creusée depuis la chaire jusqu'au maître-autel.

Mont-Saint-Quentin est broyé, littéralement. Les murs et la voûte de l'église sont écroulés.

A Bussu, bien que beaucoup de maisons soient encore debout, aucune n'est habitable, ni même réparable : toutes les toitures ont disparu, ainsi que les cloisons intérieures; la plupart des murs sont lézardés du haut en bas et menacent ruine. Dans le cimetière, on remarque, sur la tombe des soldats allemands, des monuments funèbres qui, sans doute, proviennent des ateliers de quelque entrepreneur du voisinage. De l'église, dont les voûtes se sont écroulées, il reste deux pans de mur.

Le village de Cléry est complètement anéanti. Le cimetière a été bouleversé par le bombardement.

Feuillères est en ruines : le feu de l'artillerie a détruit les maisons et bouleversé le cimetière. Le clocher carré de l'église est entièrement percé à jour. Quelques murs du sanctuaire subsistent encore jusqu'au-dessus des fenêtres, privées de vitraux et béantes. Entre le chœur et le clocher, la toiture, la

voûte, les murailles ne forment plus qu'un amas informe de matériaux de démolition.

Dans le hameau voisin de Buscourt, la destruction est telle qu'il n'y a même plus trace de caves.

A Sainte-Radegonde, cinq ou six maisons à peine semblent réparables. A l'intérieur du hameau, les routes sont coupées par des tranchées qui se prolongent jusque dans le cimetière où plusieurs caveaux ont dû être utilisés comme abris.

Le hameau voisin de Halle est moins douloureusement atteint : les deux tiers environ des maisons sont réparables. Mais les meubles ont disparu, ou sont brisés. De nombreux arbres ont été coupés. Voici, parmi les ruines, un chariot dont les rayons des roues ont été sciés...

A Biaches, on ne retrouve qu'un indescriptible chaos. Dans le cimetière, impossible de discerner les tombes. Près de l'ancien mail, sur la route, gît, brisée, la cloche de l'église.

LES COLONIAUX « SAUVENT » LE BON DIEU.

Pour nous reposer un peu de ces douloureux spectacles, relisons, au milieu des ruines de Flaucourt, le récit pittoresque d'un incident qui s'est produit en juillet 1916, au moment de l'entrée des troupes coloniales dans ce village.

C'est l'aumônir de la division, M. l'abbé Chauffert, qui nous raconte ce trait curieux :

« Il ne m'est pas possible de vous préciser quel jour, nous écrit-il, mais sûrement dans la première

semaine de juillet, un de nos régiments coloniaux entrait dans le village.

L'église bombardée flambait. Un groupe de Marsouins y pénètre et remarque aussitôt aux murs du sanctuaire un grand drapeau français avec l'insigne du Sacré-Cœur que les Allemands avaient respecté depuis 1914. Devant l'autel encore garni, des bouquets commençaient à se faner.

Nos hommes entrent dans la sacristie; sur les meubles, des livres de prière, des tracts, des cantiques en allemand. Dans les armoires, ils trouvent des calices, des ciboires, des ornements. A la hâte, ils enlèvent ce qui leur paraît le plus précieux.

Comme ils vont sortir, l'un d'eux a l'idée de regarder dans le tabernacle : un ciboire plein d'hosties y était resté. Le soldat l'enlève et toute la troupe repart sous les obus qui continuent à pleuvoir. Mais ce n'était pas tout d'avoir sauvé les vases sacrés, qu'allait-on faire de ce butin précieux repris aux Boches?

Le combat fini, on va trouver le colonel, très populaire et aimé de ses Marsouins, on lui expose le cas. Le colonel donne l'ordre aux sapeurs de faire une grande caisse, on mettra dedans ciboires, calices et ornements pour envoyer le tout à l'aumônier divisionnaire.

Restait un problème embarrassant : le ciboire contenant les saintes espèces, qu'allait-on en faire?

— Nous avons « sauvé » le Bon Dieu et nous ne savons où le mettre! disaient les coloniaux avec leur savoureux accent du Midi.

Il faut bien se débrouiller; et l'un d'eux, avi-

sant sur un pan de mur encore debout une vaste boîte à lettres qui avait dû, pendant des mois, contenir tout le courrier de la garnison allemande :

— On va toujours y mettre le Bon Dieu; du moins comme cela il sera tout seul!

Ainsi firent nos Marsouins, et pendant les 24 heures que le ciboire resta dans ce tabernacle improvisé, on aurait pu voir de temps à autre un de ces braves enfants esquisser, en passant, une rapide génuflexion devant la boîte à lettres de Flaucourt!

Quelques jours après, grâce à la complaisance d'un payeur aux armées, l'évêché d'Amiens rentrait en possession des biens de cette église séquestrée par l'ennemi depuis bientôt deux ans. »

INTER VESTIBULUM ET ALTARE.

Quels émouvants pèlerinages ont fait les malheureux curés qui sont allés à la recherche de leurs églises en ruines!

« A Villers-Carbonnel, nous écrit un témoin, je n'ai pas trouvé d'église! »

Le curé de Doingt, M. l'abbé Carton, a retrouvé la sienne, mais en quel état!

« Achevée juste pour la Révolution, écrit-il, large, claire et gaie, avec de belles colonnes blanches, des statues nombreuses, un mobilier tout en chêne sculpté, une balustrade en marbre blanc pour clore le chœur, de riches candélabres, l'église de Doingt est à terre, sauf les deux murs de côté, l'abside,

l'autel principal, les deux sacristies, maintenant livrés aux injures du temps.

Pour arriver à l'autel, il m'a fallu gravir un amas de décombres, fait de poutres entières, de morceaux de plafond ou de voûte, de débris de la chaire, de briques, d'ardoises, que sais-je? Les colonnes se sont couchées dans ces ruines et l'on retrouve presque en ligne droite, les grosses pierres rondes, à peine écornées avec leur chapiteau intact.

Je n'ai rien retrouvé des blanches statues. Seul un *ex-voto* à Notre-Dame de Lourdes a été replacé sur le fort crampon qui fixait la statue au mur. Par quelle main? Une main pieuse d'Anglais ou un geste narquois d'Allemand?

L'autel est à peu près entier, et sa blancheur de marbre s'aperçoit de loin dans la plaine, par l'embrasure trop grande de la nef détruite. Quelle douloureuse prière sur ses marches souillées de plâtras et de terre humide! Mais quelle stupeur en face d'un pareil spectacle! L'autel est dépouillé comme au Jeudi-Saint. Plus de candélabres, plus de cierges, plus de crucifix!

Cependant, des vestiges de l'ancienne splendeur sont là, à moitié pourris déjà : un grand canon des jours de fête sans vitre, des fleurs fanées et leurs piédestaux gisent à terre, comme si, avant de partir, une âme dévouée avait garni l'autel de tout ce qu'elle n'avait pu cacher. J'ai emporté la pierre d'autel que j'ai déposée dans une chambre du presbytère moins touchée que les autres : elle est dressée sur quelques livres que j'ai ramassés au hasard dans ma bibliothèque éparpillée systématiquement, et un

Anglais, ému autant que moi, a inscrit au crayon la recommandation pressante de ne pas toucher à ces reliques... »

Dans le cimetière — ajoute un autre témoin — la plupart des tombes ont été atteintes; çà et là, des caveaux sont ouverts : on aperçoit dans l'un d'eux, les débris d'un cercueil, trois crânes et quelques ossements humains...

VILLAGES ABANDONNÉS.

Tout près de là, dans le hameau de Flamicourt, la plupart des maisons, en dépit du bombardement, sont restées debout. On y trouve même encore, çà et là, quelques meubles! La chapelle a été incendiée. Mais il y reste, au-dessus de l'autel et de la sacristie, un tiers environ de la voûte et du toit. Une statue de Notre-Dame de Lourdes, et une autre, assez curieuse, qui représente le patron des jardiniers, saint Phocas, contemplent paisiblement, du haut de leur abri, cet amoncellement de ruines.

Dans le voisinage, tout est à l'avenant.

A Buire, nombre de maisons gardent encore, très visibles, des traces de violences systématiques. Nombreuses sont, dans le cimetière, les tombes des soldats allemands.

Le hameau de Courcelles est en majeure partie détruit.

Toutes les maisons de Cartigny sont en ruines, à l'exception de deux, situées dans le hameau voisin du Catelet : les unes ont été minées, les autres incendiées.

Dans une pépinière du hameau de Baumetz, près de Cartigny, un bénitier (ou une cuve baptismale?) d'une hauteur d'environ o m. 80, gît parmi les herbes.

Au Mesnil-Bruntel, la plupart des maisons sont détruites. Quelques-unes ont encore un reste de toiture : la charpente, du moins, a résisté, mais non les tuiles. Nulle part, il ne reste ni portes, ni fenêtres. L'église est complètement démolie, et le cimetière qui l'entoure, où reposent des soldats allemands, est bouleversé par les obus.

A Brie, plus de traces de village. A l'exception d'une seule maison, vide d'ailleurs et sans toiture, il ne reste de toutes les autres qu'une série de trous d'obus, creusés si régulièrement, nous rapporte un témoin, qu'on les croirait tracés au cordeau. L'église est détruite : ses ruines recouvrent la majeure partie du cimetière. Au milieu des décombres le tabernacle émerge, déformé, bossué, brisé...

A Mons-en-Chaussée, toutes les maisons, toutes les granges, à l'exception d'une seule, sont en ruines, et tous les vergers saccagés. La nef principale et le clocher de l'église subsistent, mais le chœur a été détruit par une mine placée au croisement des routes voisines.

En revanche, le hameau d'Estrées-en-Chaussée a — relativement — peu souffert. Des vingt maisons dont il se composait, quinze ou seize sont restées debout. Et tous les arbres n'ont pas été coupés...

CHAPITRE VI

A travers le « désert » de Picardie

Doyennés de Ham, Nesle et Chaulnes.

Doyenné de Ham. — Autrefois, aujourd'hui. — « Demain, vous regarderez votre Monchy ! » — Incendies, incendies, incendies. — *Doyenné de Nesle.* — « C'était trop triste ! » — Seize communes brûlées. — Armoire ou tabernacle ? — Le dimanche du *Lætare.* — Églises et cimetières. — Trois chevaux morts... — *Donarit Spreng-Patronen.* — *Doyenné de Chaulnes.* — Le « caveau » est habité. — La lampe qui s'éteint. — Aux environs de Dompierre. — Le commandant sort en caleçon... — La capote n° 203.

AUTREFOIS, AUJOURD'HUI.

La région de Ham fut, au XVe et au XVIe siècle, le théâtre de sanglants combats que nos anciens chroniqueurs nous ont racontés en d'émouvants et pittoresques récits : épargnée, cette fois, dans son ensemble par les obus, elle a été, en revanche, systématiquement dévastée.

Ouvrons le IXe Rapport de la Commission d'enquête sur les actes de l'ennemi contraires au droit des gens :

« Dans le canton de Ham, y lisons-nous, sur 21 communes, il ne reste que le chef-lieu, Estouilly, Saint-Sulpice et Eppeville. Comme nous l'avons indiqué plus haut, les localités épargnées servaient d'asile aux derniers habitants des villages condamnés aux flammes. »

Nous avons dit comment, avant leur départ, les Allemands firent sauter, à la dynamite, le château fort historique de Ham et le réduisirent en un tas informe de briques et de pierres. Le beffroi subit le même sort, et, du même coup, les vitraux de l'église, atteints par cette effrayante commotion, volèrent en éclats.

DEMAIN, VOUS REGARDEREZ VOTRE MONCHY!

Revenons au IXe Rapport de la Commission d'enquête : « Les Allemands, y lisons-nous, avaient dit, la veille de leur départ, à des gens de Monchy-Lagache :

— Demain, vous regarderez votre Monchy!

Et le lendemain, en effet, Monchy était en feu. »

L'église de Monchy-Lagache avait été, au cours des années qui ont précédé la guerre, magnifiquement restaurée. Les Allemands l'utilisaient comme hôpital. Avant de partir, ils l'ont fait sauter. Le clocher est par terre. A l'intérieur, des débris de la voûte (en briques rouges, enduites de plâtre) remplissent la nef; sur ces décombres qui s'élèvent

jusqu'à 1 mètre ou 1 m. 50, on aperçoit encore le cadran de l'horloge. Les murs sont ébranlés et fendus, surtout près du clocher. Le très beau chemin de croix est détruit : pas un seul personnage d'une seule station qui ne soit broyé. Dans le cimetière, un caveau a été ouvert et habité : on y aperçoit encore des échelles et divers débris. Les autres tombes sont intactes. Tout le village a été systématiquement ravagé : huit ou quinze jours après, l'un de nos témoins trouve encore dans sa ferme, à côté de ses charrues et de ses herses brisées, un seau de goudron dont les soldats incendiaires n'avaient sans doute pas eu le temps d'enduire les granges et les étables.

INCENDIES, INCENDIES, INCENDIES.

D'Athies un témoin écrit, presque au lendemain du désastre : « Le village a été relativement épargné, bien des maisons sont intactes, le cimetière a été respecté, les trois calvaires sont encore debout. Mais l'église a beaucoup souffert : le clocher s'est effondré, les toitures sont complètement détruites; les piliers et les murs de la nef tiennent encore et, fort heureusement, notre très beau portail du XII[e] siècle, classé comme monument historique, est intact : il n'y manque pas une sculpture... Le seul objet qui subsiste à l'intérieur est un crucifix en pierre dans le rétable d'un autel latéral du côté sud. »

Dans le hameau voisin de Devise, l'église est complètement détruite.

A Ennemain, deux travées subsistent du côté de la sacristie; tout le toit s'est effondré; le clocher n'est

plus qu'un amas de décombres. Le presbytère est troué comme une écumoire et perdu. Dans le reste du village quelques maisons sont debout, sans toiture, sur la route d'Athies.

Dans un bois des environs d'Athies et d'Ennemain, des officiers anglais ont trouvé un tableau à l''huile (environ 1 m. 50 sur 1 m. 20) représentant l'Immaculée Conception : ce tableau très bien conservé, formait la décoration principale d'une chapelle rustique bâtie par les Allemands. Il est signé : *Dufour aîné* 1852. Il avait été enlevé dans la chapelle de Notre-Dame des Joies, située dans le voisinage.

Poursuivons notre route. Nous ne trouvons partout que des ruines. De l'église de Tertry qui possèdait une ancienne et fort belle abside, il ne reste pour ainsi dire rien. Le village a été incendié.

A Croix-Moligneaux, les maisons sont entièrement détruites.

A Matigny, le seul vestige qui subsiste de l'église est une vieille tour en briques, entièrement lézardée. Le village est détruit. Dans le cimetière, où deux cyprès ont été abattus, on compte 65 tombes de soldats allemands. Du presbytère, il ne reste que les marches de la porte d'entrée.

L'église d'Y, elle aussi, est détruite, comme tout le village. Seul, le cimetière est intact.

A Quivières, le clocher, dynamité, s'est effondré. Les chapelles et les fenêtres du transept subsistent, ainsi que les autels. Dans le village, plus un coin habitable.

A Douilly, l'église, la mairie, les écoles, toutes

les maisons ont été incendiées. De la vieille église, en pierre, une partie de la tour, quelques arcades et les murs de la nef subsistent. Du chœur, du transept et de la sacristie, plus rien.

A Sancourt, trois ou quatre maisons à peine sont habitables. L'église subsiste.

Les Allemands ont abattu le clocher de l'église d'Offoy : dans le bas-côté droit étaient entassés, pêle-mêle, des ornements, candélabres, vases sacrés, etc., provenant d'une vingtaine d'églises de la région.

*
* *

« C'ÉTAIT TROP TRISTE! »

La petite ville de Nesle a souffert beaucoup moins que d'autres. Mais les épreuves, nous l'avons déjà dit, ne lui ont pas manqué.

Revenons au IXe Rapport de la Commission d'enquête :

« Il n'est pas, y lisons-nous, une seule localité dont les habitants des deux sexes, de 16 à 60 ans, arrachés à leurs foyers n'aient été envoyés en Allemagne ou dans le nord de la France, sans plus d'égard pour la douleur des familles que pour la moralité des jeunes filles livrées ainsi aux hasards les plus inquiétants.

Les scènes auxquelles les déportations donnaient lieu étaient si déchirantes que les Allemands même s'en montraient parfois émus. C'est ainsi qu'à Nesle, d'où 180 femmes ou jeunes filles et 164

hommes ont été enlevés le 17 février dernier, un officier disait « n'avoir pu assister au départ parce que c'était un spectacle trop triste ».

Ou encore :

« A la fin de leur séjour à Nesle, les Allemands qui s'étaient déjà livrés à de nombreux actes de pillage, ont achevé le déménagement des maisons et ont fait des opérations particulièrement fructueuses dans celles qu'occupaient les officiers supérieurs et les généraux.

Dans l'église, ils ont enlevé les tuyaux des grandes orgues et, après avoir brisé les cloches en les jetant du haut du clocher, ils en ont emporté les morceaux.

Le docteur Braillon, âgé de soixante-dix ans, qui, pendant quatre mois, s'était prodigué pour soigner les blessés ennemis, avait été mis en état d'arrestation et transféré en Allemagne, sous un prétexte grossier. Sa femme eut à loger un état-major et les secrétaires du service central téléphonique. Avant leur départ, ses hôtes saccagèrent la maison, brisant les marbres des meubles, les vitres et les glaces, crevant les sièges à coups de couteau, coupant dans le jardin quatre-vingt-dix poiriers et autant de pieds de vigne, et contaminant le puits avec du fumier. Cette besogne fut accomplie par le cuisinier, le chauffeur et les ordonnances des officiers, avec l'aide des secrétaires.

Comme Mme Braillon protestait contre la destruction des toitures de petits bâtiments dépendant de son habitation, un lieutenant se contenta de lui répondre :

— C'est l'ordre! »

C'est en janvier 1917 que furent enlevées les cloches de l'église de Nesle. A cette époque, des soldats avaient déjà enlevé quelques tuyaux d'étain du grand orgue. Le 16 mars, d'autres survinrent et jetèrent pêle-mêle dans un camion automobile tous les tuyaux du grand et du petit orgue. Au mois de décembre précédent, une bombe d'avion était tombée sur la toiture, au-dessus du chœur, et quelques débris avaient été projetés à l'intérieur de l'église.

SEIZE COMMUNES BRULÉES.

« Dans le canton de Nesle, nous explique le IXe Rapport que nous venons de citer, seize communes ont été brûlées : celles de Nesle, de Languevoisin, de Rouy-le-Grand, de Rouy-le-Petit, de Mesnil-Saint-Nicaise ont seules échappé à la dévastation. »

A Languevoisin, en février 1917, les Allemands enlèvent — sans bons — literie et pommes de terre. Finalement, le village est épargné, ainsi que l'église.

La chapelle voisine de Quiquery est sauve : mais une petite cloche du XVIe siècle, où étaient gravées d'intéressantes inscriptions, a été, comme toutes les autres, enlevée.

A Hombleux, toutes les maisons, ont été pillées, puis, à l'exception de quatre ou cinq, incendiées : par un heureux hasard, l'église subsiste.

Il en est de même dans les hameaux voisins de Canisy et de Grécourt.

En revanche, l'église de Buverchy est en ruines.

De l'église de Licourt, il reste les murs, les colonnes, des fragments de la voûte (en plâtre) au transept, le maître-autel en marbre, des lambris autour du chœur, des autels latéraux. Les reste est broyé. Plus de sacristie. Plus de maison habitable.

ARMOIRE OU TABERNACLE?

A Voyennes, le 8 juillet 1916, vers 8 heures du soir, une compagnie allemande pénètre dans l'église et s'y installe. Naturellement, M. le Curé n'était pas prévenu. Mais, d'une lucarne de sa maison où le retenait une consigne extrêmement sévère, il observe le va-et-vient des soldats. C'était un samedi, et il pensait, non sans une inquiétude fondée, aux messes du lendemain.

Le dimanche matin, un peu avant 8 heures, il se présente à l'église, encombrée de dormeurs, et pénètre, non sans peine, jusqu'au sanctuaire. Heureusement, il avait eu la précaution de n'y pas laisser le Saint-Sacrement. Dans le tabernacle qui surmonte le maître-autel, une rapide inspection lui permet de découvrir un casque, une boîte de sardines huileuse, des chiffons, etc. Ces hommes, déjà, l'avaient transformé en « armoire ».

La messe fut célébrée, dans ce décor, à 8 heures, puis à 10 heures. Mais, dans l'après-midi, les soldats cantonnés dans l'église, jugèrent bon d'y brûler les fonts baptismaux en bois sculpté. A partir de ce jour, M. le Curé célébra les offices dans le grenier de son presbytère.

LE DIMANCHE DU « LŒTARE ».

Quelques mois plus tard, autre scène. « La veille de leur départ, rapporte M. le Curé de Voyennes, le dimanche 18 mars, à midi précis, après un office religieux ou supposé tel, pour et par les Allemands, le feu a été mis au clocher, qui, du reste, pour plus de sûreté, avait été intérieurement bien goudronné dès le mercredi précédent. Six bombes bien placées aux endroits voulus devaient achever les dégâts du feu. Il nous reste le christ qui était en face de la chaire, et dont la main droite, seule, a été brûlée. » C'était le dimanche du *Lœtare*.

ÉGLISES ET CIMETIÈRES.

Dans la soirée du 22 avril, l'église de Béthencourt, épargnée jusque-là, fut démolie par l'explosion d'une bombe à action retardée que les Allemands y avaient déposée plus d'un mois auparavant, au moment de leur retraite.

A Epénancourt; l'église, effondrée, est inutilisable.

Sur 251 habitants, il reste, à Pargny, une seule famille. A l'exception de deux maisons, le hameau est entièrement détruit. Au cimetière, une pierre tombale a été enlevée, des caveaux sont descellés. L'église a reçu des obus, mais elle « tient » encore. Pendant l'hiver 1914-1915, tous les habitants, hommes et femmes, ont dû travailler sans indem-

nité pour le compte des Allemands qui, ensuite, les ont payés à raison de o fr. 90 par jour.

A Villecourt (95 habitants) toutes les maisons ont été incendiées.

« A Falvy, nous rapporte un témoin, je n'ai pas trouvé d'église. » Le village est détruit. De tous les instruments de culture, il ne reste que deux herses et une charrue.

A Marchélepot, tout est dévasté, ruiné. De l'église, quelques pans de murs subsistent.

L'église de Misery est entièrement détruite.

TROIS CHEVAUX MORTS...

A Saint-Christ-Briost, l'église qui, huit jours avant le départ des Allemands, servait encore d'hôpital, ne forme plus, ainsi que son ancienne tour en pierres blanches, qu'un tas de moellons dont les décombres couvrent preque entièrement le cimetière. Les maisons que le bombardement avait épargnées ont été sapées ou incendiées.

A Briost, l'église a été gravement atteinte par les obus. Tout autour, le cimetière est ravagé. Au nord de l'église, un soldat allemand, dont le cadavre est à peine recouvert de quelques pelletées de terre, a été inhumé dans la cour d'une ferme. Près de là, trois chevaux morts achèvent de se putréfier (11 mai 1917).

« DONARIT SPRENG-PATRONEN. »

A Cizancourt, les maisons, en majeure partie, ont été détruites par le bombardement. Dans l'une

d'elles, au sud, on aperçoit encore trois caisses abandonnées qui contiennent encore des charges d'explosifs. (*Donarit Spreng-Patronen.*)

L'église de Morchain est en ruines, ainsi que le village. « Pas un habitant, rapporte un témoin, pas un chat... »

Au Mesnil-Saint-Nicaise, nous comptons encore (6 mai 1917) 316 habitants, dont les deux tiers (211) ont été évacué de Douilly, Quivières, Villers-Saint-Christophe, Ugny-l'Equipée. Les arbres des vergers et des routes ont été sciés. Nombre de maisons ont été détruites à la pioche. L'église est debout, mais sans vitraux.

Au Petit-Mesnil, il ne reste que 12 habitants sur 250, et cinq maisons. Après un déménagement complet du mobilier, toutes les autres maisons ont été démolies ou incendiées.

Dans la nuit du 26 juin 1916, la nef et le clocher de l'église de Marchélepot ont été dynamités par les Allemands.

A Misery, tout est en ruines, à l'exception de deux maisons et d'une écurie. Au cimetière, quelques caveaux ont été ouverts par les obus.

Le clocher de Pertain a été abattu, le 5 novembre 1916, par l'artillerie française. Il reste un pan de clocher et quelques colonnes de la nef; plus de chœur. Le village est inhabitable.

Les églises d'Omiécourt, dont la tour est encore debout, de Puzeaux et d'Hyencourt-le-Grand sont fort endommagées : ces villages sont détruits.

A Rouy-le-Grand, 600 évacués de sept villages voisins sont venus s'adjoindre aux 96 habitants res-

tés dans la commune. Au début de 1917, tout le bétail et les matelas de laine ont été réquisitionnés (sans bons). Le 11 février, les archives de la mairie et les ornements de l'église ont été enlevés, et, le surlendemain, 28 hommes et 8 femmes emmenés. Le 18 mars, les Allemands, qui venaient de partir, bombardent le village et démolissent systématiquement les maisons et l'église.

A Rouy-le-Petit, 148 habitants, pour la plupart évacués de Béthencourt-sur-Somme, Pargny, Y, Douilly, Villers-Saint-Christophe. Le mobilier a été volé, ainsi que la literie. Les maisons et les granges ont été brûlées, l'église pillée.

***

LE « CAVEAU » EST HABITÉ.

La plupart des paroisses du doyenné de Chaulnes sont restées pendant près de deux ans dans les lignes ennemies.

Nous avons parlé de l'église de Chaulnes, bombardée en septembre 1914; à cette époque, M. le doyen de Chaulnes consignait dans ses notes cette description des ruines : « Les vitraux si jolis sont brisés... La tribune est démolie, le clocher penche, la coupole et la voûte du chœur sont tombées, deux lustres sont par terre. Tout est couvert d'une épaisse couche de poussière, et les bancs sont chargés de plâtras, certains d'entre eux sont brisés par la mitraille. »

La pauvre église (XVIII[e] siècle) a reçu, depuis cette

époque, des blessures bien plus graves encore. En avril 1917, il n'en reste plus, du côté gauche, qu'un pan de muraille long de quelques mètres : tout le reste, clocher, nefs, etc.., ne forme qu'un tas de décombres auxquels demeurent fixés des fils de fer barbelés. Du presbytère il ne subsiste que les fondations et, dans le jardin, trois tilleuls encore enveloppés, comme tout ce qui émergeait du sol, de fils barbelés.

Au cimetière, que ne traversait pourtant aucune tranchée, tous les caveaux avaient été ouverts et *habités* : plus un cercueil; à leur place, on voyait encore, çà et là, un poêle et quelques débris.

Dès l'automne de 1914, l'église de Lihons a été entièrement détruite. Certaines parties de l'édifice dataient du XIIIe siècle. Le portail très élégant était du XVe. Les armoiries du prieuré de Lihons et du duché de Chaulnes étaient reproduites, à l'intérieur, sur une grille assez gracieuse. Il n'en reste plus que des tas de pierres, vaguement encadrées par des pans de murs et des débris de boiseries brûlées. Ces décombres subsistent-ils même encore, et les troupes n'ont-elles pas essayé d'en tirer parti? Détail lugubre : un calice, provenant de l'église, a été retrouvé quelques semaines plus tard sur une route et apporté à Rosières, ainsi qu'une patène retrouvée, elle aussi, par d'autres soldats, dans les ruines du village!

En 1916, l'église de Vauvilliers a reçu un certain nombre d'obus.

LA LAMPE QUI S'ÉTEINT.

Dès le 2 décembre 1914, les vitraux de l'église de Framerville avaient été réduits en miettes. Le 2 mai 1916, un obus de 150 est tombé sur le clocher. « L'explosion fut si violente, nous rapporte le curé, M. le chanoine Buquet, que les deux contreforts ont cédé sur toute la partie supérieure (environ cinquante assises de pierres) et il y avait par terre plus de quinze tombereaux de matériaux. » A l'intérieur, l'église était intacte; seule, la lampe du Saint-Sacrement s'était éteinte.

De Rainecourt, un témoin nous écrivait en septembre 1916 :

« Le chevet de l'église a reçu un ou plusieurs obus. Une énorme baie s'ouvre derrière le maître-autel qui, du reste, est détruit; une statue de saint Antoine de Padoue à demi décapitée gît près de ces décombres. La sacristie a reçu elle aussi un obus ou, du moins, des éclats qui l'ont assez fort endommagée : les tiroirs ont été vidés (ils sont grand ouverts). L'harmonium a été éventré et les morceaux gisent épars au milieu du chœur. Le mobilier de l'église a été respecté, les tableaux du chemin de la croix sont à peu près intacts, je n'en dirai pas autant des vitraux qui ne résistent jamais au violent déplacement d'air causé par l'éclatement des obus. »

L'église de Proyart a été atteinte — en particulier le clocher — au cours de la sanglante bataille qui s'est livrée dans la région à la fin d'août 1914.

L'église d'Herleville était l'une des plus belles de

la région : l'abside et le chœur appartenaient à la belle période de l'architecture gothique. Elle a été furieusement bombardée par les Allemands le 25 septembre 1914. La voûte, très résistante, a tenu bon; mais la toiture a pris feu, et l'incendie s'est communiqué aux magnifiques boiseries qui décoraient l'église et à la chaire en chêne sculpté, vrai chef-d'œuvre dû aux ciseaux de deux habiles maîtres de Seclin (Nord). Le clocher, en outre, a été démoli, les cloches fondues, la sacristie réduite en cendres avec les ornements, missels, etc.., à l'exception des vases sacrés qui avaient été mis en lieu sûr. Le pauvre curé n'a survécu que quelques mois à ce désastre.

Le village de Foucaucourt est en ruines.

De l'église — dont certaines parties, fort anciennes : chapelles latérales, base du clocher, fonts baptismaux, étaient assez intéressantes — il ne reste aujourd'hui que des murailles ébréchées et branlantes. « L'église de Foucaucourt, nous rapporte M. le Curé, a été détruite par des obus incendiaires, le 27 septembre 1914, vers 5 heures du soir. J'étais occupé à soigner des blessés lorsque l'on vint me prévenir qu'un commencement d'incendle se manifestait dans la toiture. Après avoir, non sans peine, rassemblé quelques hommes de bonne volonté, nous nous étions mis en mesure, le maire et moi, d'essayer d'éteindre le feu. Mais, devant une fusillade de plus en plus intense, nous dûmes nous retirer et assister, la mort dans l'âme, à la destruction complète de notre chère église. Nous ne possédions, il est vrai, au point de vue artistique, aucun objet de valeur; mais, comme la plupart des églises du San-

terre, nous étions très riches en ornements, vases sacrés, et nous ne manquions de rien. »

AUX ENVIRONS DE DOMPIERRE.

De Fontaine-les-Cappy, un témoin, en août 1916, nous écrivait : « L'église, dont le chœur a été détruit, s'affaisse mollement. Le clocher a perdu sa flèche. Quatre statues décapitées ont été rangées au fond du sanctuaire. La grotte de Notre-Dame de Lourdes est à moitié effondrée : en face, un prêtre-soldat dit la messe sur une table; un autre soldat écrit une lettre en se servant, comme pupitre, des fonts baptismaux, et, tout près de là, un « cuistot » allume son feu... »

« De Fay, ajoutait notre témoin, il ne reste que quelques pans de murs de l'église au milieu des décombres, et, tout près de là, un hangar.

La crête, entre Fay et Fontaine-les-Cappy, n'est plus qu'un informe chaos. Des mines, en explosant, y ont ouvert des entonnoirs énormes : l'un d'eux ne mesure pas moins de 60 mètres de diamètre, sur 25 de profondeur; tout un hectare de terrain a été enlevé et transporté on ne sait où. Jamais terrain n'a été plus bouleversé. La puissance de notre artillerie est fantastique. Les gourbis, de plus de dix mètres de profondeur, n'ont pas tous résisté à cette avalanche de mitraille. »

« L'église d'Assevillers n'est plus qu'un monceau de pierres d'où émergent quelques pans de murs plus ou moins ébranlés. Des morceaux d'étoffe dorée, provenant d'ornements sacrés, gisent au milieu des

décombres. Le village n'est pas rasé, comme tant d'autres : la carcasse des maisons en torchis reste debout, mais dans un équilibre bien instable. » Le cimetière est complètement bouleversé.

Remontons, avec notre témoin, vers Dompierre. Quel spectacle!

« L'église n'est pas reconnaissable : un tas de pierres sans forme. Des tombes du vieux cimetière, celles-là seules sont conservées qui sont abritées immédiatement par ce tas de pierres. Parmi les croix, les unes ont perdu un bras, d'autres le sommet, d'autres sont tordues ou renversées : aucune n'est entière.

En sortant de Dompierre pour aller à Fontaine-les-Cappy, vous trouverez les anciennes premières lignes allemandes, qui passaient devant et derrière le nouveau cimetière. Là, des caveaux sont ouverts; quelques-uns sont reliés entre eux : il est évident qu'ils ont été utilisés comme abris. Des grilles qui entouraient les tombes ont été transportées dans les tranchées afin d'empêcher l'éboulement des parapets; un battant de la porte d'entrée consolide un gourbi.

Un peu plus loin, la sucrerie de Dompierre apparaît comme un squelette, les cheminées brisées, les chaudières éventrées. Le christ du carrefour est lui-même blessé (un obus lui a emporté le bras gauche), et contemple les ruines. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, les ruines mêmes de l'église ont disparu : elles ont été utilisées pour affermir les pistes militaires.

Tout près de là, continue notre témoin, « le vil-

lage de Becquincourt est affreusement bouleversé. Du côté sud-est, l'église, sous laquelle les Allemands avaient creusé un abri, est complètement détruite; le toit délabré gît sur les décombres, tandis qu'un christ en bois, dont les deux bras sont mutilés, semble attendre qu'on vienne le relever : je le place bien en vue au milieu des boiseries. Du côté nord, les murs sont encore debout.

Dans le cimetière, autour de l'église, peu de tombes sont restées intactes. La mieux conservée est celle de Mascré-Dobel : c'est sans doute celle qu'un journaliste a nommé « Daspre-Morel », et que les Allemands avaient convertie, après en avoir enlevé les corps, en blockhaus de mitrailleuses ou abri de munitions. »

LE COMMANDANT SORT, EN CALEÇON...

Dans les notes manuscrites de M. l'abbé Lenoble, curé d'Estrées-Deniécourt, qui, nous l'avons dit, fut retenu à Péronne durant tout l'hiver de 1914-1915, nous trouvons une curieuse page sur la destruction de l'église d'Estrées : les renseignements qu'elle contient sont extraits d'une lettre que sa domestique, demeurée au presbytère, venait de lui faire parvenir par l'intermédiaire d'un cycliste allemand (décembre 1914) :

« L'église d'Estrées n'est plus; elle a été dynamitée dimanche dernier, à 9 heures, par le génie boche, car c'était un point de mire pour les Français tirant de Foucaucourt. La vérité, c'est que, jusqu'ici toutes

les maisons du village avaient reçu des obus, sauf l'église.

Les Allemands semblent s'être rendu compte, après coup, de l'inutilité de cette destruction.

Un capitaine d'infanterie qui, à ce moment-là (9 heures), était encore couché chez moi, en entendant la détonation formidable — car nul n'avait été prévenu, pas même les soldats, sauf le génie, et l'on avait simplement ordonné aux habitants de ne pas sortir avant midi — sort en caleçon, tout effaré, demandant ce qu'il y a.

En voyant l'église, il s'écrie, en parlant du commandant du génie :

— Qu'est-ce qui lui prend encore à cet animal-là?

De fait, il se montre réellement indigné de cette destruction qui ne s'imposait pas, et va lui-même avec ma bonne chercher dans la sacristie et sur l'autel, restés presque intacts, les objets et ornements qui n'ont pas trop souffert.

L'autel en chêne, avec colonnade *ciborium* (XVIe siècle) d'une certaine valeur, restait debout; mais les jours suivants, petit à petit, les Allemands l'ont brûlé, par morceaux. Deux des colonnades serviront à soutenir le plafond de ma cuisine, qu'au 7 décembre un 75 français viendra bouleverser.

Le reste de l'église n'est qu'un amas de ruines. »

Le village a été complètement détruit par l'artillerie.

Des maisons de Fresnes-Mazancourt, il ne reste que des pans de murailles. Le cimetière est bouleversé; des caveaux, entièrement vides, paraissent avoir servi d'abris aux soldats.

A Mazancourt, plus une maison : à peine subsiste-t-il, çà et là, quelques jardins.

De Puzeaux, il ne reste rien : la destruction est totale.

LA CAPOTE N° 203.

A Berny-en-Santerre, vers le 15 novembre 1916, un aumônier militaire, M. l'abbé Hénocque, a visité les ruines de l'église et il nous en envoie cette description navrante:

« A travers un terrain tamisé de trous d'obus je parviens au milieu de ruines innommables. Fort heureusement, j'ai consulté la carte avant de partir et je sais que l'église se trouve presque à l'angle de deux rues de ce qui fut un paisible village, et près d'une mare. Mais, des rues, il n'y en a plus guère : elles sont, en effet, couvertes de débris de toutes sortes, briques, ferraille, portes de grilles brisées, instruments aratoires en miettes, etc. J'interroge quelques soldats. Personne ne peut me renseigner.

Alors, je grimpe sur des ruines, et j'aperçois un tas de pierres blanches mêlées de briques. Je me dirige vers ce point culminant, je vois aussitôt une mare, c'est-à-dire quelques flaques d'eau verte au milieu desquelles gisent des débris d'équipements militaires.

Près de là se dresse un autre monceau de ruines : pas un seul pan de mur n'est resté debout; mais il n'y a pas à s'y méprendre : c'est l'église, car, çà et là, j'aperçois des feuillets de livres, un lutrin, des pages de missel déchirées et mouillées, des débris de fleurs artificielles. L'harmonium en pièces semble

dominer un petit monticule formé de pierres, de poutres brisées, de barres de fer tordues, d'appliques écrasées.

Partout des lambeaux de vêtements militaires allemands, des capotes dont la patte d'épaule porte le n° 203, des gants, des cartouchières garnies de chargeurs fabriqués à Stuttgard, etc. Près de ce qui a dû être le chœur de l'église un cadavre d'Allemand, couché sur le dos, desséché : on aperçoit des bottes qui pendent au bout d'un muscle tendu. La sacristie se trouvait sans doute du côté de l'épître, car, dans un trou d'obus, j'ai aperçu le drap mortuaire à moitié pourri et une loque qui fut autrefois un drap d'or.

Traversant cet amas de pierres, j'arrive au clocher : sous ses ruines, les cloches sont probablement ensevelies; on n'en aperçoit que la monture avec les crochets. Sur le côté, vers le clocher, sur un bloc de marbre carré, enterré à demi, on peut lire encore : « Tavernier, 1791. » Telle est maintenant l'église de Berny. »

CHAPITRE VII

A travers le « désert » de Picardie

Doyennés de Rosières, Moreuil, Montdidier, Roye

Doyenné de Rosières. — Les pompiers de Méharicourt. — Le christ aux bras coupés. — Clochers en ruines. — *Doyenné deMoreuil.* — *Doyenné de Montdidier.* — 160 coups de canon sur un clocher. — Souvenirs de guerre. — *Doyenné de Roye.* — Sur 37 communes... —

LES POMPIERS DE MÉHARICOURT.

La plupart des églises du doyenné de Rosières, qui se trouvent à l'est de la route de Rosières à Montdidier ont subi, dans les lignes françaises comme dans les lignes allemandes, des dommages terribles. Essayons de les évoquer brièvement.

L'église de Rosières — bel et spacieux édifice, de construction toute récente — a été bombardée à

maintes reprises. Elle est fortement endommagée. Çà et là, de larges baies ont été ouvertes par les obus dans la voûte (près du transept), ou dans les murailles. Le cadran de l'horloge a été brisé, par les Allemands, à coups de marteau, lors de leur passage (fin août 1914). Le sanctuaire et les chapelles latérales sont à reconstruire, ainsi que la sacristie et les voûtes.

Le clocher de l'église de Vrély, endommagé depuis longtemps, est tombé le 5 novembre 1916.

L'église de Méharicourt est, elle aussi, fort éprouvée. A l'automne de 1914, trois obus, crevant l'une de ses faces latérales, ont, en éclatant, dévasté et bouleversé le chœur. Depuis cette date, d'autres bombardements l'ont affreusement mutilée. Citons ici un témoin (septembre 1915) :

« Solitude, silence, visions de mort. L'église tient à peine debout. Une énorme ouverture, au fond du chœur, laisse voir le ciel et entrer la pluie. Un contrefort s'est écroulé, un autre descellé... De larges entailles déchirent toutes les parois. Il reste une chapelle latérale à peu près convenable où l'aumônier dit la messe le dimanche. En déménageant le mobilier qu'il pouvait encore sauver, il vient de découvrir douze uniformes de pompiers, dissimulés vraisemblablement en ce saint lieu moins par dévotion que par crainte des Allemands dont les bandes, lors de l'invasion, passèrent ici...

« A mon tour, je sauve de la sacristie en perdition un camail de chanoine — vêtement moins suspect d'arrière-pensée belliqueuse. Il est resté, depuis la guerre, suspendu à un clou, dans ce recoin

d'armoire. Une vénération confraternelle m'invite à recueillir cette dépouille que je rapporterai moi-même à son excellent propriétaire, un doyen du voisinage. »

LE CHRIST AUX BRAS COUPÉS.

A Maucourt, quelques murs de l'église, percés à jour par de nombreux trous d'obus, restent debout comme par miracle; la toiture n'existe plus, et le clocher s'est effondré, C'était un monument du XVIIIe siècle, où les architectes avaient conservé quelques piliers de l'époque romane; le chœur avait été classé comme monument historique. Les fonts baptismaux étaient remarquables. C'est aux derniers jours de septembre 1914 que l'église de Maucourt a été détruite. Les débris des cloches ont été transformés en bagues, crucifix, « souvenirs de guerre » par les soldats. En février 1916, la statue de saint Jean-Baptiste tenait toujours sur son piédestal. Sur le mur qui fait face à la chaire, un christ en croix avait la moitié de la tête emportée.

« Des sept calvaires qui s'élevaient autour de la paroisse, quatre sont brisés et renversés, nous écrit M. l'abbé Floure, curé de Maucourt. L'un d'eux, vraiment monumental — et élevé, il y a quinze ans, au centre du cimetière, — offre un aspect saisissant : le christ a les deux bras coupés par les obus, les deux bras et le haut de la croix sont emportés, et il ne tient plus à la colonne que par les pieds, en s'inclinant vers la terre. » Un paroissien de Maucourt a pu sauver quelques vases et ornements

d'église, entre autres « un calice dont la coupe est déchiquetée par les éclats d'obus, et dont la patène est percée d'un grand trou ».

L'église de Chilly où les Allemands, dit-on, avaient installé des mitrailleuses, est restée, durant près de deux ans, à proximité de la ligne de feu : elle est entièrement détruite. L'ensemble de l'édifice, à l'exception du clocher, datait du XVe siècle.

CLOCHERS EN RUINES.

L'église d'Hallu, elle aussi, est détruite, comme, du reste, tout le village.

Du village de Punchy, il ne reste que des ruines. Dans le cimetière, des tombes, sous la violence du bombardement, ont été ouvertes. La population a été évacuée le 26 juillet : elle avait eu à supporter de dures épreuves. La circulation, à l'intérieur même du village, était interdite sans un laissez-passer qu'il fallait produire tous les cent mètres. Du 29 septembre au 17 décembre 1914, tous les hommes et jeunes gens avaient été enfermés dans l'église.

A Warvillers, la toiture de l'église a été atteinte et des vitraux brisés : des offices ont continué d'y être célébrés. Dans le cimetière, plusieurs tombes ont été bouleversées par les obus. Un cimetière militaire a été établi à droite de la route de Warvillers à Beaufort.

Le clocher de l'église de Fouquescourt a été abattu par l'artillerie française. Nous avons dit avec quel courage des habitants ont essayé de sauver au

péril de leur vie, au cours d'un bombardement violent, les ornements les plus précieux (25 septembre 1914).

Les églises de Fransart, dont la nef romane (XIe-XIIe siècle) était fort intéressante, et de La Chavatte sont détruites. La population de Fransart avait été évacuée par les Allemands le 8 juin 1915. Ces deux villages sont détruits.

Depuis la fin de 1914, l'église de Rouvroy-en-Santerre a subi, en même temps que tout le village, de terribles bombardements. Le clocher a été jeté par terre, les murailles ont été éventrées, une partie de la toiture enlevée. Le 30 septembre 1916, un nouveau bombardement a achevé de démolir la toiture, ainsi que le clocher; toutes les statues sont décapitées, sauf la statue du Sacré-Cœur; tout l'ameublement (bancs, etc.) a disparu. Au cimetière, quelques brèches dans les murs de clôture : tout le terrain libre a été utilisé pour la sépulture des militaires; des obus de fort calibre ont bouleversé quelques tombes.

En 1915, les Allemands ont bombardé *chaque dimanche,* pendant six semaines consécutives, l'église de Folies qui reçut une quinzaine d'obus de 150. Le clocher a été traversé, mais il tient. L'intérieur est tout ravagé. L'autel est en partie démoli. De larges baies s'ouvrent dans les murs. Dans le cimetière voisin, plusieurs caveaux ont été ouverts par l'explosion des obus.

L'église de Bouchoir a reçu, dès le début, plusieurs marmites. Le clocher est tombé. A l'intérieur, une statue de la sainte Vierge, qui se dresse dans

une chapelle latérale au-dessus d'un autel, a été préservée, bien qu'elle soit entourée de plusieurs excavations d'obus.

L'église de Parvillers est aux trois quarts démolie. Son clocher, qui servait d'observatoire à l'ennemi, a été abattu dès les premiers mois de la guerre (octobre 1914).

Faut-il parler de Quesnoy-en-Santerre? « L'église est éventrée par le milieu, écrivait un témoin au lendemain de l'attaque du 28 octobre 1914, et une partie du clocher qui subsiste n'est plus qu'un amas de pierres. L'autre est en partie écroulée, percée de mitrailleuses, la toiture effondrée. » Au lendemain de la prise du Quesnoy par les troupes françaises, les autorités militaires ont fait transporter dans la paroisse voisine du Quesnel tous les objets du culte et ornements sacerdotaux que l'on a pu retrouver parmi les ruines.

A Caix, et même à Bayonvillers, à une assez grande distance de la ligne de feu, les vitraux de l'église ont été brisés ou détériorés par des tirs d'artillerie ou des bombes d'avions.

*
* *

DOYENNÉ DE MOREUIL.

La pointe extrême de ce doyenné avoisinait la ligne de feu.

L'église d'Arvillers, seule, est dévastée. En octobre-novembre 1914, les Allemands l'ont furieusement

bombardée. Un obus est tombé sur la toiture, au-dessus du chœur qui a été entièrement découvert : en même temps, une large baie séparait le sanctuaire de nef. D'autres obus ont reduit en miettes, du côté gauche, les contreforts extérieurs et mutilé, du côté droit, la nef latérale.

Le 7 juin 1915, au cours d'un nouveau et violent bombardement, des obus de fort calibre ont été lancés contre l'église. Le mur extérieur de l'abside s'est écroulé depuis la base jusqu'à la toiture : à travers cette ouverture béante on apercevait au milieu de l'église, exposée en cet endroit à la pluie et au vent, un grand christ en croix qui restait suspendu à l'une des murailles du côté de l'Epître, seul, parmi ces ruines.

160 COUPS DE CANON SUR UN CLOCHER.

Huit églises du doyenné de Montdidier sont détruites ou sérieusement endommagées.

Erches, d'abord. Le clocher est abattu à la hauteur de la nef. La toiture est largement ajourée. La voûte s'est effondrée. Les murailles restent debout : mais de larges trous, derrière l'abside notamment, y ont été ouverts par les obus. Les débris des cloches ont servi à fabriquer des « bagues » ou des « souvenirs » des tranchées.

Le clocher de l'église d'Andechy est tombé le 14 octobre 1914, dans la matinée. Cette opération a nécessité plus de cent-soixante coups de canon. Seize ont atteint le clocher qui, à la huitième salve, a oscillé, puis s'est abattu comme une masse. Les

Allemands y avaient installé des mitrailleuses, et, de là, prenaient en enfilade les fantassins français. L'église paraît avoir été aménagée en forteresse par l'ennemi. Le portail de l'église d'Andechy était, en Picardie, un précieux spécimen de l'architecture de la Renaissance.

A Guerbigny, un peu plus tard, des obus sont tombés sur la sacristie y causant de graves dégâts.

Le clocher de l'église d'Armancourt a été abattu le 10 janvier 1916 : à une date antérieure, l'église elle-même avait été bombardée; elle n'a pour ainsi dire plus de toiture.

A Lignières-les-Roye, un obus a traversé le clocher, et d'autres la toiture.

SOUVENIRS DE GUERRE.

A Marquivillers, la voûte de l'église s'est effondrée : l'intérieur est jonché de débris. Près de la porte latérale, un très beau christ en bois, faisant face à un autel, est resté longtemps suspendu par une main. Des soldats ont essayé de lui rendre sa position normale. Le clocher de l'église n'est tombé qu'au dix-septième coup de canon. Une cloche, brisée en morceaux, a été transformée en « souvenirs de guerre ».

Le clocher de l'église de Grivillers a sauté vers la fin de mai 1915 : l'église, dont la voûte s'est effondrée, est très gravement atteinte.

Sous le vocable de Notre-Dame des Tranchées, une chapelle souterraine, naguère bénite par Mgr de Llobet, évêque de Gap et aumônier militaire, a été

construite à Grivillers, près de Montdidier, sous un champ de luzerne, par des soldats du 365e régiment d'infanterie sous l'inspiration de l'un d'eux, l'abbé Ferdinand Noël, du diocèse de Verdun : elle mesure 12 ou 15 mètres de long sur 4 ou 5 mètres de large; sa construction a demandé trois mois de travail.

L'église de Bus a été traversée par quelques obus.

*
* *

SUR 37 COMMUNES...

Nous voici dans le doyenné de Roye. Quel désastre! Sur 37 communes, il n'en subsiste que trois : Roye, Ercheu, Moyencourt. Des 37 églises, quatre ou cinq seulement ont échappé à de graves dommages.

Il ne reste à peu près rien des villages — et des églises — de Fonches et de Fonchettes. La population de Fonches a été évacuée en juin 1916. Des tranchées, bizarrement élargies par les trous d'obus, sillonnent les champs.

A Curchy, l'église a reçu plusieurs obus ou bombes qui ont endommagé les chapelles de la sainte Vierge et de saint Médard. Sur 300 habitants, il en reste 45. Des détritus de toute sorte ont été jetés dans les puits. Une douzaine de maisons sont encore debout.

La chapelle de Dreslincourt a beaucoup souffert.

L'église d'Herly. est à peu près intacte : seule, la flèche a été largement ajourée par un obus.

A Etalon, les Allemands, au moment de leur départ, ont démantelé, puis incendié l'église dont ils avaient fait une écurie.

L'église d'Hattencourt est détruite. Le village a été évacué le 8 juin 1915. Il n'en subsiste pour ainsi dire rien. Au 11 mai 1917, on y comptait 30 habitants (sur 365) qui se logeaient, comme ils pouvaient, dans les caves.

En 1915, la veille du dimanche des Rameaux, les Allemands ont fait sauter le clocher de l'église de Liancourt-Fosse, dont l'artillerie française a détruit, au surplus, la sacristie.

L'église de Réthonvillers a été détruite entièrement, à la fin de septembre, ou au début d'octobre 1914, par des obus incendiaires.

L'église de Marché-Allouarde est intacte : quinze jours à peine après le départ des Allemands, une centaine d'habitants étaient revenus dans ce hameau et cultivaient la terre.

Les églises de Gruny et Crémery, sont détruites. Dans ce dernier hameau, il reste le tiers environ des habitants (26 sur 75), et sept ou huit maisons dont aucune n'est intacte. Au cimetière, presque toutes les pierres tombales sont fendues ou brisées. Avant leur départ, les Allemands ont « réquisitionné » blé, volailles, meubles, couvertures, draps.

L'église de Fresnoy-les-Roye, qui possédait de remarquables boiseries Renaissance, a été atteinte, nous l'avons dit, à la fin de septembre 1914. Des bombardements ultérieurs ont achevé de la détruire. Dans le village, évacué le 8 février 1916, on ne trouve plus, en mai 1917, que huit habitants (deux familles) sur 463, et trois maisons!

Il en est de même des églises voisines de Damery et Goyencourt.

Le village de Villers-les-Roye était dans les lignes ennemies. Les Allemands, à la fin de 1914, ont fait sauter le clocher de l'église, aujourd'hui détruite.

La petite église de l'Echelle-Saint-Aurin était, au point de vue archéologique, l'une des plus remarquables de ce doyenné : c'était, primitivement, une chapelle de prieuré dont les fragments, d'architecture romane, étaient entrés, au XVIIe siècle, dans la construction nouvelle. Elle est aujourd'hui en ruines. Le calice, retrouvé dans les décombres, a été remis, par les soins de l'autorité militaire, à l'évêché d'Amiens. Une aube dont les soldats — qui en ignoraient la valeur et qui l'avaient retrouvée, maculeé, parmi les ruines — se servaient comme d'un chiffon, a pu être sauvée.

L'église de Billancourt a été incendiée et entièrement détruite le 24 septembre 1914. Elle datait du XVIIIe siècle.

L'église de l'annexe, Biarre, n'a pas souffert.

Dans le cours de l'année 1915, un aumônier allemand était hébergé, par ordre, chez un curé d'une importante paroisse du doyenné de Roye. L'aumônier venait de Roye où, naguère, son hôte avait été professeur dans un collège catholique :

— A Roye, dit le curé, il y a une bien belle église.

L'aumônier répond :

— Oui, surtout à présent, car elle a pour voûte le ciel!

Cette église, les Allemands résolurent de l' « embellir » encore.

« Pendant la nuit du 17 mars 1917, à 3 h. 45, les habitants de Roye — ou du moins ceux que les déportations successives avaient encore laissés au logis — furent réveillés en sursaut par une détonation formidable. Une explosion de mines faisait sauter l'hôtel de ville. Sous quel aspect nous apparaît aujourd'hui ce pacifique monument de la vie municipale d'autrefois et de la commune affranchie par Philippe-Auguste! Brèches ouvertes, crevasses béantes, écroulements de plâtras et de gravats, enchevêtrements de poutres arrachées des mortaises, le beffroi retourné sens dessus dessous, chaviré par un tas de pierres et de planches, quel triomphe pour M. le professeur Paul Clemen, de Bonn, « conservateur des Beaux-Arts » en Belgique et dans les départements de la France envahie!

Ce docte professeur, qui a compilé un énorme ouvrage sur l'*Entretien des Monuments en France,* connaissait aussi l'église Saint-Pierre de Roye, dont la façade fut construite en style romain, au XIIe siècle, en même temps que les flèches monumentales de Vermelles et de Richebourg-l'Avoué. La nef de cette église fut achevée en style ogival, au commencement de la Renaissance française, à l'époque où s'élevèrent, sur la plaine de Picardie, dominant l'estuaire de la Somme, les tours de Saint-Vulfran d'Abbeville. Les vitraux de l'église Saint-Pierre de Roye étaient splendides. L'Allemagne savante a décidé l'anéantissement de ce magnifique décor architectural. Une première fois, le 15 décembre 1914, les Allemands ont fait sauter avec des explosifs le clocher et la toiture de cette église, classée au nombre de nos monuments historiques. Dans la suite, le

17 mars 1917, à la veille de leur retraite, ils ont terminé la destruction de l'édifice, en faisant encore sauter une plate-forme, haute d'environ 35 mètres, qui avait été épargnée jusque-là, et qui leur servait d'observatoire. La nef de l'église n'est plus qu'une débâcle de pierres écroulées, des charpentes écartelées, et les fenêtres délicatement ciselées où brillait la féerie multicolore des vitraux s'ouvrent béantes, ébréchées, sur le vide... (1) »

L'église Saint-Gilles n'a plus de toiture. Les Allemands en ont enlevé les boiseries et même les bancs (qu'ils ont ensuite remplacés par d'autres en bois blanc); l'intérieur est en assez bon état.

L'église de Laucourt était, elle aussi, dans les lignes allemandes : fréquemment bombardée, elle a fini par s'écrouler.

A Dancourt, l'église est entièrement rasée : à peine en est-il resté un pan de mur. Les débris en ont été, depuis lors, utilisés de cent façons. Dans le cimetière, quelques tombes subsistent.

A deux cents mètres des tranchées, l'église de Popincourt a résisté longtemps; elle a fini par s'affaisser.

Nous avons parlé des obus incendiaires qui ont dévasté, à la fin de septembre 1914, l'église de Champien. Il n'en reste que les quatre murs. Le carrelage même a été enlevé par les Allemands.

A Balâtre, l'abside est en assez bon état; mais le portail et la tour menacent ruine.

(1) M. Gaston Deschamps, *Revue des Deux-Mondes*, 15 Juillet 1917.

Les églises de Cressy-Omencourt et de Moyencourt sont intactes.

Les vitraux de l'église d'Ercheu ont été brisés.

L'église de Carrépuis a été bombardée : la toiture est à restaurer.

L'église de Verpillières, en septembre-octobre 1914, servait d'ambulance allemande : elle était déjà en fort mauvais état. A la fin d'août 1915, les Allemands en ont fait sauter le clocher.

Dans l'église de Roiglise, un obus ou une bombe a atteint l'un des piliers du côté droit. Les vitraux, des statues, des candélabres sont brisés. A peine reste-t-il dans le village deux ou trois maisons habitables.

L'un de nos témoins a déjà raconté l'incendie des églises de Tilloloy et de Beuvraignes.

L'église de Beuvraignes était dans les lignes allemandes. De ce bel édifice, qui date du XIIIe siècle, et qui avait été souvent restauré, en styles divers, et partiellement reconstruit, il ne reste rien. La dernière rosace est tombée en octobre 1915. Derrière les pans de mur qui subsistaient, les Allemands avaient dressé un échafaudage où ils tentaient d'installer, la nuit, leurs mitrailleuses. Après leur départ, on n'a retrouvé, sur l'emplacement de l'ancienne église, qu'un tas de pierres haut d'environ deux mètres.

L'église de Tilloloy était dans les lignes françaises. C'était une très remarquable église, classée comme monument historique (Renaissance), dont l'architecture, l'ornementation, l'ameublement excitaient à juste titre l'admiration. Elle est en ruines. Durant de longs mois, il ne s'est guère passé de

jour où elle ne soit bombardée. Les unes après les autres, les murailles calcinées qui s'obstinaient à rester droites quand même ont perdu leur équilibre : il n'en reste guère aujourd'hui que la base, jusqu'à la naissance des vitraux. L'une des cloches de Tilloloy — qui, naguère, en tintant l'*Angelus*, invitait les chrétiens à lever leurs yeux vers le ciel pour y implorer la bonté de Dieu, — a servi longtemps, en quelque coin du front, à prévenir les soldats que, de là-haut, un *Taube* les menaçait.

Tout près de là, au milieu des tombes anonymes qui remplissent les cimetières militaires, on peut lire sur une petite croix de bois cette inscription saisissante :

JE SUIS MORT POUR QUE TU VIVES.

Et, sur une autre croix de bois :

AVOIR SOUFFERT DEMEURE

TABLE DES MATIÈRES

LETTRE-PRÉFACE DE MGR L'ÉVÊQUE D'AMIENS. V

LIVRE PREMIER

Les débuts

CHAPITRE PREMIER

LA MARCHE SUR PARIS. — AU NORD DE LA SOMME

La plaine est noire d'Allemands. — Devant la mairie de Roisel. — Une besogne difficile. — « Messieurs, les Prussiens! » — Les uhlans nous suivent. — Nuit lugubre. — Péronne en flammes. — Il me met le poing sous le nez. — Nous ne marchons pas ; nous volons. 3

CHAPITRE II

LA MARCHE SUR PARIS. — AU SUD DE LA SOMME

A Proyart, ils venaient de fusiller un homme. — Vous logerez mon état-major, mon curé. — Un « kolossal » cheval de labour.

— Mon curé, nous partons. — Inutile : il est mort! — De l'eau, de l'eau! — Oh! les brigands! ils brûlent ma paroisse. — Otages et victimes. 15

CHAPITRE III

ILS REVIENNENT ET S'INSTALLENT

Nous sommes libres : on s'en va! — Mais ils reviennent. — L'orgue de guerre. — Vingt mille francs... pour commencer. — Cette brute se figura... — Toute la ville est consternée. — Je reste longtemps accoudé à ma fenêtre... — Après le passage des sauterelles. — Von Ranke et von Krupka. 27

CHAPITRE IV

LES DÉPORTATIONS EN MASSE

Vers Cambrai ou Saint-Quentin. — Procession tragique. — Le froid, l'humidité, la faim. — De la cave au grenier. — Vite, au poste! — A Pertain. — L'église sert de prison. — Où est le téléphone? — Je ne pourrai jamais dire... — Sur un camion de brasseur. — Seul, je suis privé... — Une croix bleue sur la joue droite. — Pour « racheter » le doyen de Nesle. 37

CHAPITRE V

LE SUPPLICE DU CURÉ DE FLAUCOURT

Exemple. — Une accusation redoutable. — Le règne de la terreur. — Nous parcourons les chambrées... — Il se jette dans mes bras. — Et je pars, navré. — Alors, ils font de faux rapports. Ils m'ont relevé à coups de crosse. — On nous fouillait de temps en temps. 47

LIVRE II

Sous le joug

CHAPITRE PREMIER

LA RÉQUISITION DES VIVRES

Contributions, vols, amendes. — « Prenez le champagne avec nous. » — Ils leur abandonnent les os. — « Taube » ou vache ? — Vous croyez qu'ils se troublèrent pour si peu ? — La manière allemande. — Un carême assez rude. — Le général Hylander a le sourire. — Une désagréable nouvelle. — Bêtes sacrées. — N'approfondissons point ce mystère. — Nous nous serrions souvent la ceinture. — Le ravitaillement hispano-américain. — De la salade à la graisse fondue. 59

CHAPITRE II

LA RÉQUISITION DES VINS ET SPIRITUEUX

Un commandant laborieux. — « Monsieur le curé, vous serez puni! » Quand serons-nous délivrés ? — C'est tout ce que j'avais... dans ma cave. — Histoire de la « mère à douleurs » — Quelques-uns en sont morts, les pauvres! — De l'utilité d'une lampe à alcool. 77

CHAPITRE III

LA RÉQUISITION DES BRAS

Des rentiers qui jusque-là... — Que la plaine est triste! — Demain, tous au travail. — Les bons communaux. — Autres pays,

autres scènes. — « Je suis Française, et je ne te crains pas. » — Le dragon a des loisirs. — Tenez, f... moi le camp! — Son Excellence le général de division. 85

CHAPITRE IV

AUTOUR DES MAIRIES

La vie communale. — Une lettre datée de Guillemont. — Dés le matin... — Ni dimanches ni fêtes. — Des agents, munis de sonnettes... — Personnes « sus-nommées. » — Un homme dans une armoire. — Comment! vous tolérez de pareilles choses! — Trois millions sept cent vingt mille francs. — Otez votre chapeau! — Il nous les faut dans les 48 heures. — Qu'allons-nous devenir, mon pauvre ami? — Madame, je viens vous faire mes adieux. 95

CHAPITRE V

AUTOUR DES CLOCHERS. — LES CURÉS PICARDS

Curé par la grâce de... — Je me rendais un beau matin. — « L'apôtre de la Germanie. » — Les rendez-vous du Parc aux poules. — Et comme tout marche militairement... — Les monitions du factionnaire. — Quelques anecdotes. — Mais, le député parti... — A Nesle et ailleurs. — Que viennent faire ces gens-là? — Ambulances, magasins, écuries. — Le roi désire visiter l'église. — « Ah! vraiment! » dit le roi. — En tout cas, il ne pourra pas dire... — Un *Sub tuum* pour la Russie. 107

CHAPITRE VI

AUTOUR DES CLOCHERS. — LES AUMÔNIERS ALLEMANDS

Le Commandant baisse pavillon. — Notre Rédemptoriste est très bien. — J'aime mieux être Français et pauvre. — M. le Vicaire

n'aime pas le pain blanc. — Pour convertir les Français. — *Cappoucchinous.* — Une « Sainte Cène » dans une église. — Il conquit jusqu'à la chaisière. — Un curé militaire. — Un confesseur extraordinaire. — Nous sommes des Allemands. — M. le curé lit les affiches. — Une « petite chanson » — Immédiatement et sans délai. 123

CHAPITRE VII

AUTOUR DES CLOCHERS

L'AUTORITÉ SPIRITUELLE DE L'ÉVÊQUE DE NAMUR.

Un pli cacheté. — Nous, évêque de Namur. — Nous supprimons, Nous dispensons. — Nous prorogeons par les présentes... — Le visa de l'aumônier en chef. — Une lettre du Nonce de Bruxelles. — Sa Sainteté le Pape vous envoie un secours. — Monsieur le Doyen, je crois que c'est fini. — Je choisis la prison. — Nous ne voulons pas connaitre l'évêque d'Amiens. — *Nein!* . . 137

CHPITRE VIII

AUTOUR DES PRESBYTÈRES

Une « affaire grave et internationale. » — Vous allez être fusillé probablement. — Nous allons télégraphier au général en chef. — Nous venons faire une perquisition. — J'y raconte comment les Allemands font la guerre. — Un souterrain dans une « écurie à poules. » — « Lecureux » ou « le curé » ? La tournée des curés. — Les uhlans chez les Clarisses. 147

CHAPITRE IX

AUTOUR DES ÉCOLES PRIMAIRES

On ouvre l'école... lundi prochain. — Les jeunes gens qui vont deux par deux. — *Eurêka !* — Un petit espion. — Attentat contre l'armée allemande. — Un soufflet retentissant. — Bravo, mademoiselle ! — M. le Commandant désire... — A l'ombre du

crucifix... — Je donnerai tout ce qu'il faut. — Voilà le directeur! — Une nomination officielle. — « Impartiallement. » — S'ils ne veulent pas obéir... — « Abattre école. » — Ce sera trés bon pour vous ! 157

CHAPITRE X

EN ATTENDANT LA DÉLILRANCE

« Il deviendra petit comme ça ! » — Lépreux ? — M. le Curé a été obligé... — Encore von Hylander. — Mots et scènes de la rue. — Je vois et je jubile. — L'arrivée d'un prisonnier français. — Une main se lève pour les bénir. — Mon grand chagrin... — Aux armes, aux armes! — Venez avec moi, ou je vous arrête. — Une manifestation anti-germanique. — C'est une affaire de 20.000 marks. — Affaire classée? — La punition du général. 171

LIVRE III

La dèlivrance

CHAPITRE PREMIER

L'OFFENSIVE DE JUILLET 1916

Aurore sanglante. — On le fera sauter ! — Sur les routes bombardées. — Une « nomination » imprévue. — C'est entendu : vous déménagez? — Chez le « Commandeur ». — Pourquoi punissez-vous M. le curé? — C'est fini, et vous êtes libre. — J'ai failli mourir de faim. — Saint Joseph en Egypte. . . 189

CHAPITRE II.

LES PRÉPARATIFS DU DÉPART

Les « méchants Allemands » prennent soin des cloches. — A Nesle, Hombleux et ailleurs. — Monsieur, suivez-nous — « J

suis le juge militaire. » — *Ia, ia.* — Déportations en masses. — Demain, « partage » des personnes. — Tout égal, dit l'officier. — Tous, nous avons été volés. — Matelas, gouttières, boutons de porte. — Jeanne d'Arc. 199

CHAPITRE III

EN PAYS RECONQUIS

Te Deum ou marche funèbre? — Un plan rigoureusement établi. — Scènes déchirantes. — Vols et déprédations. — Dans les régions libérées. — A Ham : Tous les hommes à l'église. — La ville tremble. — Les oiseaux français. — Péronne, le 20 mars 1915. — J'ai vu Albert, j'y ai vécu... — Le feu et l'eau. — Dans une maison en ruines. — Un cyclone? — *Per amica silentia lunæ.* — Aux catacombes. — Les gendarmes ne sont pas rassurés. — Logements pour officiers. — Lieux d'asile. — N'allez pas à Vraignes. — Le Commandant ne dort pas. — L'homme du service des renseignements. — Où sont les Allemands ? — *Parvuli petierunt panem.* 211

CHAPITRE IV

A TRAVERS LE « DÉSERT » DE PICARDIE

(Doyennés de Mailly-Maillet Albert, Bray, Combles).

Le coq des Gaules. — *Doyenné de Mailly-Maillet.* — *Doyenné d'Albert.* — « La Vierge est tombée! » — Ni une pierre, ni une brique. — L'œuvre du « décimateur ». — Une église dans une mare. — J'ai toujours célébré la messe... — Vierge Marie, intercédez... — *Doyenné de Bray-sur-Somme.* — Forum ? — Un dépôt de munitions saute. — *Doyenné de Combles.* — Des vaches dans une église. — Ici repose le cœur de... — Quelques « souvenirs ». — J'ai cherché toute une matinée. — L'agonie d'une église. — Émilie-Armande-Françoise. — La vieille femme de Curlu. — Même les ruines! 229

CHAPITRE V

A TRAVERS LE « DÉSERT » DE PICARDIE

(Doyennés de Roisel et de Péronne).

C'est à peine si, dans ce désert... — Ni une charrue, ni une herse — Où sont les 274 habitants ?... — « Aux enfants de Roisel morts au champ d'honneur. » — Lieux d'asile. — Seul, un chat sauvage.— Cataclysmes ? — Les coloniaux sauvent le bon Dieu. — *Inter vestibulum et altare.* — Villages abandonnés . . 251

CHAPITRE VI

A TRAVERS LE « DÉSERT » DE PICARDIE

(Doyennés de Ham, Nesle et Chaulnes).

Doyenné de Ham. — Autrefois, aujourd'hui. — « Demain, vous regarderez votre Monchy! » — Incendies, incendies, incendies. — *Doyenné de Nesle.* — « C'était trop triste! » — Seize communes brûlées. — Armoire ou tabernacle? — Le dimanche du *Lætare.* — Églises et cimetières. — Trois chevaux morts... — *Donarit Spreng-Patronen.* — *Doyenné de Chaulnes.* — Le « caveau » est habité. — La lampe qui s'éteint. — Aux environs de Dompierre. — Le commandant sort en caleçon... — La capote n° 203. 265

CHAPITRE VII

A TRAVERS LE « DÉSERT » DE PICARDIE

(Doyennés de Rosières, Moreuil, Montdidier, Roye).

Doyenné de Rosières. — Les pompiers de Méharicourt. — Le christ aux bras coupés. — Clochers en ruines. — *Doyenné de Moreuil.* — *Doyenné de Montdidier.* — 160 coups de canon sur un clocher. — Souvenirs de guerre. — *Doyenné de Roye.* — Sur 37 communes... — « Je suis mort pour que tu vives! » . . 287

IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD, PARIS.

,A GUERRE EN CHAMPAGNE

AU DIOCÈSE DE CHALONS

(*Publié sous la direction de Mgr Tissier, évêque de Châlons.*)

édition, revue et augmentée d'un Appendice sur les cruautés allemandes dans la Marne, d'après les Rapports officiels de la Commission d'enquête. In-12 de 528 pages.................. 3 50

Cet intéressant volume est le fruit d'une œuvre collective, car uel est l'écrivain qui aurait pu c^'liger tant de faits, surgissant la même heure sur les différents points du territoire? Tous ces ɔllaborateurs ont été groupés par *Mgr Tissier*, évêque de Châ-ɔns; ils étaient animés de son zèle pour la patrie et pour la reli-.on. Ils pouvaient parler en connaisseurs, en adorateurs fer-ents, de ces églises si belles, si remplies d'histoire et de souvenir, ujourd'hui détruites après avoir pendan+ des siècles survécu aux évolutions, à tous les cataclysmes sociaux.

Qui pourrait lire sans émotion ces récits de l'invasion à Châ-ɔns, à Epernay, à Vitry, à Maurupt-le-Montoy, à Sermaize, à 'sternay, à Baye, à Mourmelon-le-Grand, à Sainte-Menehould, à uippes, dans la vallée de la Tourbe et en Argonne? Tout y est, ous pourrions le dire, sublime. (*L'Avenir Social.*)

.bbé Calippe : LA GUERRE EN PICARDIE, avec une préface de Mgr de la Villerabel. 2e édit. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage comprend deux parties : Le premier passage des llemands (août-15 septembre 1914), le retour offensif des Alle-nands (15 septembre-décembre 1914). Mgr de la Villerabel, évêque l'Amiens, en a très exactement indiqué le mérite dans sa lettre-réface. « Votre patience d'érudit, écrit-il à l'auteur, s'allie à 'élégance du littérateur. Sans vous permettre la fantaisie, vous rdonnez avec clarté, vous racontez avec charme tout ce que vous avez appris. J'admire avec quelle facilité vous fondez en ın tout harmonieux les récits, les notes prises au jour le jour, es anecdotes, les enquêtes officielles, les témoignages authen-iques. Narrateur ému de l'invasion allemande dans le diocèse l'Amiens, vous laissez passer sous votre plume le frisson de votre cœur de Français; mais votre amour vibrant de la patrie ne rouble jamais votre jugement impartial. La lecture de votre livre ıe réclame aucun effort. Tout y arrive sans apprêt, mais à point. Vos sous-titres de chapitres piquent la curiosité; le texte la satis-fait. » M. Calippe a eu l'heureuse idée de joindre au texte une carte de Picardie et des illustrations très soignées. Son livre, qui est un modèle du genre, intéressera tous nos confrères, à quelque région qu'ils appartiennent. (*Revue du Clergé français.*)

LA GUERRE EN ARTOIS

PAROLES ÉPISCOPALES, DOCUMENTS, RÉCITS

Publié sous la direction de S. G. Mgr Lobbedey, évêque d'Arr

1 vol. in-12 illustré. 3e édition. Prix : 3 fr. 50

Ce livre raconte la guerre en un des pays de France où elle été le plus intense. L'historien est le vaillant évêque d'Arras, p ses paroles apostoliques et sa vie héroïque, dans sa ville bomb dée. Il s'est documenté aussi près des témoins les plus autoris

L'inspiration du livre est donc faite de haute doctrine unie patriotisme. On y admire la résistance à une barbarie sans no dans la défensive et l'offensive; la vie militaire et chrétienne, da les tranchées, sur les champs de bataille, aux ambulances et l'arrière; les manifestations religieuses et charitables créées p la guerre. A travers la trame méthodique du récit inédit, se mu tiplient les épisodes les plus variés; des scènes épiques ou fan lières, des tableaux de vaillance, de foi et de charité.

L'Artois donne ainsi sa magnifique mesure d'ensemble, à to les degrés de la société. Nos alliés ne sont pas oubliés. — U anthologie de poésies locales sur la guerre, un essai sur les œ vres d'art que celle-ci a inspirées en Artois, fournissent un ch pitre très neuf. — Des illustrations choisies font revivre le désa tre des monuments, avec des scènes de guerre

L'ouvrage est divisé en six livres : *Le Saint-Siège et l'Egli d'Arras;* — *Le « Défenseur de la Cité »* (rôle de l'évêque dans l ruines, les ambulances, les sanctuaires et les tranchées); — *Dieu Patrie* (héroïsme du clergé, avec près de *cent* citations, et décor tions); — *Le Martyre d'Arras* (récits tragiques); — *Sur le fro d'Artois* (exposé des luttes qui, dans les offensives de 1915, o illustré Souchez, Carency, Neuville, Ablain, Lorette, Vermelle Loos, le pays de l'Alleu, etc.); — *A l'arrière* (manifestations d foi et de charité, pour les victimes de la guerre, les réfugiés, etc.

La nouvelle édition a mis au point les documents historiques statistiques. Un appendice d'une cinquantaine de pages inédite relate les faits nouveaux qui se rapportent à l'action épiscopal à la vie religieuse du diocèse et à la campagne de la Somme; l'i lustration, déjà abondante et caractéristique, s'est accrue de cin nouvelles gravures.

Le Souverain Pontife, l'épiscopat français, un grand nombre d publicistes, et d'écrivains et d'historiens, ont loué et approuv cette œuvre documentaire.

Cette édition a paru quelques jours avant la mort subite, s douloureusement imprévue du vaillant évêque; elle contient don ses dernières pensées et ses derniers actes.